

Légendes et Récits du Pays Welche



ÉDITÉ PAR LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU CANTON DE LAPOUTROIE - VAL D'ORBEY
2001

Légendes et Récits du Pays Welche

LÉGENDES ET RÉCITS COLLECTÉS ET MIS EN FORME

PAR

YVETTE BARADEL

GABY BAUMANN

GÉRARD MILLION

ARMAND SIMON

ILLUSTRATIONS DE COUVERTURE

GÉRARD MILLION

LAURENCE COINCHELIN

*OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DE LA COMMUNAUTÉ DE COMMUNES
DE LA VALLÉE DE KAYSERSBERG*

*ÉDITÉ PAR LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU CANTON DE LAPOUTROIE - VAL D'ORBEY
2001*

Tous droits réservés, textes et illustrations

Imprimerie Kuster - 68240 Kaisersberg

ISBN 2 - 9509666 - 2 - 4

EAN 978 2 9509666 29

Dépôt légal novembre 2001

Un voyage dans l'âme d'une région et d'un peuple.

Panier sur la tête, hotte sur le dos, ou bien guidant un attelage, les habitants du pays welche parcouraient monts et vallées en tous temps et toutes saisons. Bien souvent le passage à tel carrefour, devant une croix ou une maison isolée, la traversée d'un bois sombre ou d'une zone de brouillard, éveillaient de vieilles craintes et faisaient ressurgir de vieilles légendes. Les brumes de l'alcool, après des ribotes entre amis, facilitaient l'apparition de personnages extraordinaires... Quelquefois, les animaux familiers se mettaient à parler... Lors des veillées, les loures, nombre de récits, légendes et chansons égayaient le travail et les jeux.

La Société d'histoire poursuit dans cet ouvrage un travail de collecte de récits entrepris depuis plus d'un siècle. Les rédacteurs de ce livre, Mmes Baradel et Baumann, Messieurs Million et Simon, ont été aidés par de nombreux membres de la Société d'Histoire. Ils ont recueilli des récits, relu des textes publiés.

Quelles ont été nos sources ?

L'ouvrage *Pals de Lours*, édité par la Société d'Histoire en 1981 et épuisé depuis longtemps, a été repris en grande partie dans ce livre : ces récits relatent admirablement la vie d'antan, avec ses peines, ses joies et les fruits des peurs et de l'imagination. Sœur Beatrix François, Mesdames Schéhin et Julliard y ont montré leur talent. Le livre *Autrefois en pays welsche*, récits rassemblés et commentés par Mme Denis en 1981, donne une belle synthèse de la vie de notre canton. Le travail de *M. Pierre Bally*, instituteur à Hachimette dans l'entre-deux-guerres est certainement la source la plus précieuse : en grande partie inédit, mais mis à la disposition des chercheurs par la famille, il nous a transmis beaucoup de légendes. *L'abbé Séraphin Simon*, à la fin du XIX^{ème} siècle, a rédigé une Grammaire du patois wallon du canton de La Poutroye et Le canton de Lapoutroie : des histoires du début du XIX^{ème} siècle nous sont ainsi connues. Messieurs André Valentin et Jean-Marie Muller ont continué ce travail sur Lapoutroie. *Labaroche, mémoire retrouvée* de M Gilbert Michel est un ouvrage exceptionnel, une mine inestimable, prolongeant le travail passionné et poétique du Père Ernest Collet. Enfin, de nombreux membres de la *Société d'Histoire* ont inlassablement collecté, rédigé en français ou en patois welche, illustré et publié dans notre *Bulletin annuel*. Citons, en espérant n'oublier personne, Mesdames et Messieurs Baradel, Baumann, Bédez, Dupont, Frebourg, Hermann, Jecker, Jéhin, Mathieu, Million, Petitdemange, Schéhin, Simon, Toscani.

Les auteurs de ce livre ont pu apprécier également la vitalité des légendes, qui ont inspiré plusieurs écoles : les écoliers et leurs maîtres ont consacré des ouvrages, créé de nouveaux récits et conçu des œuvres artistiques fortes et originales, avec le concours d'artistes locaux.

Légendes et récits peuvent s'articuler autour de quatre thèmes principaux.

LES LEGENDES LIEES AUX SITES REMARQUABLES :

En toute première place, *les sommets* qui dominent nos paysages. Certains y verront une influence celtique ou gallo-romaine. Dans les années 1900, l'hypothèse de lieux de cultes druidiques était très en faveur, surtout quand les rochers portaient de larges cupules, comme au Grand Hohnack. D'autres y voient des sources d'énergie tellurique. Pensons aux deux Hohnack, au Gestion, au Faudé... Le scientifique peut-il confirmer ou infirmer ces croyances ? En attendant, laissons vagabonder notre imagination !

Les *amas rocheux*, fréquents dans ces massifs, stimulent souvent l'imagination. Géants, nains y résideraient ; on y chercherait les bébés. Le diable y convoque souvent les sorcières. Le Rocher Hans est le plus célèbre.

Les *lacs et étangs*, au delà de leur beauté, sont surtout perçus comme des lieux inquiétants, avec des dames blanches ou des noyades. Ils peuvent déborder et noyer les environs. Ainsi les deux Lacs et l'Étang du Devin.

Les forêts, où l'on travaille et récolte dans la journée, se transforment la nuit en de vastes étendues hostiles, fréquentées par les fantômes, revenants et autres dames blanches.

LA DEUXIEME PARTIE EST INTITULEE LES CROYANCES.

La religion catholique rythmait fortement le temps et structurait les consciences. Les gens invoquaient de nombreux saints réputés pour leurs miracles ; la Vierge Marie avait, a toujours une place privilégiée, surtout en son lieu de pèlerinage des Trois Épis. Les saints éponymes ont leur légende. Saint Michel est vénéré à Labaroche et le père Collet a immortalisé la légende de la formation du village. Saint Dié ou Déodat est auréolé d'un grand prestige dans la vallée et fait le lien avec la Lorraine, à la fois si proche et si lointaine.

Pendant, les forces négatives, les forces du Mal, occupent une place prépondérante. Le Diable semble perpétuellement à l'affût. Les sorcières " sarabandent " et jettent des sorts, sous l'aspect de belles jeunes filles ou de vieux laiderons. Certaines gens consultent le Grand et le Petit Albert, qui sont, non des voisins, mais les livres de magie les plus connus.

Les revenants font le lien entre le monde des vivants et celui des morts : les croyances chrétiennes s'y mêlent au vieux fond celte et germain.

DANS LA TROISIEME PARTIE, CONSACREE A LA VIE QUOTIDIENNE, nous avons rassemblé de nombreux récits de vie, des épisodes et anecdotes amusantes.

Les récits de vie sont souvent dus au talent de Mme Julliard; les histoires à celui de Messieurs Hermann et Petitdémange. On y retrouve le rythme des métiers, les étapes de la vie : naissance mouvementée, mariage plus ou moins heureux, décès tragique... La sociabilité villageoise est dépeinte dans les fêtes, l'animation des cabarets, les voyages et pèlerinages, les mendiants ou podères. La dureté de l'existence est souvent corrigée par le rire, le bon tour et une forte foi religieuse.

ENFIN LA DERNIERE PARTIE EST INTITULEE LA VITALITE DES LEGENDES.

L'imagination des grands et surtout des petits est toujours vive. Lorsque des enseignants et des artistes savent aider les enfants à mettre en dessin, sculpture et écriture les fruits de l'imagination juvénile, nous voyons apparaître de délicieuses créations. Les personnages traditionnels, princes et princesses, géants et sorcières se mêlent aux héros contemporains fréquentant la télévision : extra-terrestres, baleines, indiens, constellations du zodiaque... Remarquons aussi qu'un personnage a commencé une brillante carrière dans la vallée de Tannach et essaime dans les vallées : c'est le Kamang ou épouvantail. D'abord simple épouvantail à moineaux, le kamang prend de plus en plus vie, représente les métiers, les activités. Qui prendra la plume pour narrer ses aventures ?

Peut-on distinguer un légendaire particulier à notre pays welche ?

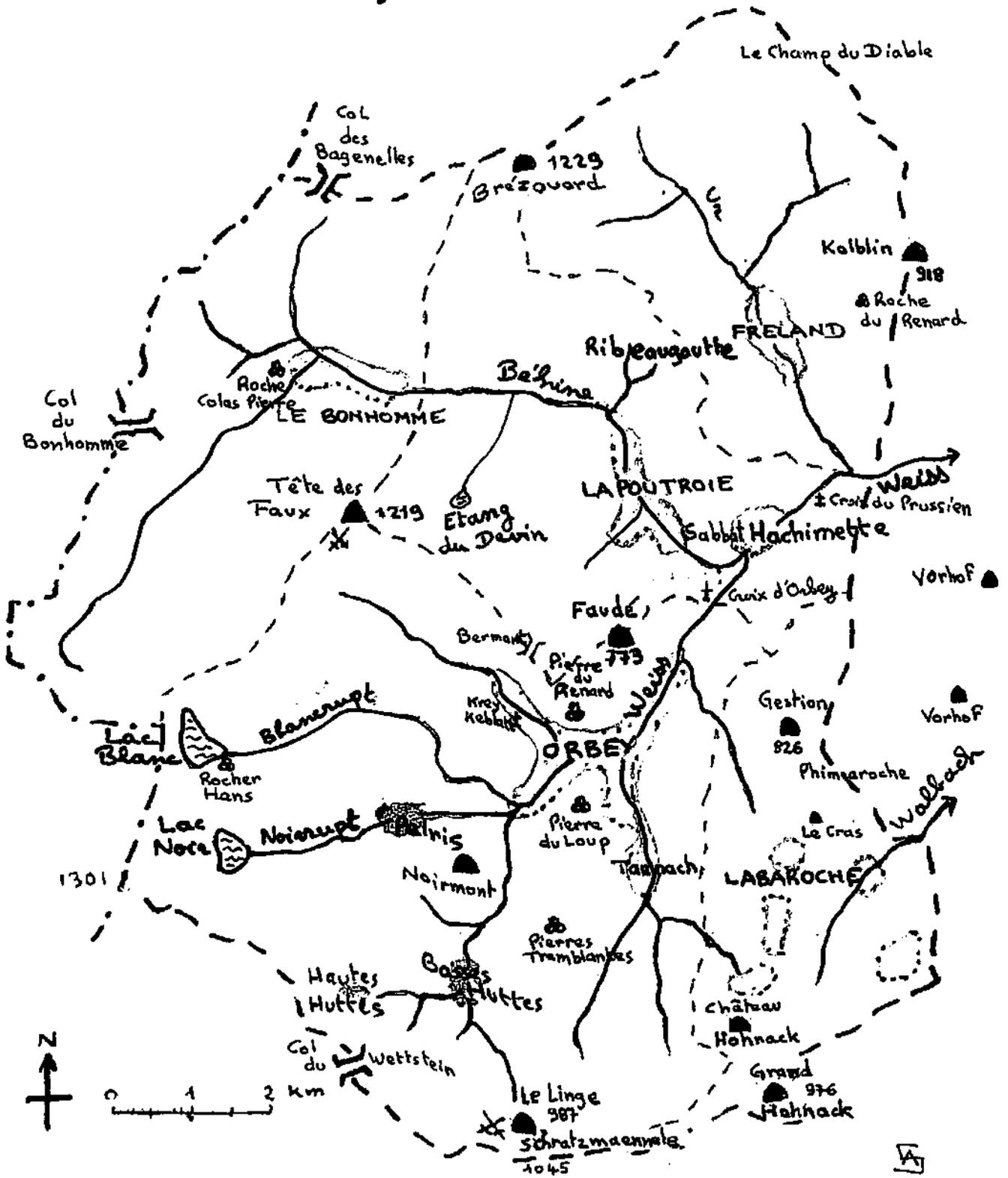
A vrai dire, notre pays ne recèle pas de créature tout à fait originale. Le Sotré vosgien, lutin plus ou moins malicieux, n'apparaît pas chez nous, si ce n'est sous les traits du Schratzmannle.

Ce qui apparaît le plus nettement, c'est la grande place accordée aux sommets et aux rochers. Ces lieux furent longtemps évités, voire redoutés. Ils sont plutôt le domicile de géants qui bouleversent le relief: par bonheur, ils se calment assez rapidement pour tomber dans un bruyant sommeil. Les nains sont plus rares : est-ce parce que les exploitations minières furent très rares, en comparaison avec le Val d'Argent ? Les rochers dont les entrailles livrent les bébés, rappellent les forces souterraines si communes à la mythologie antique et germanique.

Un autre trait intéressant est le grand nombre de sorcières, revenants ou autres personnages infernaux. Les gens semblaient vivre dans un environnement hostile, surtout quand la nuit tombait. Les légendes permettaient-elles de conjurer les peurs ou reflétaient-elles des phénomènes mystérieux ?

Les légendes aiment garder leur côté secret : elles parlent ainsi aux gens tout au long des siècles.

Le Canton de Lapoutroie Val d'Orbey



- Limites administratives
- ~~~ Rivières
- ⊙ Lacs Etangs
- ⊙ Localité
- † Croix

- ▲ Sommet
- ⊙ Amas Rocheux
- ⌘ Col
- x Batailles 1914-1918.

LES SITES

SOMMETS, LACS, ROCHERS, FORÊTS PROFONDES
ABRITENT NOMBRE DE PERSONNAGES MYSTÉRIEUX

LES CROYANCES

LA RELIGION CATHOLIQUE CHEVILLÉE AU CŒUR,
INVOQUANT SOUVENT LES SAINTS LES HABITANTS ACCORDAIENT
POURTANT UNE LARGE PLACE AU DIABLE,
AUX SORCIÈRES ET AUX REVENANTS.

LA VIE QUOTIDIENNE

LA DURETÉ DE LA VIE DE TOUS LES JOURS
TRANSPARAÎT DANS LES RÉCITS. MAIS L'HUMOUR, LE RIRE
ET LA FÊTE CONJURENT LES MAUVAIS MOMENTS!

VITALITÉ DES LÉGENDES

LES ENFANTS SAVENT À MERVEILLE CRÉER
UNE NOUVELLE LÉGENDE EN MÊLANT HABILLEMENT
LES VIEUX THÈMES AVEC LES CRÉATIONS PLUS RÉCENTES :
EXTRA-TERRESTRES, ANIMAUX, INDIENS, SIGNES DU ZODIAQUE ...



Le Val d'Orbey depuis la Roche du Pin, Photothèque Kuster, avant 1950.

PREMIÈRE PARTIE

LES SITES

LES LACS

LE NOIRMONT

LES ENVIRONS DU LINGE

LES MONTAGNES DU HOHNACK

LA RÉGION DU GESTION

LE KALBLIN

LE BRÉZOUARD

RIBEAUGOUTTE

L'ÉTANG DU DEVIN

LE FAUDÉ

LA COLLINE DU SABBAT

LES PIERRES À BÉBÉS

LES PIERRES TREMBLANTES

LES LACS

Les deux lacs, Blanc et Noir sont certainement les lieux les plus connus de notre pays welche. D'origine glaciaire et culminant à 1054 m pour l'un et 950 mètres pour l'autre, les deux lacs s'adossent à la frontière avec la Lorraine, tout à l'ouest du canton.

Le Lac Noir, aux eaux sombres, abrite une centrale hydroélectrique au fond de son cirque aux lignes sévères. Une belle cascade l'alimente. L'abbé Simon, en 1896, nous apprend qu'elle était appelée Fontaine de son Altesse, en souvenir d'une excursion du comte d'Artois, le futur roi Charles X. Charles X s'était fait transporter en barque au pied de cette chute d'eau.

Le Lac Blanc, aux eaux plus argentées et au paysage plus ample, est surmonté d'un puissant rocher appelé Rocher Hans. Il est le point de départ de nombreuses randonnées et proche des pistes de ski.

Ces lieux renommés et fréquentés par des dizaines de milliers de personnes, furent pourtant pendant très longtemps des endroits réputés hostiles. En 1782, un voyageur qualifie le secteur des Lacs de masses de granit noir à l'aspect affreux, sans arbres ni plantes. L'accès en était malaisé, sans route ni chemin véritable.

Le lecteur moderne comprend donc mieux que des légendes plutôt sombres soient nées de ces lieux. Le Rocher Hans, qui écrase le Lac Blanc de ses pierres énormes, a inspiré des histoires



Lac Blanc - Collection Toscani

de château englouti, ou de château refuge d'un grand amour. D'où vient ce nom ? L'abbé Séraphin Simon suggérait cette explication : "Je ne pense pas me tromper en croyant que ce nom vient du brave Jean des Lacs, l'ancien guide, et en me disant tout bas le nom de l'auteur de ce baptême, aussi bizarre que la roche baptisée."

Les eaux des Lacs, aux reflets métalliques, aux abords formés de marécages tourbeux ou de chaos rocheux presque stériles, évoquaient plutôt la mort qu'une riche vie poissonneuse. D'où la belle et désespérée Méiélé du Lac Noir, type même de la Dame Blanche. Et le terrible sacrifice du bébé qui redonne la vie aux eaux du Lac Blanc.

Dans ce cadre, le chantage du Diable avec le brave bûcheron apparaît presque comme une aimable plaisanterie...

ILLUSTRATION

LIEBICH E. (d'après un original d'E. Liebich), Le Lac Blanc ; carte postale en couleurs ; Felix Luib Kunstverlagsanstalt, Strassburg i E. N° 17

(¹) SIMON Séraphin, le Canton de Lapoutroie, 1896, page 51 ; réédition Res Universis, Paris, 1993

HANS DU FELSENSTEIN AU LAC BLANC

Il y a très longtemps, un château s'élevait sur l'aiguille rocheuse surplombant le Lac Blanc. Le seigneur, Hans du Felsenstein, y venait assez régulièrement pour de grandes chasses dans les environs. Non loin de là, sur les bords du lac, habitait le métayer du seigneur. Le pauvre homme élevait quelques bêtes et devait fournir lait, beurre, fromage, viande et poissons, lorsque son seigneur résidait au château, seul ou avec des compagnons de ripailles.

Autant la piété et l'amour de Dieu animaient le métayer et sa famille, autant le château exhalait une atmosphère épouvantable. On aurait cru que Satan avait établi son trône en ce lieu : jurons, imprécations, réprimandes retentissaient dans toutes les pièces.

Un jour de Toussaint, alors que les gens d'Orbey priaient et méditaient dans leur chère église, le seigneur Hans et sa société galopèrent à travers la forêt, avec force cris et sonneries de trompes. Quand le soir, les bougies brillaient au cimetière sur les tombes des trépassés, là haut au château, les domestiques attisèrent les feux dans les cheminées et rôtissaient venaisons et cochonnailles. Les chasseurs engloutissaient les plats, vidaient les cruches, en échangeant des plaisanteries graveleuses et impies. Les musiciens entraînaient ensuite les chasseurs et leurs ribaudes dans de sauvages danses. Soudain apparut à la porte un chasseur grand et svelte, au visage jaune, à la barbe noire et pointue. Il jeta des regards étranges et perçants sur la compagnie, ricana, caressa la plume de son chapeau pointu et disparut dans un courant d'air glacé.

Les convives poursuivaient leurs orgies lorsque, dans un court moment de calme, une voix claire se fit entendre de tous. Elle disait avec force : "Savez-vous que c'est la Toussaint aujourd'hui?" Chacun cherchait parmi les tables celui qui avait prononcé ces paroles. Le seigneur Hans se leva en titubant et nargua : "La Toussaint ? La Toussaint ? Mes saints reposent à la cave !" Le tonnerre gronda aux fenêtres. "Et mon plus grand saint est saint Jean !, ajouta Hans du Felsenstein. Holà ! Apportez-moi du vin de la Saint-Jean, le meilleur et le plus vieux !" Les éclats de rire résonnèrent dans la salle et couvrirent un nouveau grondement du tonnerre. Le vin, d'un rouge comme incandescent, se remit à couler, et de nouveau le châtelain se moqua : "Est-ce que je ne m'appelle pas Hans du Felsenstein ? Mon vin de la Saint-Jean est le meilleur pour la fête ! Vous avez entendu, aujourd'hui c'est la Toussaint! Eh bien levons nos verres et trinquons !" Là-dessus, des flammes jaillirent, le plancher cra-



Lac Blanc

qua et s'enfonça. Le château s'écroula dans un bruit terrible et disparut dans la montagne, engloutissant le seigneur impie et ses convives.

Une sombre aiguille rocheuse subsistait à l'emplacement du castel. Notre pauvre marcaire ne voyait plus que fumées et ruines près du Lac Blanc. Il avait réussi à sortir à grand peine du château. Car c'est lui qui avait lancé le cri: "C'est la Toussaint aujourd'hui!", plein d'une angoisse mortelle et du faible espoir d'un repentir.

Au matin, toute la famille du métayer regardait épouvantée les noirs rochers bordant le lac. L'eau du lac était grise et trouble ; des poissons morts flottaient en surface. Sur les rives les fleurs étaient fanées, les arbres tordaient leurs branches sans vie. Ni oiseau, ni gibier ne restaient dans ce paysage tourmenté.

Certains jours de brume, à l'époque du Carême et de l'Avent, les plaintes et les gémissements des profanateurs engloutis montaient du lac. Et les jours proches de la Toussaint retentissaient les hurlements et les jurons rappelant cette nuit funeste.

Notre pauvre paysan et sa famille ne tardèrent pas à quitter cette contrée maudite pour trouver dans un autre pays la paix, le bonheur et même l'aisance : les ruines de leur chaumière furent les seuls vestiges de leur vie passée près du terrible Hans du Felsenstein.

SOURCES

- STINTZI Paul, *die Sagen des Elsasses, tome 1, Mulhouse, 1928-1940, p 128-129*
 ALTENBACH et LEGRAIS, *lieux magiques et sacrés d'Alsace, 1984.*
 GRAVIER Gabriel, *Légendes d'Alsace, tome III, Belfort 1988, page 7-9*
 DURLEWANGER Armand., *Au rendez-vous de la légende alsacienne, du moyen âge à nos jours, pages 86-87*

ILLUSTRATION

- PHOTOTHÈQUE KUSTER, *Le Lac Blanc; photo noir et blanc; Kayzersberg*

harassé de fatigue et le cœur brisé, il s'apprêtait à renoncer et à regagner le Pflixbourg. Des bergers lui dirent alors avoir vu un aigle lâcher sa proie dans le Lac Blanc. Éperonnant sa monture, Anselme arriva au bord du Lac : les eaux grises et sans vie étaient devenues blanches et vivifiantes. Mais son fils avait disparu dans les eaux.

Se rappelant alors la terrible prédiction, Anselme reprit la route du château de Pflixbourg, anéanti de chagrin. Sur sa route, il distribuait l'or de sa bourse et se frappait la poitrine, en se repentant de ses forfaits et de sa vie de bandit.

Pendant ce temps, régénéré par ce cruel sacrifice, le Lac Blanc voyait les poissons éclore et prospérer, à l'ombre de grands sapins et de hêtres majestueux, pendant que les oiseaux et les insectes volaient en tous sens, au-dessus d'un tapis de fleurs éclatantes.

Dominant ce paysage enchanteur, le rocher Hans aux rocs noirs et escarpés rappelle cependant les terribles événements qui se sont déroulés ici, il y a longtemps...

SOURCES

- | | |
|------------------------------|--|
| <i>ALTENBACH et LEGRAIS,</i> | <i>lieux magiques et sacrés d'Alsace, 1984.</i> |
| <i>GEVIN-CASSAL Odile,</i> | <i>Les légendes d'Alsace, Paris, 1917, 293 pages.</i> |
| <i>GRAVIER Gabriel,</i> | <i>Légendes d'Alsace, tome III, Belfort 1988, page 7-9.</i> |
| <i>RENÉ d'Alsace,</i> | <i>Le livre de la dame blanche, Colmar - Paris, 1964, 141 pages</i> |
| <i>STINTZI Paul,</i> | <i>die Sagen des Elsasses, tome 1, Mulhouse, 1928-1940, pages 128-129.</i> |
| <i>STOEBER Auguste,</i> | <i>Die Sagen des Oberelsasses, Strasbourg, 1892.</i> |
| <i>VARIOT Jean,</i> | <i>Légendes et traditions orales d'Alsace, Paris 1919, 3 volumes.</i> |

HANS LE BUCHERON ET LE CHATEAU DU LAC BLANC

Il y a bien longtemps, vivait dans une cabane un jeune bûcheron nommé Hans. Travailleur, courageux, toujours de bonne humeur, il était encore d'une bonté sans égale. On le vit ainsi dégager soigneusement une abeille qui s'était prise dans une toile d'araignée, chasser à coup de pierre une buse qui assaillait un écureuil et même risquer sa vie pour empêcher un loup d'emporter un chevreuil. Un jour, il construisit un pont de brindilles pour permettre à une colonie de fourmis de franchir un ruisseau. Hans comprenait le langage des bêtes et avait pour amis les petits génies de la montagne. Il était sollicité par plusieurs riches propriétaires pour travailler chez eux, mais il refusait de quitter son coin de montagne. D'abord, il ne pouvait se plaindre de son patron. Et surtout il était amoureux de la ravissante fille du patron, de ses yeux bleus et ses cheveux blonds.

Mais hélas ! Hans était d'une timidité incroyable. Il ne cessait de rêver de la belle enfant mais osait à peine lui parler et encore moins lui déclarer sa flamme !

Pour comble de malchance, voici que le Diable, sous l'aspect d'un Chasseur vert, vint le tourmenter. Mettant à l'épreuve la grande bonté de Hans, il lui demande une première fois sa grande pipe de bruyère : notre bûcheron offre avec un serrement de cœur sa pipe préférée. Le démon chasseur vert dit ensuite à Hans de céder sa cabane à une pauvre vieille sans logis. Il accepte et se réfugie dans une étable en ruines. Enfin Satan somme Hans de renoncer à son grand amour. Et la belle fille, devant l'indifférence apparente de Hans, se marie avec un marchand.

De nombreuses années plus tard, Hans apprend que sa bien-aimée, à laquelle il n'a cessé de penser, vient de perdre son mari. Malgré ses cheveux blancs et son visage ridé, il court secourir la veuve, qui est maintenant dans la misère. Et les deux amis, courbés sous les années, décident de s'unir devant Dieu et de vivre heureux, enfin ensemble.

Mais le Diable ne peut supporter un tel bonheur ! Il décide de faire mourir Hans, mais il a oublié que le brave homme a de nombreux amis ! Deux bons génies, Till et Froll, interviennent et dotent notre bûcheron de mille années de vie. Puis une fée rajeunit les deux amoureux d'un coup de baguette magique et les rend immortels. Sur la traîne étoilée de sa baguette, elle les emporte sur les bords du Lac Blanc, dans un château merveilleux, mais invisible aux yeux des autres humains. Le diable, fou de colère, déchaîna tempête, tonnerre, éclairs et ouragan de neige. En vain : le château tint bon. Hans et son épouse y demeurent heureux à tout jamais.

Par les nuits calmes, le promeneur attardé entend parfois une musique mélodieuse sortir d'entre les majestueux rochers qui dominent le Lac Blanc...

SOURCES :

- PIERROT Auguste, *Légendes vosgiennes ; le Diable ; 4^e partie, pp12-14 ; Saint-Dié 1939.*
 STINTZI Paul, *die Sagen des Elsasses, tome II, p 92. Mulhouse, 1928-1940.*
 DOSSE (Général), *Légendes vosgiennes, Paris 1929.*
 GRAVIER Gabriel, *Légendes d'Alsace, tome III. Belfort 1988, page 9-11.*

Que lui restait-il à présent ? Ses bras, sa cognée ... et sa pipe, un cadeau de Clairette, une jolie pipe en merisier qu'il ne fumait que le dimanche. C'était son unique plaisir. Il s'en revenait d'Orbey, la pipe aux lèvres, quand un pèlerin tout couvert de poussière l'aborda : " Vous avez-là, lui dit-il, une bien belle pipe dans laquelle il doit faire bon fumer. Moi qui vous parle, je viens tout droit de Notre Dame des Ermites et je n'ai plus ni tabac ni pipe ... Vous plairait-il de me donner la vôtre ? " Sur-le-champ, Hans tendit au quémandeur sa pipe et son tabac.

Ainsi Hans avait tout perdu : sa maison, sa douce fiancée, son plaisir favori. Vous pensez si les voisins du Creux d'Argent se gaussaient de sa naïveté ! Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que la vieille en haillons, le jouvenceau étranger, le pèlerin amateur de pipe, étaient trois esprits revêtus d'une enveloppe humaine afin d'éprouver la bonté du bûcheron.

La récompense fut magnifique. Par une belle nuit de lune, les fées, les sylvains, *lé sotréy*, les génies, tous les hôtes mystérieux de la montagne, conjuguant leurs efforts, construisirent pour Hans le somptueux manoir dont les vestiges se voient encore à la pointe du Lac.

Hans épousa sa Clairette. Il devint le Seigneur du pays ; on ne l'appela plus que messire Hans. L'ancien *bokilyo*, bûcheron devenu baron ne se servit de sa puissance et de sa richesse que pour faire autour de lui tout le bien qu'il put. Clairette et lui vécurent longtemps heureux. Eurent-ils beaucoup d'enfants ? L'histoire ne le dit pas.

La légende ajoute que Hans réside toujours dans les profondeurs du château ruiné ; Parce qu'il était meilleur que les autres hommes, la mort lui a fait grâce. On assure aussi qu'en collant contre le rocher une oreille attentive, on peut entendre, le soir, l'écho des fêtes brillantes qui se déroulent en son honneur, à l'intérieur du Castel enchanté.

SOURCES :

LALVEE Victor, *A l'ombre des Hautes Chaumes, in Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey, n° 6, 1987, pages 25 à 27.*

ILLUSTRATION

DUREAU Pierre, *Le château Hans, Poésie et Carte postale noir et blanc, Compagnie alsacienne des arts photomécaniques, Strasbourg.*

LE LAC NOIR , LE NOBLE HANS ET LA BELLE MEIELE

Il y a longtemps, très longtemps de cela, c'était du temps où, dans la montagne, on forçait encore l'ours à l'épieu, et dans la plaine, les seigneurs combattaient en armure. Le vieux comte qui régnait sur Orbey aimait la guerre. La plus belle fille du Val était Méiélé, ce qui veut dire la petite Marie du mois de mai, ou si l'on préfère, le petit muguet du mois de Marie. Avec son père, un pauvre paysan, elle vivait dans une chaumière. A l'aube, elle chantait avec l'alouette, au crépuscule, avec le rossignol.

Un soir d'été, alors qu'elle ramassait de la luzerne, Méiélé aperçut derrière une haie, un adolescent qui la regardait en souriant. Elle reconnut Hans, le fils du Comte, revenu au château après un long voyage à Compostelle. C'était l'heure du rossignol, Méiélé chanta.
" Comment t'appelles-tu, jeune fille ? " demanda Hans. Rouge de confusion, elle souleva la toile qui contenait la luzerne et courut vers la chaumière de son père.

Le lendemain, alors qu'elle montait au Lac Noir, elle entendit derrière elle le pas d'un cheval. Elle n'eut pas le temps de s'enfuir.

"Je t'ai retrouvée et je connais ton nom" lui dit Hans.

"Pourquoi trembles-tu ?" Il se pencha vers elle et la hissa en croupe. La lande sentait la bruyère et le miel. Méiélé posa sa joue contre la nuque de Hans. Elle ne tremblait plus. Ils arrivèrent au Lac Noir. Hans sauta à terre et prit Méiélé dans ses bras. "Dans le monde entier dit-il, je t'ai cherchée"

"Je vous attendais Monseigneur"

"Je n'aimerai que toi dit Hans, devant Dieu, je le jure, tu seras ma femme"

Chaque jour, ils se retrouvaient près du lac. Un après-midi, Méiélé s'endormit et rêva qu'elle devenait reine. Elle se réveilla triste. Elle détacha ses bras de Hans et se laissa glisser dans l'eau noire. Elle nagea vers les nénuphars de la cascade pour s'en faire une couronne. Hans, les yeux remplis de larmes, lui annonça que son père l'envoyait au loin, combattre les païens.

"Si vous partez, Monseigneur" murmura Méiélé, "il ne me reste qu'à mourir".

Elle improvisa alors une complainte que les mamans du Val d'Orbey chantent toujours pour bercer leurs enfants :

*Sur le lac aux eaux sombres
Roses blanches ont fleuri
Sur le lac aux eaux sombres
Tes yeux m'ont souri
Le ciel est devenu noir
Roses sont flétries
Ne chanterai plus le soir
Amours évanouies.*



Entendant le galop des chevaux de ses hommes d'armes, Hans dirigea son destrier vers la plaine et tous disparurent dans un nuage de poussière, à la rencontre de leur destin.

Un bûcheron, qui avait sa cabane du côté de Federmus, avait aperçu les amoureux enlacés au bord du lac. Il ne put retenir sa langue. Bientôt, les mauvaises langues colportèrent le fait jusqu'aux oreilles du papa de Méiélé. Il était pauvre, mais il avait beaucoup d'honneur. Il chassa sa fille. Elle prit le chemin du Lac Noir ; on ne la revit jamais.

Quelques années plus tard, au printemps, un cortège de fête traversait Orbey. Hans caracolait à côté d'une litière dans laquelle on pouvait apercevoir une jeune femme heureuse. A l'auberge, les serviteurs du château racontaient que c'était la fiancée de Hans, qu'elle était riche, qu'elle était belle, qu'elle était noble. Quelques jours passèrent. De partout, on vit arriver des seigneurs, des troubadours, des marchands de dentelles, des moines même !

Les fêtes durèrent plusieurs jours. Pourtant Hans était triste, il ne semblait pas heureux. On le voyait se diriger vers le Lac Noir en faisant caracoler son cheval. Sa fiancée se plaignait : " Pourquoi toujours m'emmenez-vous vers le Lac Noir ? Allons aussi à la Tête des Faux. Comme vous me paraissez triste ! "

" Mais Madame, je vous aime " protestait Hans.

La veille des noces, agacée peut-être par l'orage qui menaçait, peut-être par la tristesse du jeune comte, la demoiselle éperonna sa monture et partit au galop, droit devant elle. Hans la rattrapa au bord du lac, il la supplia : " Ne restons pas ici "

Elle avait aperçu les nénuphars sous la cascade : " Voyez Monseigneur, ces roses blanches sur l'eau noire, je voudrais en faire ma couronne de mariée. Si vous m'aimez, vous irez les cueillir ". Un éclair déchira le ciel assombri. Hans poussa son cheval dans le lac. Il se tourna vers sa fiancée :

" Entendez-vous ce chant ? " Une voix sourde s'élevait du fond des eaux :

*Sur le lac aux eaux sombres
Roses blanches ont fleuri...*

" Quel chant ? Je n'entends rien Monseigneur, sinon les grondements du tonnerre. Rentrons, je vous en conjure. " Un nouvel éclair enveloppa le lac et ses sapins, dans une lumière étrange. Hans pressa son cheval qui se cabrait : " Avance ! Avance plus vite encore ! " Au fond des eaux, il avait aperçu Méiélé. Elle souriait en ouvrant ses bras. Ses longs cheveux blonds flottaient autour de son corps nu. " Je viens, me voici ! " répondit Hans.

En vain, la fiancée le rappelait. En souriant, il était allé rejoindre Méiélé, la seule aimée.

*Le ciel est devenu noir
Roses sont flétries...*

Par les nuits de grande lune, alors que les sapins paraissent d'argent, les cheveux blonds de Méiélé flottent sur les eaux noires du lac, entre les blancs nénuphars. Passant, arrête-toi. Prête l'oreille, tu entendras la douce voix de Méiélé te chanter :

*Sur le lac aux eaux noires
Roses blanches ont fleuri
Près du lac aux eaux noires
Tes yeux m'ont souri..*

SOURCES :

PALS DE LOURS,

La légende du Lac Noir. Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey, 1981, sans nom d'auteur, illustrations d'Éric Hamraoui. : pages 72-75.

ILLUSTRATION

PHOTOTHÈQUE KUSTER.

Le Lac Noir, Photo noir et blanc. Kayzersberg.

LE NOIRMONT

Longue croupe boisée aux tons très sombres, le Noirmont s'avance tel une étrave entre les vallons des Basses Huttes et de Pairis. Il est au cœur des possessions de l'abbaye de Pairis dès les origines du monastère. Il est vendu à la Révolution et découpé, comme un gigantesque gâteau, entre de nombreux propriétaires : 365 parcelles, partant de la crête jusqu'au pied du massif, comme le rapporte une vieille tradition.

Les deux conflits mondiaux lui donnent une place peu enviable de ligne de front : le lacin des tranchées laisse encore des cicatrices dans la montagne, heureusement devenue maintenant le domaine des bûcherons, des cueilleurs de champignons et des promeneurs. J. Leyder, en rédigeant ce conte fantastique, pouvait-il imaginer que le tourbillon des cavaliers blancs prendrait la forme d'ombres vert-de-gris et bleu horizon terrées dans les entrailles du Noirmont ?



Pairis et les Machielles

LES CAVALIERS BLANCS DU NOIRMONT

CONTE FANTASTIQUE

Au retour de la Quatrième Croisade, à laquelle il avait pris part avec deux mille vassaux, Martin, le célèbre abbé de la puissante abbaye cistercienne de Pairis, ramena avec lui, outre un riche trésor de reliques pillées dans une église de Constantinople, cinq musulmans faits prisonniers aux alentours de Saint Jean d'Acres*. C'était de hardis soudards, mais des âmes sans pensées. Partant pour la lointaine Europe, il n'eurent pas le plus petit serrement de cœur de quitter l'Orient : les chrétiens donnaient à manger et ne commandaient pas à coups de cimeterre. Aussi les suivirent-ils, des chansons aux lèvres et des ailes aux pieds. Les vainqueurs leur laissaient du reste emmener ce qu'ils aimaient un tant soit peu : leurs armes et leurs chevaux.

Le pieux et vaillant abbé Martin débarqua à Venise avec toute sa suite et ses singuliers captifs. Il passa les Alpes, traversa Bâle et rentra le 24 juin 1205 à Pairis. Après une longue absence, il

était heureux de revoir sa chère abbaye, si coquettement assise au pied du Noirmont, à l'entrée de la gorge du Lac Noir, et qui, vue des Hautes Chaumes, ressemble à une blanche hostie cachée dans un profond ciboire de verdure.

Le bon abbé ne devait plus pourtant goûter un bonheur sans mélange entre les murs de son couvent. Ce lui fut un véritable crève-cœur que de ne pouvoir convertir à la vraie foi les cinq sacrépants ramenés de l'Orient. Pour les avoir mieux sous la main et en même temps pour les amadouer, le père abbé leur fit construire un pavillon dans le goût oriental, à quelques mètres de la clôture. Chaque jour, il allait les voir, se faisait insinuant, persuasif en leur parlant de Dieu, de ses bontés incessantes, de son paradis qui fait rêver et aussi des éternels châtements promis aux mécréants. Mais comme saint Jean Baptiste, il prêchait dans le désert.

Les soldats lui répondaient que le paradis c'est la terre nourricière, avec ses moissons dorées et ses fruits juteux, de bons dîners, de fructueuses chasses au Reisberg. Quant aux peines, celles qui comptent sont surtout de ne plus avoir faim devant une table bien garnie, de sentir ses jambes vaciller, son tir à l'arc moins sûr et ses chevaux usés buter dans les taillis.

Le saint homme rentrait souvent au monastère dans une colère bleue. Il ouvrait alors son cœur au repentir et sous le souffle de l'amour divin, tout bouillonnement d'âme se calmait, comme naguère les vagues du lac de Génésareth à la voix du Christ. Ces accès d'indignation sainte devenaient même un stimulant pour le zèle de l'ancien croisé.

De temps à autre, les cinq musulmans étaient admis au sein du couvent, à titre de visiteurs. On espérait que la vertu et le sacrifice en action les porteraient à réfléchir. Là comme ailleurs ils restaient ironiques et froidement impolis. Un jour toutefois ils passèrent la mesure permise et la porte du monastère leur fut fermée pour toujours. Un religieux, habile latiniste, avait passé de longues années à faire un poème sur la prise de Constantinople. Comptant faire plaisir aux musulmans, le bon moine leur lut quelques passages de son œuvre. L'un des auditeurs traita les poètes de fainéants, de cerveaux ramollis et de pêcheurs à la lune. A l'entrée de l'abbatiale, une peinture représentant le Christ en croix fournit matière à un autre infidèle de dauber sur les peintures et leur prétentieux barbouillage de couleurs. Pour sortir les cinq sacrépants passèrent devant la salle où les religieux faisaient une répétition de chant. Ils entrèrent là comme chez eux, écoutèrent un instant puis se mirent à causer à haute voix. Quand la répétition fut terminée, les voilà repartis à médire également de la musique, à ricaner effrontément et à se moquer à gogo des contorsions de bouche des chanteurs. Cette impolitesse goguenarde et ce mépris systématique des arts libéraux qui étaient le second amour des religieux, indignèrent toute la communauté. Le Père abbé consigna définitivement le monastère aux cinq sacrilèges.

“ J'y viendrai bien dans l'éternité ! ” grogna l'un.

“ Ni dans ce monde, ni dans l'autre ”, riposta le Père abbé.

Ce devait être vrai. A peu d'intervalles les uns des autres, les cinq musulmans piquèrent une tête ... dans l'éternité. Satan leur fit fête. Mais Mahomet les reçut comme des chiens dans un jeu de quilles. Les cinq larrons lui avaient fait trop grande honte sur terre, par leur vie sans idéal et leur j'em-fichisme avec lequel ils avaient suivi les vainqueurs de l'Islam. Aussi, le chef des croyants ajouta-t-il aux châtements infernaux la peine pour les cinq damnés de retourner de temps à autre au Noirmont et d'y organiser de poétiques cortèges en réparation à leurs longues offenses à la Beauté.

Parfois, ce sont les soirs des jours radieux que les revenants forcés choisissent pour leurs apparitions aériennes. Quand le jour s'étend alanguï sur sa couche empourprée et s'apprête à mourir en apothéose, les cavaliers aux burnous blancs préparent de gracieuses processions des faunes et des sylvains du Noirmont, des naïades et des dryades du Lac Noir. Puis quand l'ombre de la vallée a fini d'embrumer le Faudé et que la nuit apparaît en deuil de la lumière, chaque cavalier d'un habile coup d'éperon plante son cheval dans les nuages qui rasant l'extrême pointe des plus hauts sapins, face au vieux couvent. Les coursiers sont aussi d'une blancheur éclatante : leurs naseaux fument, leurs yeux flambent. En un envol audacieux, ils dressent une crinière qu'on dirait animée, et sous leurs piaffements, l'air écume en longues volutes argentées comme une eau battue d'une puissante hélice. Tous les mystérieux habitants de la forêt sont là; les uns dansent sur les nuées et les autres mêlent aux murmures des sapins le son des harpes éoliennes. Dominant tout le cortège, se tiennent la tête haute les cavaliers qui portent le brillant costume d'autrefois. Leur turban à aigrettes laisse tomber en arrière une longue traîne blanche qui flotte au vent.

D'autres fois, c'est aux soirs d'orage que paraissent au flanc de la montagne le brillant cortège et les lueurs fantastiques où il évolue gracieusement. C'est une beauté de plus, quand le tonnerre secoue les collines et que les éclairs qui s'entrecroisent violemment brûlent les arbres des sommets et courbent la tête des herbes qui frissonnent dans la vallée.

Au signal donné par le cavalier du milieu, la troupe se met en marche et descend le long des flancs du Noirmont. Mais une main mystérieuse arrête subitement les chevaux et les fait reculer brusquement dès que le cortège arrive à la ligne de clôture. Beau faire et beau se démener : impossible d'aller plus loin. La rage au cœur, les damnés enlèvent violemment leurs chevaux et les lancent à plusieurs reprises, brides sur le cou, contre la ligne interdite. Vains efforts : il faut reculer toujours ! Le cortège alors remonte en débandade au sommet de la montagne où il disparaît dans une dernière phosphorescence.

La suprême humiliation des maudits, c'est que les vieilles femmes de l'hospice qui se signent par peur des fantômes blancs, sont seules à voir leur pompeuse descente de la montagne et leur suite éblouissante de nymphes et de dieux sylvestres. Et encore, il n'y a pour apercevoir ces chevauchées féeriques dans les nuages que celles qui n'ont eu dans leur vie aucun idéal, qui n'ont jamais souri au chant de l'oiseau, admiré le brin de laine épinglé à l'aubépine en fleurs, ni rêvé au son des cloches épandues dans la vallée, à la musique des sapins ou au murmure du ruisseau.

Le châtiment peut-il être plus raffiné ?

J. LEYDER

SOURCES

LEYDER J., *Les cavaliers blancs du Noirmont : in Revue Catholique d'Alsace, 1905, pages 764 à 767.*
(Fourni par M. Jecker.)

ILLUSTRATION

PHOTOTHÈQUE KUSTER. *Paris, Photo noir et blanc, Kayzersberg.*

LES ENVIRONS DU LINGE

Entre la Vallée de Munster et le Val d'Orbey s'égrène toute une série de sommets boisés. Longues étraves comme le Linge et le Schratzmaennele, cônes, trapèzes : ils forment un belvédère dominant le Val saint Grégoire. Pour le Val d'Orbey, c'est un domaine lointain, voué à la forêt et aux chaumes pâturés en été, frontière avec l'espace germanophone du val de Munster.

Jean-Jacques Waltz y plantait souvent son chevalet, avant 1914, et signait du nom de Hansi des paysages sylvestres pleins de lumière. Schratzmaennele le lutin eut-il l'occasion de dialoguer ou de faire une niche au célèbre peintre et polémiste ? En tout cas, il inspira les Allemands combattants et artistes, qui en firent dans leurs journaux de guerre, un témoin horrifié des massacres de la Grande Guerre ou un gardien chenu des tranchées germaniques.

LE LUTIN MALEFIQUE DU SCHRATZMAENNELE

A côté de la ferme du Glasborn se trouve la montagne du Schratzmaennele, tristement célèbre à cause des féroces combats qui y eurent lieu entre juillet et octobre 1915. Cette colline porte le nom d'un Kobolt, lutin solitaire, aussi nommé Schrott ou encore Schrattele, qui jouait des tours aux marcaires du Glasborn et des environs. C'est un lutin qui venait s'asseoir sur la poitrine des gens endormis afin de les gêner dans leur sommeil et de susciter des cauchemars.



Pour lutter contre lui, les marcaires employaient divers procédés et symboles magiques. Par exemple le Drudenfuss, étoile à cinq branches, que l'on gravait sur le seuil de la porte d'entrée de la maison et de la chambre. Il était également de coutume d'écraser un gros oignon à l'entrée de la chambre.

Certaines personnes ont encore vu, peu de temps avant la Première Guerre mondiale, des fils entrecroisés en X dans la chambre à coucher du marcaire de Glasborn, qui servaient à le protéger du Schratzmaennele. A cela il ajoutait qu'il croisait sous son lit deux couteaux en fer : ainsi le lutin maléfique ne pouvait rien lui faire.

Dans certaines marcairies, l'on pouvait voir la Schratzmaennlepffiff, la pipe du Schratzmaennele., L'on raconte encore que le Schratzmaennele passa de longues nuits à pleurer et à gémir parmi les trous d'obus et les tranchées, quand la paix fut revenue sur cette terre d'Alsace. Il ne reconnaissait pas son pays et la folie meurtrière des hommes dépassait de loin ses propres maléfices.

SOURCES :

LESER Gérard, la Vallée de Munster, 1988, p 148.
ALOIRD J. , Bergland, elsässische Erzählungen, 1928, Gebweiler, pages 91-108.

ILLUSTRATION

MAJOR VON GAL , Am Schratzmännele, Dessin en couleurs , vers 1915, Mémorial du Linge, Orbey

LE GNOME DU SCHRATZMAENNELE

Un gnome bienfaisant était devenu jadis le bon génie de la haute vallée de la Fecht. On le connaissait bien, depuis la nuit des temps, dans les marcaireries et les fermes, voire dans les villages entourant Munster. La nuit, il s'éveillait de son pesant sommeil, s'étirait, baillait, puis partait du haut de son domaine du Schratzmaennele, vers les lumières de la vallée.

Alors, le bon génie s'introduisait subrepticement dans les maisons par les fenêtres ouvertes. Affectionnant surtout les dormeurs et les enfants, il s'en approchait doucement pour les caresser, pliait soigneusement et rangeait leurs affaires, préparait leurs vêtements pour le lendemain, avant d'aller à la cuisine pour mettre en place la table du petit déjeuner.

Aucun bouton manquant, aucun bas filé, n'échappaient à sa perspicacité. Il ravaudait le linge, raccommodait les vêtements, bref, il était la providence de toute la région. Chacun devinait à son réveil si le Schratzmaennele était passé chez lui.



Mais un jour, alors qu'il dormait profondément dans sa grotte de la montagne du Schratzmaennele, le gnome fut soudain incommodé par un grand vacarme inhabituel. La terre tremblait dans sa caverne, lui tombant sur le visage. Intrigué et mécontent, il s'ébroua, se mit sur son séant, enfin, sortit de terre pour savoir de quoi il retournait

Et ce qu'il vit alors le pétrifia. De tous côtés, sa forêt explosait, sa montagne fumait, des hommes couraient les uns contre les autres en criant, puis se tuaient à coups de fusil, de baïonnettes, de grenades et d'obus, dressaient entre eux des fils de fer barbelés, enfin ponctuèrent leurs tueries de meurtrières rafales de mitrailleuses qui les fauchaient par centaines.

Schatzmaennele resta debout, sidéré et muet de stupeur et d'horreur. Lui, le bon génie, il se mit à abhorrer les humains ! Quelques obus le manquèrent de peu, avant d'aller s'abattre en sifflant, pour éclater autour de lui. Alors, il eut peur de la folie des hommes.

Prenant son élan, le gnome bondit sur un rocher, du haut duquel il leva le poing sur la montagne afin de la maudire : " Vous tous, qui avez osé troubler mon repos, soyez punis par vous-mêmes, donnez-vous donc la souffrance et la mort ! "

Sur ce, il disparut en bondissant ; loin de sa montagne et ne revint jamais. La Grande Guerre venait de s'allumer sur le Schratzmaennele...

SOURCES

DURLEWANGER Armand, *Au rendez-vous de la Légende alsacienne du moyen âge à nos jours*, page 48.

ILLUSTRATION

KOPP

Schatznünnele der Wächter, in " *der bayrische Landwehrmann* " journal de tranchée, *l'ère guerre mondiale, Mémorial du Linge, Orbey*

LES MONTAGNES DU HOHNACK.

La commune de Labaroche est environnée de sommets bien caractéristiques: long trapèze comme le Cras, cônes plus ou moins parfaits comme le Gestion ou les Hohnack.

Les Hohnack dominent le sud de Labaroche et occupent une place importante dans l'histoire et les traditions locales. Sur une assise de granit, ils élèvent leur sommet de grès rose, couronné de conglomérats très résistants. En patois welche, le Hohnack se dit Vervonè que l'on peut rapprocher du dieu gaulois des sources Vorvo. Des sources en effet naissent au pied de ces sommets, là où le granit imperméable prend la place du grès.



LE GRAND HOHNACK.

Le Grand Hohnack (976 mètres) est surmonté d'un chaos rocheux remarquable. De larges cuvettes, les cupules, entament certaines roches. Elles alimentent bien des hypothèses : sont-elles des curiosités naturelles ? Ou bien étaient-elles des lieux de culte druidiques, des lieux de sacrifices ? Des sorcières fréquentaient-elles le sommet, pour mitonner une cuisine diabolique dans les fameuses cuvettes ?

Comment de tels rochers ont-ils pu se trouver là ? Seul un géant a pu faire cette besogne ! Et peut-être dort-il toujours dans les profondeurs de la montagne ?

ILLUSTRATION

PHOTOTHEQUE KUSTER : Les deux Hohnack, à l'arrière plan, veillent sur Labaroche, Photo noir et blanc, Kaysersberg

Il parle, ô ciel ! le sol s'agite, tremble
 Et frissonne, comme ferait un tremble
 Quand l'ouragan, déchaînant ses fureurs,
 Par la forêt promène ses horreurs !
 Il rit, il rit : son rire épouvantable
 Se répercute en écho lamentable
 Jusqu'à Strasbourg et tout le long du Rhin,
 Jusqu'à Belfort et par tout le Haut-Rhin.
 En un clin d'œil son grand corps se déplace
 Et peut sauter du Léman sur la Place.
 Or ce géant, voulant rire et jouer,
 Conçut un plan qu'on ne peut trop louer.



Le géant fracasse

Un beau matin, il sort de sa caverne
 Tout en songeant à quelque baliverne.
 Puis il se dresse au sommet du Hohnack,
 Vaste éléphant dont il est le cornac,
 Étend les bras, et, d'un bond mirifique,
 Saute jusqu'à cet endroit magnifique
 Qui disjoint la Trinque et ses habitants
 Des gais Evaux et des tristes Étangs.
 Comme un torrent qui gronde et qui bouillonne,
 Notre géant, de nature brouillonne,
 Plus courageux que les hardis nochers,

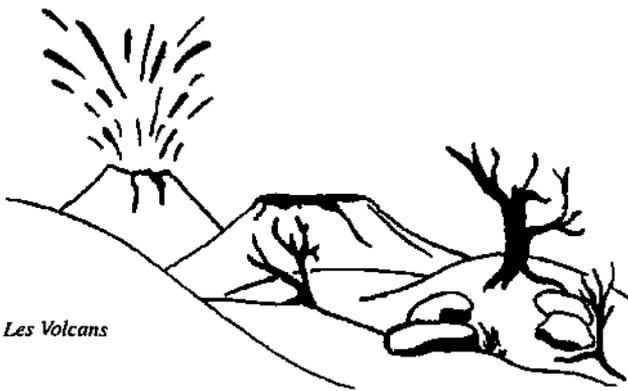
Se précipite à travers les rochers,
 Les talonne, les écrase, les casse :
 De là son nom de " grand géant Fracasse ! ",
 Les jette au loin et creuse un long sillon
 Qui par ses soins se transforme en vallon.
 Admirez-le ! D'un coup de ses épaules
 Il élargit le passage des Bôles.
 Il court, il court ! Les Muelles, les Christés
 Courbent leur front sous ses pas enchantés !
 L'Étang, l'Église et la Basse-Baroche
 Sont délivrés de leur pesante roche !
 De tous côtés le roc vole en éclats,
 Vers les Evaux et par delà le Cras.
 Il court, il court, jusque près de Marville, ⁽⁵⁾
 Creusant, creusant jusqu'au bord de la ville.
 Mais là soudain il s'arrête en riant,
 L'œil tout en feu, le front tout souriant.
 Il se retourne et, fier de son ouvrage,
 Il s'applaudit de son noble courage !
 Et depuis lors, dans son grand souterrain,
 Dont on ne peut aborder le terrain,
 Près du Château, non loin de Giragoutte,
 Comme un soûlard enivré par la goutte, ⁽⁶⁾
 Il dort, il dort d'un sommeil long et lourd,



Le géant contemple

LE GEANT DU HOHNACK ET LABAROCHE

Oyez, enfants, le conte que grand-mère
 Narra hier soir, au coirail ⁽¹⁾ chez le maire.
 Grand-mère a mis de côté son cabas,
 Prisé trois fois largement du tabac,
 Ayant enfin rajusté ses lunettes,
 Elle nous dit en paroles très nettes :
 " Mes chers enfants, jadis il fut un temps
 Qui n'est pas d'hier, mais de longtemps, longtemps:
 Où Labaroche n'était point encore,
 Où le matin l'éblouissante aurore
 Apparaissant là-haut sur les Ebris ⁽²⁾
 N'empourrait rien que d'informes débris :
 Ni blanches maisons, ni vertes prairies,
 Ni champs, ni forêts, ni ronces fleuries ;
 Mais un désert de rocs accumulés,
 Noirs, calcinés, givrés, glacés, gelés !
 Ah ! vous riez ! Hé ! dis-je une bêtise ?
 Ce que j'ai lu n'est point une sottise !
 Nos deux beaux lacs, le Lac Noir, le Lac Blanc
 Etaient jadis un énorme volcan,
 Qui, vomissant des pierres enflammées,
 Du feu, du soufre et d'horribles fumées,
 Semait partout la terreur et la mort,
 Rongeait le sol. Ainsi l'âpre remords
 Dévore une âme impie et pécheresse
 Et la désole par la sécheresse !



Les Volcans

Mais le volcan a cessé de frémir.
 A la chaleur, chaleur qui fait blêmir,
 Succède un froid, un froid à pierre fendre,
 Et sur le sol, qui ne peut s'en défendre,
 Bientôt s'allonge un immense glacier,

Blanc comme un lys et dur comme l'acier.
 Or en ce temps, dont ma vieille mémoire
 Sait tous les faits, lus dans un vieux grimoire,
 Vivait au sein du Hohnack, un géant
 Énorme, affreux et de plus mécréant.
 Plus élevé que la tour de l'église,
 Il fracassait comme un noyau d'alise,
 De ses talons nerveux et plantureux,
 Les rocs gênant ses pas aventureux.
 Son corps avait, j'ai bonne référence,
 Au moins vingt mètres de circonférence,
 Et sur son dos aussi fort qu'un bastion,
 Il eut porté la Pique et le Gestion ⁽³⁾.
 Ses longs cheveux flottaient comme la traîne
 Qu'une comète derrière elle entraîne.
 Quant à sa barbe, elle rasait le sol,
 Et lui servait, enfants, de parasol,
 De parapluie, ainsi que de serviette
 Pour nettoyer ses dents et son assiette ! ⁽⁴⁾



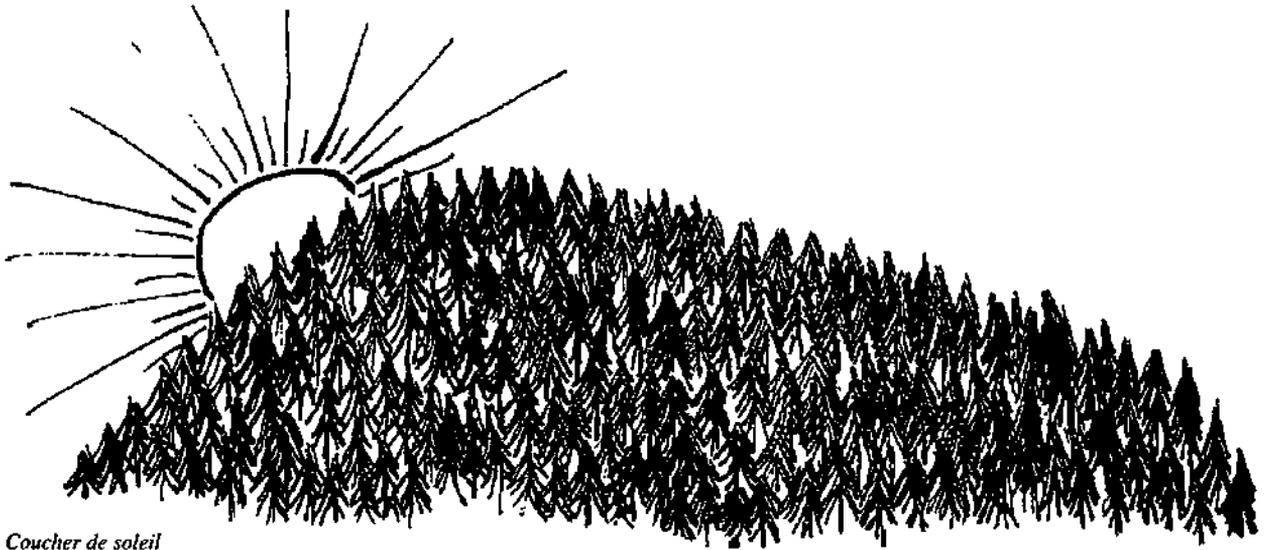
Le géant

Ah ! mes amis que vous auriez eu peur
 D'apercevoir cet infernal sapeur,
 L'un des géants dont nous parle l'histoire,
 Puissants, fameux, de malice notoire.
 Voyez : sa main saisit un roc branlant,
 Le lève et le lance jusqu'à Fréland !
 Par la forêt promène ses horreurs !

Aveugle et sourd, sans paroles, balourd !
 Pourtant parfois, au milieu des ténèbres,
 L'on peut ouïr ses ronflements funèbres.
 Alors, enfants, priez et signez-vous,
 Hâtez vos pas, gagnez votre chez-vous !
 Par dessus tout, ô fatale imprudence !
 N'agacez point, dans votre outrecuidance,
 Le grand géant qui dort sous le Hohnack ;
 Car autrement, ô grand Dieu, crac, crac, crac !
 Ah ! quel malheur ! quel cataclysme horrible !

Oh ! j'en frémis, tant il serait terrible !
 Tout Labaroche et tous les alentours
 Devraient subir le plus vilain des tours !
 Il est fini, le conte si tragique
 Que fit grand-mère en son style magique.
 Je vous le livre sans le retoucher ;
 Sur ce, bonsoir, je m'en vais me coucher.

Labaroche, le 11 décembre 1917.



Coucher de soleil

SOURCES

COLLET Ernest, CSSR.

Le géant du Hohnack. in Kont dè Barauwtch, Académie patoise de Labaroche, 1997.

ILLUSTRATIONS

MILLION Gérard,

dessins. Avec l'aimable autorisation de l'Académie patoise de Labaroche.

NOTES :

- (1) *Coirail* : mot patois qui signifie : veillée.
- (2) *Forêt qui s'étend entre les Trois-Epis et Labaroche, Au bas de la Tête Notre Dame (Frauenkopf).*
- (3) *Deux montagnes de Labaroche.*
- (4) *La bonne grand-mère radote quelque peu, à son âge, elle a cent ans, c'est tout à fait de saison.*
- (5) *Nom français d'Amerschwihr*
- (6) *Mot vaxgien, qui veut dire : eau de vie*

LE GEANT DU HOHNACK ET LA VALLEE DE MUNSTER

Dans les temps primitifs, alors que les montagnes des Vosges ne formaient encore qu'un amas confus de terre et de rochers, et qu'on n'y voyait aucune des belles vallées que l'on admire aujourd'hui, l'un des géants qui avaient aidé à construire le monde, considérant cet amas informe, eut l'idée d'y creuser un vaste et profond sillon. A cet effet, il se mit aussitôt à l'œuvre et, grâce à sa force prodigieuse, les rochers les plus durs ne tardèrent pas à céder et à voler en éclats de toutes parts. Le gros de la besogne fut bientôt fait, mais il s'agissait maintenant de se débarrasser des déblais, et notre gaillard n'était pas d'humeur à se ravalier au métier de simple manœuvre. Après avoir réfléchi quelque temps à la chose, il lui vint une idée qu'il mit aussitôt à exécution. Il avait, tout près de lui, sur les sommets les plus élevés de sa demeure, d'immenses réservoirs d'eau qui ne demandaient pas mieux que d'aller se vider. Un coup de poing rompit les digues, et les flots se précipitant avec fracas dans la tranchée, enlevèrent comme par enchantement, terres, sables et rochers. Le sillon était nettoyé et la vallée de Munster se trouvait créée.

Content de son œuvre, le géant caressa sa longue barbe inculte en souriant, puis, fatigué quelque peu par une journée si bien remplie, il se retira dans les profondeurs du Hohnack, sa retraite favorite, et tomba dans un sommeil léthargique, accompagné de ronflements que les simples mortels prennent pour les mugissements de la tempête.

Les carriers du Hohnack ont bien des fois entendu cette respiration bruyante, pendant leur sieste du midi, mais ils sont tellement habitués à ce phénomène qu'ils n'y font plus attention du tout. Ils ne craignent pas davantage de réveiller le terrible hôte, en détachant, avec le secours de leurs coins et de la poudre, les blocs de grès. Mais en cela, ils poussent la témérité trop loin vraiment, car un jour, le formidable ronfleur pourrait se réveiller tout de bon et tirer une vengeance éclatante de l'affront subi, en comblant subitement le sillon jadis tracé et en faisant disparaître ainsi à jamais sa charmante création.

SOURCES :

BRESCH Jean, *La vallée de Munster et les Vosges Centrales, Guide du touriste, Colmar 1871, pages 51-53.*
LESER Gérard, *la Vallée de Munster, 1988, page 23.*

LE PETIT HOHNACK ET SON CHATEAU

Le Petit Hohnack (920 mètres) porte un château fort depuis le XI^e siècle. Ses ruines imposantes dominent Labaroche, une bonne partie du Val d'Orbey, le secteur des Trois Épis et au loin la plaine d'Alsace. La mémoire populaire n'a pas retenu le nom d'un seigneur ou d'un chevalier remarquable. Qu'importe ! L'imagination prend le relais et peuple ce lieu de personnages mystérieux : chasseur sauvage, fantôme, nains, elfe...



LE CHASSEUR SAUVAGE

Le chasseur sauvage habite les ruines du château. Il n'est pas très conseillé de se promener dans les parages, vers minuit. Car le Chasseur Sauvage, un grand chapeau noir enfoncé sur la tête, hante les alentours, monté sur un grand cheval blanc. Sa monture hennit avec fracas et glace le sang de ceux qui l'entendent, même de loin. ⁽¹⁾

LA REGION DU GESTION

*Au nord du plateau de Labaroche, de puissants massifs séparent la localité de la vallée de la Weiss. La longue arête du **Cras**, à nouveau peuplée de pins après les ravages de la dernière guerre, se prolonge par le cône vigoureux du **Gestion**. Les vallées d'Orbey et de Lapoutroie dévoilent leurs méandres depuis le sommet du Gestion. Le **Vorhof** couvert de sombres forêts domine le défilé d'Alspach. Les clairières du **Breu** et de **Phimaroche** abritent quelques fermes. Les hardes de cerfs profitent des pâtures ; les brames retentissent au cœur des nuits automnales.*

*Les Barotchés se rendant à Kaysersberg empruntaient autrefois les chemins de cette contrée...avec quelque appréhension. Ils redoutaient l'apparition de créatures fantomatiques : dames blanches, fées...Ces créatures sortaient-elles du monde des esprits, de la crédulité populaire ou des brumes alcoolisées de stations trop prolongées dans les bistrotts de la ville ? Les amas de roches au sommet du **Gestion** évoquant un château fort, mais fort peu mentionné dans les archives, permettaient aussi de faire surgir nobles chevaliers et gentes dames...*



DEUX VIES : JUSTINE ET SEPPI

Au soir de leur vie, dans une maison de retraite, le hasard les fit se rencontrer. Logés à des étages différents ne pouvant plus se déplacer, ils ne communiquèrent que par personnes interposées.

Elle s'appelait Justine. Une lointaine province, la Normandie, l'avait vu naître. La fantaisie ou la nécessité de ses parents l'amènèrent à Orbey, d'où sa famille était en partie originaire, elle avait à peine trois ans. Quelques années plus tard, ils quittèrent la région, laissant la petite et sa sœur aux bons soins d'une parente célibataire, la Marie, habitant une vieille ferme couverte de chaume. Le père et la mère n'ayant plus donné signe de vie, les deux fillettes restèrent définitivement auprès de celle qui les avaient accueillies.

Lui s'appelait Seppi. C'était un Barotché de pure race, né dans une famille de onze enfants dont deux étaient morts en bas âge. Son père était charpentier, en outre, il exploitait une ferme de cinq vaches. Le travail ne manquait pas, pas plus qu'il ne manquait chez Justine d'ailleurs.

En ce tout début du XXème siècle, la vie était dure sur ce plateau aux multiples dépressions, dont le village est constitué de plusieurs hameaux dispersés et de fermes isolées. Dans la plupart des foyers, les bouches à nourrir étaient nombreuses. Le père exerçait souvent un métier : bûcheron, sabotier, chaumier (ces artisans n'existent plus aujourd'hui. Ils coupaient le chaume qui recouvrait les toits et le remplaçaient par du nouveau, en l'occurrence, de la paille de seigle). Certains étaient tout simplement journaliers. Les jeunes, garçons et filles, surtout chez les plus pauvres, allaient à la " fabrique " comme on disait, soit à Hachimette, à Lapoutroie, à Orbey ou à Alspach. Justine avait un tchalan (fiancé), quand Seppi, âgé de 17 ans se plaça dans une ferme de " l'aut' côté ", c'est-à-dire dans le département des Vosges. Il revint plus tard passer les samedis et dimanches, mais il n'habita plus jamais Labaroche. Justine, elle, y passa toute sa vie.



Carte Postale
Labaroche Place

*Chaque fois que après une longue journée de travail
je vais avec le cheval à quelque bon écurie que tu voudras
bien accoster avec plaisir je serai sûr d'y passer avec plaisir
un baiser de la part de Seppi ton ami*

LES FEES DE PHIMAROCHE

Depuis des temps immémoriaux, de beaux et grands sapins couvrent le Phimaroche, massif rocailleux, perdu dans la solitude d'une nature sauvage : les fées des bois y ont élu domicile ; très souvent elles descendent, les cheveux défaits, de la hauteur, dans la vallée du Limbach. Gare à celui qui, inopportunément, vient déranger, à ce moment, leur randonnée sylvestre.

Un beau soir, un jeune homme, rentrant tard à Labaroche, d'une visite qu'il avait faite à sa bien-aimée, à Kaysersberg, dut passer à proximité de l'endroit hanté. Dès qu'il approcha de Phimaroche, il entendit, dans la forêt lointaine, le cri d'une chouette, et soudain une forme blanche, dont les cheveux blonds couvraient les épaules et le visage, se leva, près de lui. " Sais-tu donc où tu es ? ", s'exprima t-elle, d'une voix d'une suavité séduisante. Lui, de répondre d'un ton un peu brusque : " Je n'ai pas besoin de toi pour me le dire. "

Ces mots venaient à peine d'être prononcés, que la vision disparut dans les ténèbres de la forêt. Et, dès ce moment, le chemin avait été englouti, comme par enchantement, et un chaos impénétrable entourait l'intrépide voyageur. Dans les branches des arbres ce ne fut plus qu'un bourdonnement assourdissant, et plus de cent fois retentit le cri, plein de menaces, de la chouette.

Une peur terrible s'empara du jeune homme et, à travers l'obscurité des bois et l'aspérité du terrain, il se précipita pour retrouver son chemin disparu. Vingt-quatre heures plus tard, on le retrouva, inanimé, non loin de son domicile, à la lisière de la forêt.



SOURCES

SCHERLEN Auguste,
STINTZI Paul,

Perles d'Alsace, Mulhouse, Tome I, 1926, p. 357.
die Sagen des Elsasses, tome I, Mulhouse, 1928-1940

ILLUSTRATION :

MILLION Gérard,

La clairière de Phimaroche au pied du Gestion, Photo, 2001

La cloche était couchée bien profondément dans la rivière de boue et de sable, au bord de route. Personne ne savait où !

Et voilà que l'âme populaire se mit à rêver et à conter. Une nuit, un homme du hameau vit en songe la cloche enfouie profondément dans la terre humide. Il la vit se balancer faiblement et sonner, comme si elle voulait appeler au secours. A côté de la cloche, se dressait, sur la pente de la montagne, un vieux saule déformé, qui semblait rire avec une joie méchante, dans la lumière argentée de la lune. Le lendemain, l'homme raconta son songe aux autres habitants. On l'écoula, mais on haussa les épaules d'un mouvement significatif. De nouveau, l'homme vit en songe la cloche et l'arbre. Dès l'aube, il se mit à la recherche de l'arbre et le découvrit réellement au bord de la route. Il retrouva cette figure monstrueuse qu'imitait le tronc vieilli dans les tempêtes. Le soir, lorsque tout le village fut couché, il se leva, prit ses outils et descendit pour commencer les recherches. Il travailla sans relâche. La sueur perlait sur son front et il n'avait encore rien découvert. Exténué, il s'arrêta, remonta au bord du fossé et considéra l'arbre. L'ombre de l'une des branches tombait dans le coin de la fosse où brillait un caillou. L'homme redescendit pour examiner ce caillou. Il se baissa pour le ramasser, mais le caillou ne bougea pas. Il prit la pelle pour creuser tout autour. Au premier coup de pelle il entendit un son métallique. C'était la cloche ! Un cri de joie monta dans l'air, et au petit jour, les habitants apprirent la bonne nouvelle. Heureux, ils libérèrent la cloche, la garnirent de fleurs et la conduisirent au nouveau clocher.

Pendant la dernière guerre, elle dut descendre, mais pour occuper un refuge sûr, au fond d'une grange. Chaque fois qu'un habitant du village colorait de son sang la terre étrangère, et pensait en mourant, à son pays, elle se mettait à sonner tout légèrement, comme une dernière plainte adressée au mourant, là-bas, sur les champs de bataille éloignés.

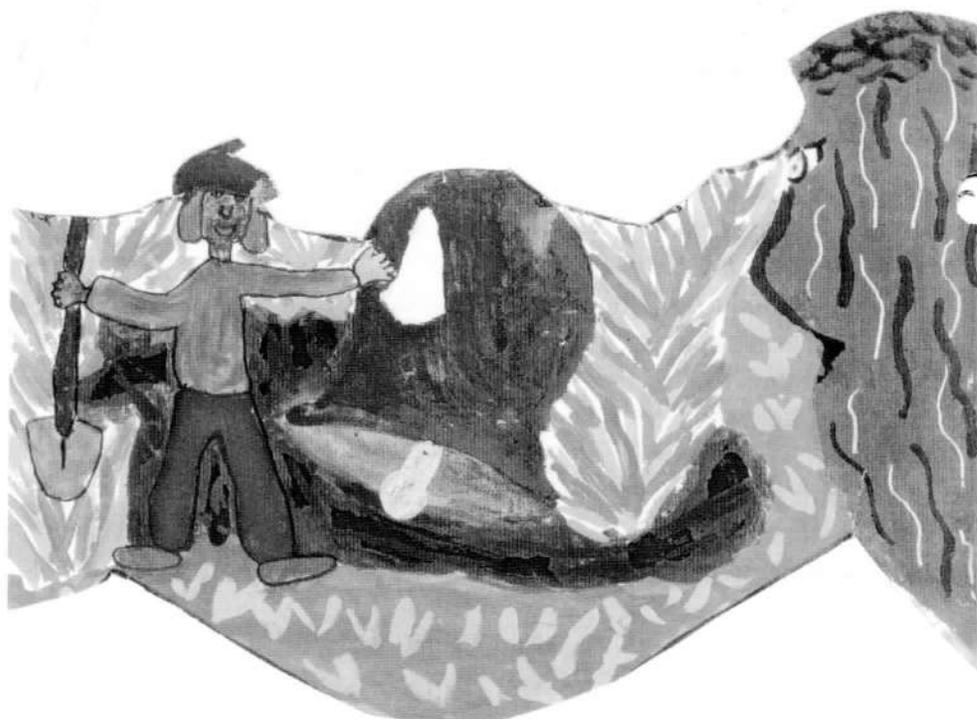
SOURCE :

DENIS Marie-Noëlle,
Autrefois en pays welsche,
Société d'Histoire
du Canton
de Lapoutroie - Val d'Orbey,
1981, page 65.

ILLUSTRATIONS :

JEHIN Philippe,
Le hameau de Ribeaugoutte
et sa chapelle saint Laurent,
photo, 1992.

BAROTTE Aurore,
La cloche de Ribeaugoutte,
Dessin couleurs,
Société d'Histoire
du Canton
de Lapoutroie - Val d'Orbey,
Concours d'affiches, 1996.



SAINT MICHEL SAUVEUR DE LABAROCHE



Saint Michel, gardant le seuil du ciel, assistait d'un œil amusé, à l'activité sur la terre des êtres humains. Jetant par hasard, son regard sur sa chère paroisse de Labaroche, qui lui avait dédié son église, il aperçut subitement son ennemi mortel Lucifer, en train de ramasser, dans un grand sac, les maisonnettes de ses protégés et de les emporter. Saisi d'une colère soudaine, saint Michel se leva et gagna rapidement les marches du trône du Seigneur, auquel il demanda quelques heures de congé. Les ayant obtenues, il se précipita hâtivement sur la terre.

Aujourd'hui encore, déclarent les gens de Labaroche, les traces du dernier pas que fit le Saint sont visibles sur le sommet du Grand Hohnack. Arrivé à cet endroit, il perdit le souffle, alors que Lucifer, emportant son facile butin, s'en allait, d'une allure posée, de l'autre côté du vallon.

Saint Michel, désespérant de sauver ses protégés, saisit son sabre des deux mains et le lança dans la direction de son antagoniste : il rata bien son but, mais le sabre en passant, avait fait un trou profond dans le sac du brigand. Dès ce moment, les maisonnettes se mirent à glisser du sac, tombant les unes dans la vallée, les autres s'agrippant aux pentes du plateau, et lorsque le diable eut atteint la hauteur, son sac était vide. De cette façon curieuse, Saint Michel reconquit sa chère paroisse de Labaroche. Mais depuis cette époque, les maisons formant la commune de Labaroche, sont disséminées un peu partout dans cette contrée montagnarde, les unes étant nichées dans les bas-fonds du vallon, les autres blotties aux pentes de la montagne.

SOURCES

SCHERLEN Auguste,
STINTZI Paul,
GRAVIER Gabriel,

Perles d'Alsace, tome 1, 1926 et tome 2, 1929.
die Sagen des Elsasses, Mulhouse, 1928-1940.
Légendes d'Alsace, tome III, page 11, Belfort 1988

ILLUSTRATIONS

PHOTOTHÈQUE KUSTER,
Labaroche Centre et le Cras
dénudé à l'arrière plan,

Photo noir et blanc, années
1950, Kaysersberg .
ROCHOTTE Christian,
Merci à saint Michel
qui arracha Labaroche
à l'emprise de Satan, Dessin
couleurs, Société d'Histoire
du Canton

de Lapoutroie - Val d'Orbey ,
Concours d'affiches, 1996.



A la porte du couvent, un frère s'enquiert de son désir. Présenté à l'abbé, Laurent lui parle de sa rencontre, dit son marché et ses profonds remords. Le saint homme le regarde tristement : " N'as-tu pas réfléchi que seul le démon peut faire pareil tour ? Tu as donné ton enfant au diable ! Que faire ? " La figure du prêtre s'éclaircit et il dit : " Amène ta femme au couvent lorsque la naissance sera proche, et tout s'arrangera. " Rassuré, Laurent s'en retourne près de sa femme pour lui porter la bonne nouvelle.

Le moment venu, le fermier conduisit sa femme au couvent. Dans la prière et dans la crainte, elle attendit la venue du cher petit. A la porte du couvent se tenaient le métayer et l'abbé, celui-ci vêtu de l'étole, portant une coquille de Saint Jacques remplie d'eau bénite, et prêt à entreprendre la lutte avec le Malin. Le ciel s'assombrit, les nuages noirs s'élèvent, les éclairs brillent. Et bientôt Laurent peut présenter à l'abbé le petit nouveau-né, sur la tête duquel coule immédiatement l'eau sacrée qui le fait chrétien. Mais un coup de tonnerre formidable éclate. Une voix venant des hauteurs s'écrie : " Pas une pierre du couvent ne restera debout. "

Toutes les cloches du couvent s'ébranlèrent et lentement les nuages sinistres remontèrent vers le lac. Les paroles du démon se sont accomplies : le couvent a disparu. Aujourd'hui encore le pré de Laurent est appelé "lo prè do dyâl", le pré du diable.

SOURCES

BALLY Pierre,

Légendes inédites de la vallée haute de Kaysersberg ; Colmarer Jahrbuch, 1935, page 137.

DENIS Marie-Noëlle,

Autrefois en pays welsche, Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey, 1981, page 46

DENIS Marie-Noëlle, GROSHENS Marie-Claude, LUCIUS Henriette

L'Alsace contée, mythes et récits des vallées vosgiennes, Gérard Klopp éditeur, 1986, p 190-192.

ILLUSTRATION

PHOTOTHÈQUE KUSTER, *Rudes terrains en haut du Surcenord à Orbey, Photo noir et blanc,*

LE CHAT NOIR A L'ETABLE

C'était au temps des sorcières. Le Jean était marcaire à la Combe, à Fréland, mais il n'avait pas de chance avec ses cabris. Dès qu'une de ses chèvres mettait bas, le lendemain un cabri était retrouvé mort. Le jour suivant, un autre, comme s'il avait été étranglé. De guerre lasse, Jean prit son sabre et fit le guet à l'étable. Vers minuit, que vit-il ? Un gros chat noir qui se dirigeait à pas feutrés vers les cabris. Notre Jean bondit et asséna un terrible coup de sabre sur le dos du chat qui s'enfuit en miaulant.

Le lendemain matin, Jean aperçut le fils du voisin qui s'en allait en toute hâte chez le médecin à Lapoutroie : " Qui est malade chez vous ? "

" C'est la Marie, elle n'a pas dormi de la nuit, son dos est tout noir et elle souffre horriblement ! "

Depuis ce jour là, Jean n'eut plus de problèmes avec ses cabris...

SOURCE

PETITDEMANGE Henri,

Le chat noir à l'étable,

Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey, N° 12, 1983, page 12, avec texte en patois.

LE CHAT NOIR DU TCHENOR

Les gens traduisent fréquemment Tchénor, par chat noir ; d'où cette légende. En réalité, le chat noir se dit en patois, lè naur tchètt.

De tout temps, on attribua des pouvoirs spéciaux au chat noir qui hanta la route du Tchénor. Un homme de Fréland avait fauché toute la journée en face du Limbach.. Surpris par la nuit, il retourna à la maison. En route, il entendit le miaulement plaintif d'un chat. Notre homme examina l'endroit, mais ne trouva rien. L'appel plaintif retentit encore. Il appela le chat et sentit bientôt à son pied gauche le frôlement de la bête. Il se baissa et ramassa un petit chat tout noir qu'il porta vers le village.

Tout à coup il sentit un poids énorme sur son bras. Le chat devint de plus en plus grand et de plus en plus lourd et il se cramponna à la veste du paysan, à qui il fut impossible de se défaire de la bête extraordinaire. Soufflant et suant, il continua son chemin.

Par bonheur, il se souvint d'une croix au bord de la route. Il s'y traîna et, malgré la résistance furieuse du chat, il arriva à le presser contre le tronc en invoquant les trois noms très saints. Aussitôt le chat s'affaissa et se sauva dans la montagne, en poussant des miaulements plaintifs. La nuit était bien avancée lorsque notre homme, complètement exténué, franchit le seuil de sa demeure...

SOURCES BALLY Pierre,

Légendes inédites de la vallée haute de Kaysersberg ; Colmarer Jahrbuch, 1935, page 137.

ILLUSTRATION

COINCHELIN Laurence,

le chat noir, dessin et aquarelle, 2001.



L'OISEAU DE POULES, LE COQ ET LE FACTEUR DE FRELAND

Il était une fois une brave fermière de 74 ans, qui résidait à plus de 800 mètres d'altitude, pas loin d'Aubure et de Fréland, au lieu-dit " Belle Fauchelle ". La dame se prénomme Jeanne, se nomme Joannès, et passe ses loisirs à cultiver son jardin durant la saison, ou alors à s'occuper de son chien, de ses chats, des poules, des lapins et de son coq. Ce dernier est minuscule, on nomme cela un coq nain. Bref, Mme Jeanne Joannès voue une grande affection à ce volatile qui est pourtant la risée du poulailler. Pour l'appeler, elle dit tout doucement : "Petit... petit... petit ", alors le joli coq nain accoure bien vite en direction de sa maîtresse.

Et puis un beau jour, peu avant Noël, il y a quelques 25 années de cela, l'oiseau de poules⁽¹⁾ arrive alors que " Petit" picore seul dans un coin. Mme Joannès veut prendre un bâton, mais il est déjà trop tard. Alors, elle retourne à la ferme en pleurant. La visite des ses enfants, puis celle de Francis, Fabienne et Philippe, ses petits-enfants, n'arrange pas les choses. Il faut sortir plusieurs mouchoirs. Ah, si Jeanne Joannès avait su...En effet, son rapt accompli, l'oiseau de poules regagne son nid, en volant à basse altitude.

Emile Barlier, le menuisier du village, travaille dans la cour d'une autre ferme de montagne, en compagnie de son fils Jean-Claude. Les artisans font le plus de bruit possible pour effrayer le rapace qui en laisse tomber sa proie. Le coq nain a laissé quelques plumes en prenant pension à Fréland-village... et puis, un beau jour, le facteur vient apporter quelques factures...

"Mais je le reconnais ce coq nain, c'est celui de Mme Joannès, de la Belle Fauchelle !"

Les Barlier font un paquet, percé de quelques trous, avec ce papier cadeau que l'on trouve facilement fin décembre. Ils le ficellent avec un ruban couleur crête de coq.

C'est ainsi que le 24 décembre de l'année 1974, Joseph le facteur, (...il y a prescription, M. le receveur), a un colis supplémentaire. Il le pose sur la table de la ferme, et, en entendant parler sa maîtresse, "Petit" se met à chanter. Jeanne, qui croit entendre des voix, sursaute et pleure de joie en serrant le coq nain sur son cœur.

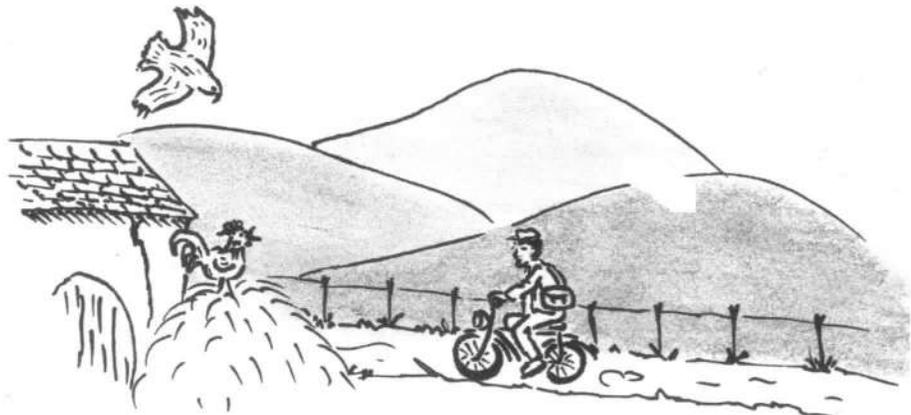
Histoire que tout cela ? Oui, mais c'est une histoire vraie, un petit conte de Noël qui est arrivé dans la montagne de Fréland, et c'est pourquoi, chez les Joannès, la ménagère de service a déchiré la page où figurait la recette du coq au vin.

SOURCE

HAILLANT Michel,
article du journal L'Alsace.

ILLUSTRATION

MILLION Gérard,
Dessin, 2001.



(1) L'oiseau de poule est le nom donné à une buse ou à un épervier.

LES VACHES DES HAUTES HUTTES

On raconte que la veille de Noël, les vaches des Hautes Huttes parlent...

Plusieurs personnes sont rassemblées, pour la veillée de Noël. L'une d'elles dit :
" Il est bientôt minuit, il est temps d'aller écouter ce que disent les vaches ".

Les autres convives ont peur et tentent de l'en dissuader. Quelques minutes plus tard, il revient.

" *Kauk'èl o di lé vétch ?* " (Qu'est-ce qu'elles ont dit, les vaches ?)

" *Êl o di k'sé vo'n lauw'zi dnân ré ê minndji, èl vo dârân pu ré non pu !* " (Elles ont dit que si vous ne leur donniez rien à manger, elle ne vous donneraient plus rien non plus !)

SOURCE

MUNIER Cécile, témoignage oral, Orbey, 2000.

ILLUSTRATION

MILLION Gérard, *Les vaches*, Dessin, 2001.



LES MENDIANTS

Chaque village avait ses mendiants. Certains dépassaient volontiers les limites, d'autant plus que les fermes dispersées à flanc de montagne ne connaissaient pas de frontières. Les fermes les plus accueillantes étaient connues à plusieurs lieues à la ronde.

L'une d'entre elles, située entre Lapoutroie, Le Bonhomme et Faurupt, dans une faille du massif du Brézouard, abritait une famille nombreuse dont la maman était la providence des affamés et des sans-logis. Il y en avait toute une ribambelle. La mendicité étant officiellement interdite, certains se faisaient colporteurs. La *Mayanne* les connaissait tous. Son grenier en été, son écurie en hiver, en abritaient souvent quatre à la fois, plus, de temps en temps, une femme à la cuisine. Chacun avait son surnom, plus ou moins honorable ou cocasse, lié le plus souvent à certains traits particuliers de son aspect physique ou de son comportement.

Il y avait *Baume de soufre* qui vendait des images de ste Agathe à suspendre aux portes des étables pour protéger le bétail contre les mauvais sorts et les maladies. *Pâch aray* (perce-oreilles), qui proposait de la poudre pour évacuer les vers intestinaux et de la saccharine qu'il cherchait à Fraize. *Guèlèf* (gourmand), vendait des balais de *skouto*, fait avec des genêts ou des branches de bouleau. *Bon Dû sonètt* (Bon Dieu sonnette), offrait de la gentiane cueillie sur les pâturages des crêtes, et des billets de prière (suppliques à des saints locaux). On trouvait aussi des vendeurs de fil, de grandes aiguilles. D'autres, comme Herquey, Pipos, l'Assermentey, Colas Messieux, *Grande pilây* (grande enjambée), Tchanguinot et d'autres, mendiaient tout simplement. La plupart étaient célibataires.

Il y avait les boiteux, les bossus, les lourdauds, les distingués, les malingres, les costauds, les silencieux, les bavards... Chacun allait son chemin, solitaire, jaloux de son indépendance et de sa liberté. Tous ou presque, munis d'une canne, d'un couteau et d'un gobelet, coiffés de feutre sans couleur et sans forme, les pantalons souvent trop larges, liés en dessous du ventre par une ficelle, leur vareuse brune et noire, aux boutons dépareillés, trop grande ou étriquée, leurs sabots cloutés ou leurs gros souliers difformes, dont parfois la boue bouchait les trous.



SEPPI

Venons en maintenant à Seppi. Engagé comme domestique dans une ferme aux environs de Fraize, pour un modeste salaire, il quitta ses patrons deux ans plus tard pour accepter un emploi de fileur à la " fabrique " de Lapoutroie. Pendant plus de 40 ans, la sirène a rythmé sa vie . Quatre fois par jour : à 6h, 10h, 13h et 17h, accompagné de sa femme et de voisins, il traversait le village, son pot de camp à la main. Pendant les deux premières années, on l'avait affecté au service de nuit, pour 30 marks par mois. Ensuite, on lui confia un métier, long d'environ dix mètres avec 120 bobines. Peu à peu la paye augmenta pour atteindre 2 marks par jour, soit 3 francs. La " fabrique " employait plus de 120 ouvriers, qui venaient non seulement de Lapoutroie, mais aussi des autres villages du canton, surtout de Fréland et d'Orbey. On embauchait même des enfants à partir de treize ou quatorze ans ; ils travaillaient à mi-temps. Plus tôt, on les acceptait déjà à douze ans. Des cours leur étaient donnés à l'usine.



1198 c — LAPOUTROIE — LA FILATURE

Le " fabriquant " comme on l'appelait était Monsieur Hohf à l'époque. Il était " honnête " quand il visitait les ateliers. Les contremaîtres se montraient plus ou moins exigeants. L'ambiance variait selon les personnes : il y avait les " forts en gueule ", pas toujours les plus méchants, les jaloux, les envieux, les paresseux, les incorrigibles amoureux ou encore les piliers de cabarets. Enfin, il y avait les sobres, les bons travailleurs, les paisibles et Seppi était de ceux là. Il restait impassible et conservait sa bonne humeur à travers difficultés et remous. Si près de onze heures de la journée étaient réservées à l'usine, le reste du temps était consacré à leur petite ferme de trois vaches. A l'époque, le village comptait beaucoup de paysans, peu d'entre eux étaient ouvriers. Certains tenaient une auberge, d'autres étaient artisans : sabotiers, tourneurs, charrons, maréchaux ferrants, meuniers, facteurs... D'autres encore, assez fortunés, ayant passé deux ou trois ans au collège de

Matzenheim, occupaient des postes de responsabilité dans la commune . Leurs filles avaient été au pensionnat de la Providence à Strasbourg, ou à celui du Beau Jardin à Saint-Dié. Deux cousines épousèrent l'une le médecin, l'autre le percepteur de l'endroit. Une troisième, fille unique, épousa le notaire. Ces gens, pour la plupart, habitaient des maisons spacieuses, aux plafonds hauts, aux murs ornés de boiseries. De larges escaliers de chêne, avec leur rampe sculptée, donnaient à certaines entrées, des airs de château. Tout ce monde portait toilette le dimanche et , les jours de fête, louait les places en vue à l'église. Selon la coutume, les " enchères " avaient lieu généralement le jour de l'Ascension, après les Vêpres. Quelqu'un avait dit, non sans humour : " *Kat lo kuré a tsu lo pôro, é n vou k'dé byê tchèpéy* " (Quand le curé est en chaire, il ne voit que des beaux chapeaux). Il pouvait voir aussi des " capotes " portées par les vieilles femmes, mais celles-ci étaient plus discrètes. D'ailleurs, l'ensemble des paroissiens portait de beaux habits pour aller à l'église. C'était le grand jour, le jour de sortie, le jour du Seigneur, mais aussi celui des enfants. On assistait à une sorte de métamorphose. Demain on retrouverait ses sabots, ses blouses et tabliers de cotonnade, ses outils, son aspect de tous les jours. On imagine mal aujourd'hui, tout ce que les offices religieux apportaient aux gens. C'est pourquoi, généreusement, ils ont vidé leur bas de laine pour construire une église neuve en 1912.



Au cours de l'année, à côté des grandes fêtes, moyennes et petites s'étaient trouvés une place. Il y avait les saints des confréries qu'on honorait tout particulièrement. A chacune appartenait une certaine catégorie de fidèles : la Sainte Vierge pour les jeunes filles, sainte Odile pour les femmes, l'Enfant Jésus pour les enfants, saint Louis de Gonzague pour les garçons, saint Sébastien pour les hommes. Les membres portaient la statue du saint en procession , ou sa bannière. Ils faisaient le tour de l'autel, un cierge allumé à la main, et déposaient une offrande.

Que d'histoires on racontait, où il était question de mauvaises rencontres, de mauvais sorts. On lui avait appris à faire le signe de la croix quand elle passait par là. On lui avait dit aussi de ne pas se laisser aborder par des inconnus(es), et surtout de ne pas se laisser toucher. On citait des cas où des gens avaient été ensorcelés, c'est-à-dire qu'ils étaient tombés malades à vie, sans que les médecins aient pu les guérir ni même les soulager. Ces histoires ne l'impressionnaient pas outre mesure, elle était peut-être trop jeune et n'était pas de nature craintive.

Ce qui l'intéressait, à cet endroit là, c'était cette vieille dame distinguée. Elle était tellement différente des autres gens. Ses toilettes très ornées et de couleurs agréables, ses jupes à "faux culs", ses chapeaux ornés de fleurs en été ou ses toques de fourrure en hiver, ses bottines fines, son inséparable ombrelle ou parapluie, tout cet ensemble retenait son regard. La dame la regardait aussi. Mentine ignorait les complexes. Elle était fière de sa jupe simple en gros drap, de son cazavèque (veste courte et cintrée) bleu foncé, de sa pèlerine grise à capuchon, de son bonnet de laine cousu par sa maman. En hiver, des moufles offertes par sa marraine complétaient l'ensemble gris qu'un tablier à petits carreaux bleus et blancs égayait. Ajoutez à cela le teint de pêche sur une frimousse avenante et volontaire, et l'on avait une petite fille agréable à regarder. Elle oublia sa "première dame" pour s'en rappeler dans sa vieillesse.

Une commission lui déplaisait : contacter la sœur supérieure de Lapoutroie pour lui apporter des paquets de la part de sa sœur à elle. Ça, c'était une corvée ! Le curé, ses vicaires, elle l'aurait fait volontiers, mais cette sœur lui donnait la chair de poule. En sa présence, elle se sentait réduite en pièces détachées. Au catéchisme, elle reprenait corps et vie parce qu'elle le connaissait par cœur, du commencement à la fin. Sa mémoire était excellente, on ne lui ménageait pas les bons points.



LA FETE DE L'EMPEREUR

C'était à Fréland, du temps de Badinguet. Qui est ce Badinguet ? C'est l'empereur Napoléon III. Pourquoi le nomme-t-on ainsi ? Quand il était prisonnier au fort de Ham, il s'enfuit en se déguisant avec les habits d'un maçon qui s'appelait Badinguet. C'est pour cela qu'il garda ce surnom.

Cela se passa avant 1870. A cette époque, à l'Assomption, c'était la fête de l'Empereur. Les pompiers assistaient en grande tenue à la grand-messe. Ensuite, un bon dîner les attendait chez Girardin ou chez Malbrouk. Après le dîner, la compagnie allait aux vêpres. Le Batisse Poutich était domestique chez mon arrière grand-mère, Madeleine Diélaïne. Il était aussi sapeur.

Le samedi, veille de la fête, la Fifine, sa femme, lui dit : "Demain, tu vas avoir un bon dîner chez Girardin. Tu me rapporteras un beau morceau de kougelhoppf, chez Girardin ils en ont toujours du bon !". "Oui oui !", lui promit le Batisse

Le dimanche matin, la Fifine explique à son mari comment procéder :

"Quand vous êtes au dessert, tu prends un gros morceau de kougelhoppf, tu fais semblant d'aller aux toilettes, tu gardes ton morceau à la main. Arrivé dans les toilettes, tu introduis le morceau dans la poche de ta vareuse et tu reviens au cabaret".

"C'est bon, c'est bon ! la Fifine, tu l'auras ton morceau de *kokleof* !"

"Ne reviens surtout pas ivre ! La Madelon n'aime pas les ivrognes !"

La matinée se passa fort bien. En allant aux vêpres, notre Batisse avait un beau morceau de kougelhoppf dans sa vareuse... Le morceau était tellement gros qu'il n'avait pas pu fermer la boutonnière. Aux vêpres, Batisse était garde d'honneur à côté de l'autel. Quand vint le moment de la consécration, le capitaine Charles Thomas commanda : "Présentez hache !"



Et notre Batisse de présenter la hache mais...mais... du temps qu'il faisait du maniement d'arme, le kougelhoppf sortit de la poche. Pour les voisins, quel spectacle ! Le capitaine sortit son sabre, le pointa dans le kougelhoppf, et vlan ! Le gâteau vola à la sacristie où il éclata en mille morceaux. "On mange du kougelhoppf à l'auberge et non à l'église !", susurra le Chef de Corps à Batisse quand ils sortirent de l'église. Le soir là, Fifine traita son mari de *gwau tâti* (grand imbécile)...

SOURCE

PETITDEMANGE Henri, *A Fréland du temps de Badinguet*, texte français et patois, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey, N° 7, 1988, page 76 - 77.

ILLUSTRATION

Carte postale, Fréland - Cure d'air, J. Kuntz, éditeur, Soultz, envoyée en 1932.

LA FÊTE AU BONHOMME

Génie et Jean-Pierre marchaient d'un bon pas sur la vieille route, à la hauteur du Bon Maurey. On était le premier dimanche d'août, Génie et Jean-Pierre allaient à la fête au Bonhomme. Demander à quelle fête eût été saugrenu. La fête, c'était une piste de danse en plein air, décorée de sapins, de drapeaux et de guirlandes, entourée de buvettes. C'était le jeu des *kâmang* où l'on s'amusait à faire tomber des poupées en chiffons avec des boules de la même matière. C'étaient les marchands de papillotes et de réglisse, et parfois un petit manège de chevaux de bois. C'étaient les fournées de tartes au fromage et aux fruits, les kougelhopsfs. C'étaient les retrouvailles entre parents et amis au cabaret et à la maison, autour d'une table bien garnie. C'était cela la fête mais encore bien autre chose : une fleur amoureusement cultivée dans le cœur de chacun, de couleur plus ou moins chatoyante selon le caractère, la magie d'un cérémonial où l'office religieux solennel, les habits des grands jours, la musique, les nappes et serviettes blanches, participaient d'une autre vie, plus belle, plus lumineuse et confusément pressentie.

Jean-Pierre en rêvait depuis des semaines. Quand sa maman souffrante lui avait dit : " *An a'èviré mi é z'ott* ", lui, d'habitude si raisonnable, avait éclaté en sanglots. C'est alors que Génie, une cousine invitée elle aussi, avait décidé de l'emmener. Du Surcenord où se trouvait leur ferme, un voisin complaisant l'avait amené au village de Lapoutroie où Génie habitait. Il n'était pas encombrant le petit, âgé de cinq ans, engoncé dans une veste étriquée et un pantalon trop grand, le regard souvent fixé sur ses premiers souliers neufs. Il avançait en balançant les bras, le dos légèrement courbé, comme un vrai montagnard. Génie, grande, bien en chair, la démarche légère, élégante dans sa robe de noce en peau de soie noire agrémentée d'un plastron blanc et d'une montre sautoir, avait l'air d'une " dame du village ". Veuve, la trentaine à peine dépassée, elle retournait pour la première fois chez sa marraine depuis son mariage cinq ans auparavant.



Ils poursuivaient leur route dans ce long défilé bordé de roches pittoresques et surmonté à droite de lieux-dits : les Champs de la Croix, la Maison Rouge, les Embets, les Embetsché, le Coq Hardi, la Haute Pierre, tous disséminés dans les failles fantaisistes de la Grand Roche. Comme elle les connaissait bien toutes ces fermes accrochées aux pentes, juchées sur des promontoires, nichées dans les creux, délimitées par des murs, jouant à cache-cache avec les bosquets, les rochers et les taillis.

Les cloches du Bonhomme sonnaient à toutes volées. Une foule endimanchée se pressait sous le porche. Jean-Pierre n'avait jamais assisté à un office. Sa surprise était grande : il écoutait et regardait avec attention, sans bouger. Mais au moment de l'élévation, quand les clochettes eurent tinté, une voix d'enfant dit posément : " *An-é ôyi lè chall, vark'so vòré vètch ?* " (on a entendu les clarines, où sont leurs vaches ?). Autour d'eux, les sourires s'épanouirent, des rires même fusèrent, vite réprimés; Génie fit les gros yeux au petit qui rougit jusqu'aux oreilles. A la sortie, on les entoura en riant. Certains connaissaient les parents de Jean-Pierre, qui lui, refoulait ses larmes. Mais quand il vit que l'incident lui valut des poches pleines de papillotes, il retrouva bien vite toute sa sérénité. Au Bonhomme, les gens parlèrent longtemps de ce mot d'enfant !

La marraine habitait au Coq Hardi, au-dessus du café. Menue, boitillante, une robe noire égayée d'un tablier de cotonnade à carreaux gris clair, des cheveux grisonnant sous un bonnet blanc aux beaux rubans amidonnés, le regard malicieux, Catherine faisait honneur à la vieillesse. Elle avait coutume de dire : " Quand on est jeune, on se fait belle pour plaire, quand on est vieille, on le fait pour ne pas déplaire ". Son accueil fut chaleureux; elle rit beaucoup en apprenant la "gaffe" de l'enfant. Jean-Pierre se souvint surtout de la bonne tarte aux cerises et de la jolie pièce d'argent reçue au moment du départ. Le cadeau de Génie fut d'une toute autre nature et assez inattendu. Grâce à sa marraine, un marchand de vin d'Orbey, fournisseur de l'auberge, les fit monter sur son char à bancs. Ce fut le début d'un lien qui les unit pour la vie trois ans plus tard.

Ainsi Génie et Jean-Pierre n'oublièrent jamais ce premier dimanche d'août de la fête du Bonhomme.

SOURCE

JULLIARD Maria,
La fête au Bonhomme,
nouvelle, illustrations d'Eric
Hamraoui, Bulletin de la
Société d'Histoire du
Canton de Lapoutroie - Val
d'Orbey, N° 2, 1983, pages
49 - 51,

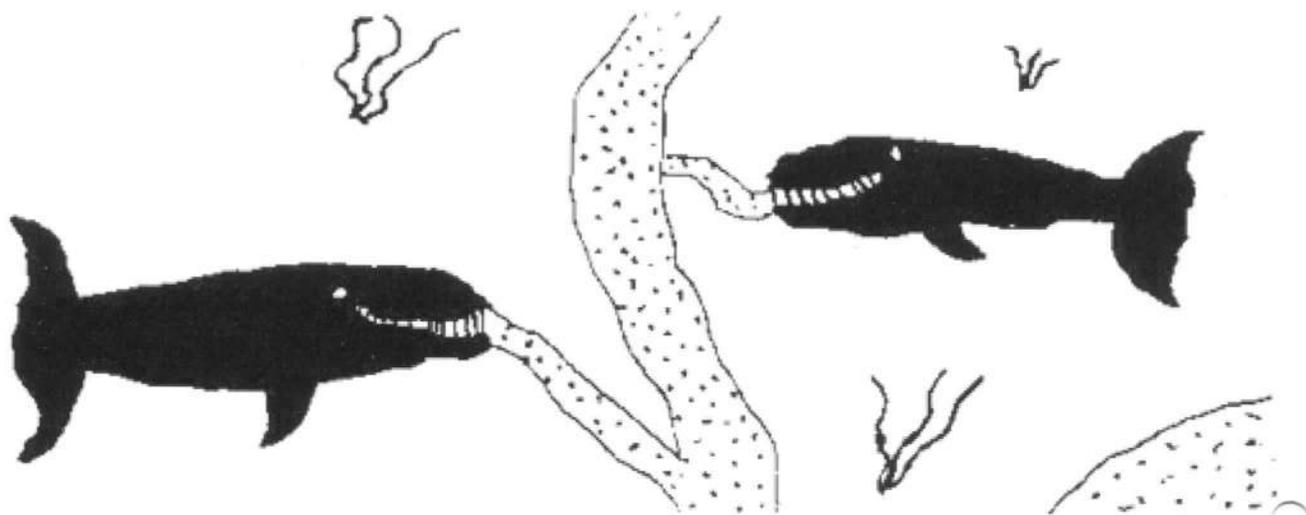
ILLUSTRATIONS

PHOTOTHÈQUE KUSTER,
Le Bonhomme vers 1930,
photo noir et blanc,
Kaysersberg.

Carte postale, Grande
Guerre : Bonhomme,
le village en hiver, Éditions
Minoux, après 1918. Les
stigmates des batailles sont
bien visibles : clocher et toit
de l'église crevés, maisons
détruites ...



LA MAISON BALEINE



Il y a plusieurs milliers d'années, le village appelé de nos jours Lapoutroie, était un village sous-marin. Il se nommait Poutroie-Marine. Cette cité avait l'aspect d'un poisson géant de trois kilomètres de long, dont l'entrée secrète se trouvait dans son œil droit. Les habitants avaient la forme de petites baleines plastifiées et de couleur bleu clair.

Un beau jour de juillet ensoleillé, des extraterrestres venus d'une galaxie inconnue, débarquèrent sur la belle planète bleue. Il leur était impossible de respirer sans eau. Malencontreusement, il leur en manquait et ils décidèrent alors de pomper l'océan. Ils se mirent immédiatement à l'ouvrage et la masse d'eau disparut complètement. La ville était désormais à sec.

Lors d'une terrible canicule atteignant plus de trois cents degrés, le village brûla ! Mais une maison baleine, dotée d'un système résistant à la chaleur et au feu, fut épargnée.

De nos jours, cette fameuse maison se dresse sur une des collines de Lapoutroie. Ses propriétaires sont Monsieur et Madame Oréface.

LA ROCHE MYSTÉRIEUSE DES BUISSONS

Aux Buissons, sur un chemin sombre, un brouillard épais nappe une roche mystérieuse.

Sous la roche habite un sorcier vêtu de noir de la tête aux pieds. Sa peau est recouverte de suie. La roche, vue de l'extérieur, effraie les passants. Le sorcier prépare sa vengeance car des années avant, les habitants l'avaient rejeté, humilié et il s'est alors réfugié dans la grotte. Maintenant, sa vengeance terrible est prête. Tandis que tout le monde dort encore, il ouvre la roche. Là s'élèvent des toboggans d'une hauteur impressionnante, des balançoires en bois... D'innocents enfants viennent s'amuser. Un jour, pendant qu'ils sont en train de jouer, le sorcier referme la roche d'un seul coup en marmonnant des mots incompréhensibles. Le voilà bien vengé !

LE SORCIER ET LES RATS

Un drôle de personnage arriva un soir dans le village de Lapoutroie.

Le lendemain, quand tous les gens se levèrent, ils virent cet homme dans la rue principale. Ils furent saisis d'une peur terrible, car de monstrueux rats le suivaient. Le sorcier était grand, mince, avait le nez pointu, portait une petite moustache noire et un chapeau fait de poils de rats. Il s'installa dans une maison abandonnée qui se trouvait 3, rue du docteur Macker.

Une semaine plus tard, tous les villageois se réjouirent car ils ne le virent plus. Mais il était toujours là, il lâcha sa troupe de rats qui dévasta tous les garde-manger des villageois. Le soir, ils effrayèrent les habitants.



Le lendemain, un adolescent de 17 ans vint à la rencontre du sorcier. Quand le sorcier le vit, il lâcha ses rats contre lui. L'adolescent se transforma en chat. Evidemment, il les mangea tous puis il reprit sa forme humaine. Il enfourcha un cheval dans l'écurie et partit à la recherche du sorcier. Il le trouva dans la forêt et lui jeta une poudre magique qui métamorphosa le sorcier en souris.

Ce fut ainsi que le jeune homme devint célèbre.

LE FANTÔME

Un fantôme hanterait le château. On raconte qu'un comte de Ferrette, il y a longtemps de cela, avait tué son père, dans un accès de colère. Il n'a reconnu son crime que sur son lit de mort. Privé de repos éternel, il fut condamné à hanter les lieux jusqu'à sa délivrance. ⁽¹⁾

DE MECHANTS NAINS

De méchants nains, ayant de vilains livres, habitaient le château du Hohnack. C'est ce que l'on racontait à Fréland. Les gens détruisirent le château afin de supprimer livres et mauvais sorts des nains.

Hélas, quelques-uns de ces livres furent retrouvés par des gens de Labaroche. C'est pourquoi il y a tant de méchantes gens de par le monde...

Cette histoire donne une interprétation strictement légendaire de la destruction du château du Hohnack entreprise en 1655, sur ordre de Louis XIV. Le récit permet aussi aux Frélandais, de placer une petite méchanceté sur leurs voisins de Labaroche. Honni soit qui mal y pense... ⁽²⁾

LE JEU DE QUILLES EN OR

Un jeu de quilles en or se trouverait au fond du puits, prétend la tradition populaire. Le puits du château était très profond car il devait atteindre le niveau des sources au pied de la montagne. Comblé en grande partie lors de la destruction de 1655, ce puits continue à intriguer les visiteurs. Qui cependant aura le courage de le déblayer pour trouver ces fameuses quilles en or ?

SOURCES

- (1) LESER Gérard, *la Vallée de Munster*, 1988, p 22 - 23
 STINTZI Paul, *d'après la tradition orale : Die Sagen des Elsasses, Colmar, 1940, Band III.*
- (2) HURSTEL Josée, *Dans le temps à Fréland, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey*, N° 2, 1983

ILLUSTRATION

DDE du Haut Rhin, *Le château du Hohnack et Labaroche, photo, 1996.*

UNE DROLE DE NUIT PRES DU CHATEAU DU HOHNACK

En ce matin de printemps de 1912, le Jacques, en compagnie de son oncle Claude, montait allègrement d'Hachimette vers le Breu pour atteindre Labaroche, traverser la forêt du Hohnack, et déboucher sur les fermes de la vallée de Munster. Cela faisait quatre jours qu'il avait épousé sa petite Louise. La fête était finie, il fallait penser aux choses pratiques, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir envie de crier son bonheur pour que l'écho le répète aux oiseaux, aux arbres et aux fleurs. Il participait confusément à l'allégresse universelle.

L'oncle se chargeait de le ramener sur terre en lui parlant de vaches qu'ils allaient acheter chez les marcaires de Hohrod, Sultzeren et environs. C'était une tradition. On tenait à ces bêtes vigoureuses, élevées en été sur les pâturages. On les payait aussi moins cher qu'auprès des juifs, marchands de bestiaux, installés les uns, les Lévy, à Lapoutroie, les autres, les Aron, à Orbey. Les rapports entre les paysans et les juifs étaient plutôt bons. On se tutoyait, on se tapait sur l'épaule, on s'échangeait des quolibets en patois, mais la confiance ne régnait pas toujours. On racontait que ces " Messieux " gagnaient des indulgences quand ils trompaient un catholique. On disait ça en riant, sans méchanceté.

Jacques allait exploiter une ferme capable de nourrir plus de dix vaches; c'était pas mal. Du travail en perspective, mais il était courageux. Selon l'usage dans les familles aisées, les parents respectifs leur avait donné à chacun deux vaches; son parrain, sans enfants, auquel il avait souvent donné des " coups de mains ", lui en avait aussi élevé deux. Ça leur en faisait six. Il fallait encore en acheter au moins deux. Pour un début, ce serait suffisant.

Toute la matinée, ils passèrent de ferme en ferme sans rien trouver. L'année précédente avait été sèche, le fourrage avait manqué, certains avaient dû vendre des bêtes. En début d'après midi, enfin, ils dénichèrent une nommée " Bichette ". On les envoya dans une ferme de la vallée de Munster. Là, par chance, il y en avait deux : la mère et la fille, inséparables. C'était les deux ou rien. Le problème, Jacques n'avait pas assez d'argent. L'oncle proposa de passer la nuit dans une auberge de sa connaissance pendant qu'il irait chercher des sous; ce qu'ils firent.

C'est alors que commença pour Jacques cette nuit qu'il ne devait jamais oublier. A peine avait-il quitté les pâturages d'Hohrod pour s'enfoncer dans la forêt de sapins, que déjà la nuit se mit à tomber. Arrivé non loin du château du Hohnack, il s'immobilisa. Une mélodie, genre plainte, tantôt douce, tantôt aiguë, chantée par des voix de femmes, lui parvenait. D'où cela pouvait-il venir? Il n'y avait pas de maison, d'ailleurs qui aurait pu chanter de cette façon ? Il n'avait jamais rien entendu de semblable. Les voix s'approchaient et s'éloignaient comme un flux et reflux de vagues. Jacques sentait la peur l'envahir. Il se souvenait des histoires qu'on racontait aux veillées et auxquelles il ne croyait guère. Il essayait de se raisonner, peine perdue. Il voulut courir, impossible. Il était comme cloué au sol, avec l'impression que quelqu'un s'était emparé de lui. Puis, subitement projeté en avant, il se mit à courir au hasard. Combien de fois fit-il le tour du Hohnack ? Il n'aurait su le dire. Il crut devenir fou. Enfin il aperçut une maison qu'il reconnut. La Chapelle n'était plus loin, il était sauvé.

Hors de la forêt, l'enchantement avait cessé. Il souleva sa casquette; ses cheveux, son front

étaient trempés de sueur. Sa chemise, aussi mouillée, il en éprouvait la fraîcheur sur son dos. Il était près de deux heures du matin quand il arriva chez lui. Au déjeuner, il conta l'aventure à sa mère. Celle-ci lui dit: "*E bé, sa lé jnach k'to ètchèrmè. J'tê toukou di d'pâr êk dé mnitî kat t'èvé. Mo pér né kwèrau pè d'vèch sna z awou do sau oubé do pègn k'îr mnitè da sé patch. El awou bé rajo, té n'vu ré skoutè, sa t'èpâré*". (Eh bien, se sont les sorcières qui t'ont envoûté. Je t'ai toujours dit de prendre quelque chose de béni quand tu pars. Mon père ne cherchait pas de vaches sans avoir du sel ou du pain béni dans ses poches. Il avait bien raison, tu ne veux rien écouter, ça t'apprendra).

Dès qu'il fit clair, l'argent en poche, notre Jacques retourna à Hohrod par un autre chemin. Ayant trouvé son oncle, ils revinrent au rythme lent de leurs trois vaches. L'oncle insista pour passer par le même chemin, qui était le plus court, mais Jacques refusa net et il raconta son histoire. Le Claude se mit à rire: "*Kauk té bu kat té fe tou pati ? An awou dja èn sékam dé vour da lé téyt, portan j' nawou mi lé keuyt è ti non pu !*" (Qu'est-ce que tu as bu quand tu as été seul ? On avait déjà plusieurs verres dans la tête, pourtant je n'avais pas la cuite, ni toi non plus). "*Jnê ré bu è n'alan, j'nawou mi lé keuyt, d'jê étu ètchèrmè!*" (Je n'ai rien bu en partant, je n'avais pas la cuite, j'ai été ensorcelé !)

Il n'en démordit pas. Ce n'était pourtant pas une femmelette, bien au contraire ! Son comportement à Hohrod n'avait pas été celui d'un homme ivre, ça s'est vérifié. Et même s'il avait été légèrement éméché, la marche dans la fraîcheur de la nuit aurait dû le dégriser. Que s'était-il passé ?

Des aventures analogues ont été vécues par des gens que l'on pouvait difficilement accuser de crédulité. Ces événements ont eu lieu dans la forêt du Vorhof, non loin de là. Tout au long de sa vie, Jacques rapporta les faits avec toujours la même exactitude. Devenu vieux, il cessa d'en parler. La question reste posée. Que s'était-il passé ? Nul ne le saura jamais.

SOURCES

PALS DE LOURS,

*Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie
Val d'Orbey, 1981, sans nom d'auteur,
illustrations d'Eric Hamraoui; pages 19-20.*

DENIS Marie-Noëlle,

*Autrefois en pays welsche, Société
d'Histoire du Canton de Lapoutroie
Val d'Orbey, 1981, page 50.*

ILLUSTRATIONS

PHOTOTHEQUE KUSTER

*La montagne du petit Hohnack,
vue depuis le Rain des Chênes;
photo noir et blanc, Kaysersberg.*



LA LEGENDE DU GESTION

Parmi les nombreux étrangers que la belle saison attire dans notre vallée, fort peu visitent la montagne du Gestion qui aurait été couronnée par un château. La vue admirable dont on jouit du sommet, vaut pourtant à elle seule la peine de l'ascension. La tradition rapporte la touchante histoire de Raoul, le dernier châtelain.

Ce jeune seigneur avait atteint ses vingt ans quand il perdit subitement ses parents. Sans famille ni ami pour le distraire, Raoul passait des heures à admirer de la fenêtre de sa chambre, les petits villages d'Orbey, d'Hachimette et de Lapoutroie, allongés au pied de la montagne. Il s'amusa à en détailler chaque maison et à y situer ses sujets, les imaginant dans leurs occupations quotidiennes. Ses regards rêveurs s'attardaient sur le petit moulin, au-dessus de Lapoutroie, où habitait avec son vieux père, une délicieuse brunette de 18 ans, Rosemonde. Il connaissait bien la jeune fille qui venait tous les jours au château amener des provisions. Raoul, qui vivait isolé, aimait à la faire bavarder. Elle lui rapportait de si amusante façon, les petites histoires du village. Leur amitié devint de plus en plus tendre et ils passaient alors chaque jour une heure charmante à deviser gentiment tous les deux, la main dans la main.

Mais le bonheur des uns rend jaloux les autres. Leur amour innocent fut aussi vite calomnié que découvert par ceux qui voient le mal partout. De méchants bavardages parvinrent au père de Rosemonde qui, croyant l'honneur de sa fille en péril, décida d'aller désormais lui-même, malgré son grand âge, conduire la voiture de provisions au château. Raoul n'osa pas affronter le vieillard, devenant ses pensées et ne trouvant rien à lui répondre. Quant à Rosemonde, travaillant avec courage, sous le regard sévère du père, elle s'ennuyait de son ami en disant :
"Comme il doit être triste, lui qui m'aime tant !"

Mais elle ne tarda pas à apprendre, par la bouche d'une amie (on en trouve toujours pour cela), ce dont jasaient toutes les commères du village : une jeune fille noble était venue passer quelques jours au château, en compagnie de sa mère. Raoul, disait-on, ne la quittait plus et on les voyait souvent se promener ensemble. Et la petite amie hypocrite ajouta, avec une flamme de joie dans les yeux : "Il se moquait bien de toi, ton Raoul ! Maintenant qu'il s'est assez amusé de la petite meunière, il va épouser une belle châtelaine. Ton père avait raison de mettre le holà !" Pauvre Rosemonde, le coup fut terrible pour elle. Avait-elle été folle de se laisser aller à son amour et de croire naïvement qu'elle avait gagné pour toujours Raoul de Phimaroche, le Seigneur du Gestion ?

Pendant ses loisirs, Rosemonde se promenait mélancoliquement dans les bois qui environnaient le moulin, elle s'asseyait pour rêvasser au sommet d'un monticule d'où elle pouvait apercevoir le donjon du château du bien-aimé. Or un jour qu'elle était à sa place favorite, elle vit avec épouvante de grandes flammes embraser le château et la forêt où s'étaient écoulées les plus belles heures de sa vie. Devant ce spectacle, oubliant toute rancune contre celui qui l'avait trahie, elle tomba à genoux en s'écriant : "O mon Dieu ! Sauvez mon Raoul et sa fiancée ! Qu'il vive heureux avec elle puisque je ne suis pas digne de faire son bonheur !" Mais comme elle priait avec ferveur, elle sentit tout à coup sur ses épaules, une tendre caresse qu'elle connaissait bien. Raoul était derrière elle, prêt à la prendre dans ses bras. Rosemonde, confiante s'y jeta en sanglotant. Raoul la berça tendrement,

lui disant : "Comme c'est mal, ma petite amie, d'avoir douté de moi. " Et il lui raconta que la jeune fille qui avait passé quelques jours chez lui avec sa mère, n'était venue au château que par suite d'un accident à leur carrosse. Bien sûr, il avait éprouvé de l'amitié pour Mademoiselle Jeanne de Bermont, mais il ne pouvait oublier sa Rosemonde. En se promenant avec la jeune demoiselle, il lui avait confié son amour pour la petite meunière.

Peu de temps après le départ des dames de Bermont, il fut convoqué devant un Conseil composé de seigneurs de la région, qui lui firent part de leur désir de le voir épouser une de leurs héritières. Raoul savait bien qu'on ne lui permettrait jamais de déroger au point de s'allier à une de ses vassales. Il savait aussi qu'en lui imposant ce mariage, les seigneurs écœurés visaient à l'inféoder à leur cause, et qu'en cas de refus, il s'exposait à une lutte perdue d'avance. Le jeune seigneur n'en avoua pas moins fièrement son amour pour Rosemonde, renonçant à sa richesse et à ses titres. Le Conseil, en effet, déposséda Raoul, ordonna de faire raser le château et de remettre au Seigneur du Hohnack, qui était alors le Comte de Ribeaupierre, le domaine et les titres de la famille de Phimaroche.

Raoul était venu à Lapoutroie avec tout ce qui lui restait, son cœur plein d'amour, rejoindre sa vraie fiancée et demander au vieux père la succession du moulin. Tandis que les flammes consumaient les derniers vestiges de la splendeur passée de la noble et puissante famille de Phimaroche, Raoul et Rosemonde, insouciants de tout ce qui n'était pas leur amour, s'embrassèrent longuement. Rosemonde, heureuse, se jura de ne plus jamais douter de son Raoul, quoiqu'il fasse et quoiqu'il dise. Et c'est ainsi que le Seigneur du Gestion devint humble vassal dans un domaine où il avait régné.

SOURCE :

VALENTIN André, *Lapoutroie et son passé, Bulletin Municipal de Lapoutroie*, 1980.

ILLUSTRATION :

MILLION Gérard, *Le Gestion vu depuis le Cras, Photo*, 2001

VIVE LABAROCHE

Refrain :

O doux pays de mon enfance,
Digne objet de mes amours !
Honneur à toi, reconnaissance !
Je t'habiterai toujours

1

Oh ! combien j'aime Labaroche,
Ses sombres bois, ses clairs hakis,
Ses prés fleuris, ses rouges roches,
Ses genêts d'or, ses champs d'épis.

2

A chaque pas le paysage
Change d'attraits et d'horizon;
Ici c'est la gorge sauvage,
Là, le joyeux et frais vallon.

3

Du haut de ses vertes collines
Au décor triste et souriant,
L'œil ravi contemple et domine
Mille sites des plus charmants.

4

Les deux Hohnack, géants de gloire,
Les couronnent de majesté.
Leur vieux château chante l'histoire
Des hauts faits de l'antiquité.

5

Ses ruisseaux sont chéris des truites;
Leur onde joue en babillant,
Elle bondit, presse sa fuite,
S'égrène en cascade d'argent.

6

Ses maisons modestes et franches
S'accrochent aux flancs des coteaux
Tel un troupeau de chèvres blanches
Cabriolant par monts et vaux.

7

Que j'aime la coiffe de chaume
De ces vieux murs hospitaliers.
L'accueil qu'on y trouve est un baume,
Les rires y sont familiers.

8

Mon Labaroche est tout un monde,
Il compte au moins trente hameaux.
Parcourez la machine ronde,
Vous ne verrez rien d'aussi beau

9

L'Étang, les Evaux, Giragoutte,
O coins charmants, doux souvenirs !
Le Léman, le Cras et la Goutte,
Les quitter, c'est y revenir.

10

Eglise, Rochure et Rochette,
Les Granges, le Breu, le Gazon,
La Place, la Chapelle et Faite,
Quels beaux endroits et quels beaux noms !

11

C'est le pays de ma naissance,
Le pays des mes jeunes ans
Il sera, c'est mon espérance,
Le pays de mes cheveux blancs.



12

J'aime sa grande et belle église,
Où je devins l'enfant de Dieu.
Et je suis fier de ma devise :
" Chrétien toujours et en tout lieu ! "

13

J'aime son humble cimetière,
Aux croix de bois noir et doré,
J'y reposerai dans ma bière
Auprès de ceux que je pleurai.

14

J'aime son peuple au cœur honnête,
Au clair regard, aux muscles forts,
Peuple qui prie, et qui fait fête
Aux durs labeurs et à la mort !

15

Vivent ses familles austères
Et leurs nombreux et beaux enfants !
Ah ! la foi qui les rend prospères,
Garde la leur, ô Tout-Puissant

16

Vive sa langue savoureuse,
Ce beau patois qui m'a bercé !
Parler de ma mère pieuse,
Des longs coirails sur le passé.

17

J'aime sa liqueur de cerises,
Feu parfumé, si pénétrant
Mais je déteste la sottise
Qui l'absorbe à son détriment.

18

Gai montagnard, je hais la ville,
Ses vains plaisirs et ses dangers.
On vit plus libre et plus tranquille
Et plus heureux dans nos foyers !

19

Oui, vivent les hauteurs sereines,
Et la bruyère et les grands vents
L'air est plus pur que dans les plaines,
Le ciel plus proche et plus clément.

*Dédié au R.P. SIMON, C.S.S.R.
et à tous les habitants, présents et futurs, de Labaroche.*

*COLLET Ernest, Père C.S.S.R.
(rédeemptoriste) curé de Labaroche, 26 janvier 1919.*

SOURCES :
COLLET Ernest, Vive Labaroche , 26 janvier 1919.

ILLUSTRATIONS :
*PHOTOTHEQUE KUSTER ,
Vues Croix de Labaroche, photo noir et blanc, d'avant 1945.
L'église Saint Michel et la Basse Baroche, photo noir et blanc*

*Le Père Collet a écrit de nombreux poème sur nos belles vallées.
Ainsi sur Lapoutroie (voir l'ouvrage d'André Valentin, Lapoutroie
et son passé, 1980)
et sur Orbey (voir le Bulletin n°20 - 2001 de la Société d'Histoire).*



LA NONNE DU VORHOF

Il est bon de ne plus courir les routes du Vorhof le soir, quand les églises chantent le jour mourant.

Un homme de Labaroche avait fait des courses à la pharmacie, l'Angélus sonna quand il quitta la ville impériale pour regagner sa ferme. Tenant la fiole dans sa poche, il monta le chemin. La nuit tombait de plus en plus rapidement et de çà et de là, le hululement mystérieux de la chouette traversait la forêt. Le promeneur solitaire s'arrêta et examina le chemin. Les sapins lui semblèrent connus. Oui, là-bas se trouvait l'embranchement de la route qui menait chez lui. Il s'engagea dans le nouveau chemin et fit une descente jusqu'à ce que le chemin s'arrêta subitement dans une haie d'églantiers. Il ne put avancer, ni reculer. De tous côtés, il sentit les épines.

Tout à coup il vit à sa gauche une lumière. Malgré la douleur cuisante des épines, il se fraya un passage à travers la haie, tout heureux d'avoir trouvé un compagnon de route. Mais voilà que la lumière se trouvait déjà plus haut. Vite il se mit en devoir de courir après. La voilà devant lui, c'était une lanterne qui se balançait. Il appela ! Pas de réponse. En contournant un sapin, il se trouva en face de la source de clarté et du porteur de la lanterne.

C'était une femme : une nonne. Son visage ressemblait à du parchemin, tout vieux, tendu sur un crâne. De longs voiles tombaient jusqu'à terre. Dans la figure dépourvue de sang, il n'y avait de vivant que deux yeux. Ces yeux entrèrent comme une vrille dans le cerveau du malheureux, éteignant la volonté et la pensée. De grosses gouttes de sueur tombèrent de son front, ses cheveux se dressèrent, et c'est en se plaignant à voix haute, comme d'une douleur physique, qu'il regarda, qu'il regarda encore et qu'il regarda toujours. Il était obligé de regarder, de marcher et de suivre. Tantôt la nonne était à gauche, tantôt elle se glissait à sa droite. Il n'y avait aucune possibilité de fuite.

Toute la nuit la promenade par-dessus roches, racines, alla son train endiablé, jusqu'au moment où le jour naissant commença à faire pâlir les étoiles. Tout à coup résonna le chant vigoureux d'un coq et la nonne sembla être bue par la lumière. Le promeneur nocturne se retrouva au milieu de la forêt au-dessus du hameau de Hachimette qui brillait dans les lueurs de l'aube.

Quiconque tombe entre les mains de la nonne du Vorhof, doit marcher toute la nuit, jusqu'à ce que le chant du coq le délivre. C'est pour cela que les gens de Labaroche préfèrent rentrer le jour pour ne pas rencontrer la nonne et subir ses sortilèges.

SOURCES

DENIS Marie-Noëlle,
STINTZI Paul,

Autrefois en pays welsche, Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie -Val d'Orbey, 1981 pages 48 et 49.
die Sagen des Elsasses, tome 2. Éditions Alsatia. Colmar, 1928-1940

LE KALBLIN

Le charmant village de Fréland se blottit autour de l'étroite vallée de l'Ur ou Urbach. Une barrière montagneuse l'isole de Lapoutroie, d'Aubure ou des vallons de Kaysersberg.



Le massif du Kalblin dresse ses puissants rochers à l'est du village : ses pins sont célèbres à des lieues à la ronde. D'après la légende rapportée ici, des nains fort serviables y vivaient. Cette légende existe aussi près de Ferrette, dans la spectaculaire Gorge aux Nains, trouée de nombreuses cavités réputées être le domicile du petit peuple.

LES NAINS DE LA ROCHE DU RENARD

Quand on monte au Kalblin, à Fréland, pas loin de chez le " Brannd ", on aperçoit au bord de la route un énorme tas de roches toutes blanches. C'est la Roche du Renard. J'étais encore gamin, quand un jour, mon grand-père me raconta la légende qui s'y rattache.

Autrefois, il y a des centaines d'années, des nains, un homme et une femme, vivaient dans ces roches. Ils n'étaient pas grands, pas plus d'un mètre de haut. Ils n'avaient pas d'enfant, mais de jolis petits outils en argent. Ils étaient très gentils et très habiles de leurs mains. Ils venaient dans les maisons et aidaient tout le monde. Ils apportaient même de jolis cadeaux. On les aimait bien les nains de la Roche ! Mais il y avait quelque chose qui tracassait les commères de Noiregoutte : on ne voyait jamais leurs pieds. Un jour, deux ou trois commères montèrent à la roche. Il faisait encore nuit. Elles répandirent du sable devant la porte des nains, puis se cachèrent dans les buissons pas loin. Au soleil levant, voici les nains qui sortent pour aller se promener dans les sapins de Hertement. Et nos commères de sauter par dessus l'herbe pour examiner les traces des nains. C'étaient des empreintes de pattes de chèvre ! ! Elles commencèrent à rire, on entendait les éclats au Wasserfels, à Noiregoutte, etc... Bien honteux, les nains rentrèrent dans la roche, la montagne se mit à trembler, un gros bloc tomba juste devant l'entrée des nains et ceux-ci ne se sont plus jamais montrés.

Henri PETITDEMANGE

SOURCES

PETITDEMANGE Henri, *Les nains de la Roche du Renard*, in *Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey*, n° 11, page 21- ; avec texte en patois.

A consulter également : GRAVIER Gabriel, *Les nains de la Gorge aux Loups*, in *Légendes d'Alsace*, tome I, page 129, Belfort 1986.

ILLUSTRATION :

BARADEL Henri, *Vue du Kalblin depuis Ongrange*, Photo, octobre 1991.

LE BRÉZOUARD

Le Brézouard , appelé quelquefois Bressoir, culmine à 1228 mètres . Vaste massif granitique, il comprend plusieurs sommets et s'étend par plusieurs croupes et crêtes entre les cantons de Lapoutroie et de Sainte Marie-aux-Mines. Le sommet du petit Brézouard (1219 mètres) marque la limite entre les communes de Fréland, Lapoutroie et Ste Marie-aux-Mines.

Quelques exploitations minières existèrent dans cette zone mais sans avoir le succès et la durée de ses voisins du Val d'Argent. Sommet emblématique du nord du pays welche, le Brézouard n'a pourtant pas engendré beaucoup de légendes, si ce n'est cette roche des sorcières.

LA ROCHE DES SORCIERES AU BRÉZOUARD

Au flanc du Brézouard se dresse une grosse roche noire. Des mousses sombres et des lichens gris la couvrent. Certaines nuits, quand la pluie frappe les fenêtres des fermes, un fait singulier s'y passe. Les entailles, qui se trouvent sur la paroi de la roche et qui ressemblent à des fenêtres s'illuminent, comme les deux sabots de cheval marqués sur sa partie supérieure. Des bruissements se font entendre. A travers les airs arrivent des balais, de grands sabots, des tiges de genêts, qui portent des cavalières ressemblant à des ombres. Aux abords de la roche, ces cavalières descendent de leurs montures et se réunissent. Il y en a des vieilles, des jeunes, des belles, des laides...Elles entourent la roche noire et entonnent une mélodie. Puis un roulement sourd se fait entendre suivi d'un lourd silence. Sur la roche se dresse une ombre noire, immense. Doucement, à tour de rôle, les femmes s'en approchent et confessent à haute voix tout le mal qu'elles ont fait. Elles reçoivent des félicitations ou des réprimandes. A la moindre tentative d'approche d'un étranger, un appel de crapaud, trois fois répété, se fait entendre. Aussitôt tout le monde enfourche sa monture et disparaît, tandis que l'ombre s'évanouit. Malheur au curieux qui tombe dans le pouvoir de ces femmes : il est perdu.

Un soir, un jeune homme voulut rendre visite à sa fiancée. En route, croyant l'avoir aperçue, il la suivit. Or, à la roche des sorcières, la jeune fille se mit au centre de l'assemblée et confessa comment elle avait voulu perdre son amant. Fou de colère, le jeune homme saisit une pierre et la lança vers la sorcière. L'assistance poussa des cris de rage, tandis que la fiancée se jetait sur le curieux, mais ne pouvait lui nuire, car dans sa poche un objet béni le préservait. Le jeune homme, perplexe et inquiet, retourna au village pour s'assurer de l'absence de sa fiancée. Il n'y trouva qu'un cadavre, avec la figure retournée sur le dos et portant autour du cou les marques de doigts géants.

SOURCES :

BALLY Pierre,
PETITDEMANGE Henri,

*Contes, faits et chansons du fond de la vallée de Kayzersberg. Manuscrit inédit
La Roche des sorcières au Brézouard. in Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie –
Val d'Orbey, N° 6, page 80, avec texte patois.*

RIBEAUGOUTTE

Hameau situé sur la route reliant Lapoutroie à Fréland par le col de Chamont, Ribeaugoutte est connu depuis le XV^e siècle comme relais de chasse des Ribeaupierre.

Une longue tradition y fait passer la voie romaine conduisant vers le col du Bonhomme. La charmante chapelle du XVIII^e siècle, accolée à une école, est la perle de ce lieu charmant.



LA CLOCHE DE RIBEAUGOUTTE

C'était par une belle journée d'été, de bon matin déjà, les mouches tourmentaient de leurs piqûres les gens et les bêtes. Tout le monde dit : " Aujourd'hui, nous aurons un orage ! " Tout paresseusement, les nuages arrivèrent, le soleil disparut et une lueur diffuse s'étendit au-dessus des vallées et des montagnes. Les nuages se firent plus noirs, l'air était surchauffé, les bêtes piétinaient sans relâche dans les écuries. Le premier éclair fusa, et de suite, on entendit la cadence lointaine de la grêle. Le tonnerre commença par déchirer les airs ; coup sur coup, martela le sol, flamme sur flamme, courut au ciel. Les nuages descendirent encore plus près du sol, les eaux tombèrent sous forme de cataracte. Le vent hurlait, cassait les sapins, brisait les branches, tandis que l'eau libérait les racines. Des rivières brunes glissaient sur la pente, arrachant tout. Tout allait vers le fond du vallon, comme aspiré par un pouvoir inconnu. Les flots frappaient aux maisons, tapaient aux volets, se ruaient à travers les habitations. L'église, les fermes, se mirent en chemin vers la vallée. Elles tremblaient, oscillaient, se pulvérisaient, balayées par les flots boueux.

Bien tard dans la soirée, la tourmente se calma puis s'arrêta. La moitié du hameau était partie. Lentement, le hameau se remit. Les pioches et les pelles entrèrent en action. L'école et l'église furent reconstruites sur l'autre versant de la montagne, mais le clocher resta muet, sans âme.

L'ÉTANG DU DEVIN

L'Étang du Devin, niché à 920 mètres d'altitude dans un cirque glaciaire, est l'un des lieux les plus beaux et les plus mystérieux de notre canton. Cette tourbière a connu maintes tentatives d'exploitation au XIX^e siècle et, heureusement, est maintenant classée en zone protégée.

Son nom bien particulier est connu depuis 1441, mais on ne sait rien de ce " Devin ", même par une légende. Cependant le lieu a inspiré plusieurs petites légendes où interviennent tous les acteurs familiers de ces lieux rocheux, reculés et lacustres : dragon, dame blanche et diable .



LE GEANT ET LE DRAGON DE L'ÉTANG DU DEVIN

Il y a bien longtemps, un dragon vivait près de l'Étang du Devin et infestait toute la campagne environnante, égorgeant hommes et bestiaux.

Un jour, un géant voulut débarrasser le pays de ce fléau. Il guetta le monstre de longues journées, caché près de son antre. Lorsque le dragon parut enfin, le géant, plus courageux que vraiment habile, donna un coup terrible, mais rata sa cible ! Au lieu d'estourbir le monstre, sa hache ouvrit une large brèche dans la chaussée de l'Étang. Une trombe d'eau inonda et dévasta la vallée, entraînant roches, arbres déracinés ... et le dragon qui disparut définitivement.

Pareil désastre se reproduisit à Lapoutroie et à Orbey, en juillet 1936. On ignore si le géant et le dragon y furent pour quelque chose ! ⁽¹⁾

SOURCE :

GRAVIER Gabriel, *le Dragon de l'Étang du Devin*, in *Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey*, n° 7, 1988, p58-61

(1) Cette légende est aussi racontée de l'autre côté des Vosges, pour l'ancien lac de Prempotieux, dans la vallée de Fraize, ou bien pour le Lac du Grand Ballon victime d'un cataclysme en 1304

LA DAME DE L'ÉTANG DU DEVIN

Une légende presque perdue raconte que lorsque la nuit est bien noire, vers minuit, on entend le tonnerre au-dessus de l'Étang du Devin. Le passant voit alors l'ancien lac dans toute sa majesté. Au deuxième grondement de tonnerre, un beau château surgit des flots. Une belle dame sort de la demeure et marche sur les flots. Elle appelle au secours en se tordant les bras.

D'autres prétendent qu'elle se met à chanter : malheur à celui qui l'écoute ! C'est le chant de la mort. On peut être sûr que le passant mourra dans les prochains jours.



LE DIABLE ET L'ÉTANG DU DEVIN

Il y a longtemps, l'Étang du Devin était encore un grand lac. Un fermier habitait sur les berges : sa vie n'était que travail et peine.

L'occupation la plus pénible était de chercher au loin du fourrage vert pour les bêtes ; tous les jours il fallait accomplir cette corvée : monter des charges d'herbe par des sentiers pierreux sous le soleil ardent. Si bien qu'un jour, ployant sous le faix d'une charge énorme, notre paysan s'écria, furieux : " Je donnerais bien mon âme pour une belle prairie à la place de ce lac ! " Il avait à peine parlé que le diable se tenait devant lui : " Regarde bien, lui dit-il, la moitié du lac est devenu une belle prairie ! Quand tu mourras, je viendrai chercher ton âme ! "

Le cœur du fermier fut alors pris de remords cuisants et il vit les conséquences de son marché funeste. Il faucha toute l'herbe du pré, la fit sécher et construisit une grande meule : au milieu de celle-ci il laissa un creux. Il s'installa dans cette cavité et se mit à prier Dieu. Tous les jours, il faisait pénitence et mettait en garde les gens contre les pièges de Satan.

Cette légende a une autre version plus rusée et moins édifiante... Le fermier conclut bien le marché avec le diable : promettre son âme à Satan en échange de la transformation de ce coin de terre stérile en riche prairie. Mais le rusé marcaire apporta un chat dans son panier, à la place de son âme. Le diable, furieux d'avoir été berné, transforma la lande en marécage...

SOURCES :

BALLY Pierre,

DENIS Marie-Noëlle,

PETTIDEMANGE Henri,

Contes, faits et chansons du fond de la vallée de Kaysersberg, Manuscrit inédit.

Autrefois en pays welsche, Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie -Val d'Orbey, 1981, page 46

Les légendes de l'Étang du Devin, in Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey n° 13, 1994, pp76-77

DENIS Marie-Noëlle, GROSHENS Marie-Claude, LUCIUS Henriette :

L'Alsace contée, mythes et récits des vallées vosgiennes, Gérard Klopp éditeur, 1986. SIMON Séraphin, le Canton de Lapoutroie, 1896; réédition Res Universis, Paris 1993, page 8.

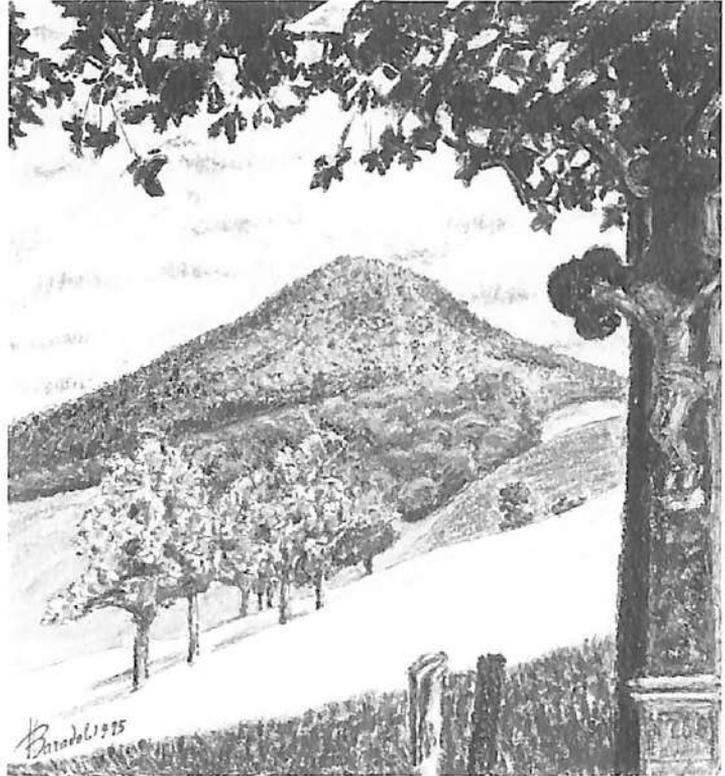
ILLUSTRATIONS :

JEHIN Philippe,

Vues de l'Étang du Devin, photos, 1992

LE FAUDÉ

Le Faudé occupe, tel un roi, le centre de la vallée, que l'on peut admirer dans toute sa splendeur du haut de son sommet. Les sapins noirs et les rares fermes pendues à ses flancs, donnent à tout promeneur, une impression de silence et de mystère. Cette sensation s'accroît encore le soir, quand la nuit descend sur la forêt.



LES HOMMES NOIRS DU FAUDÉ

Les habitants ne circulent pas volontiers, de peur de rencontrer les " hommes noirs ". Ces hommes sont couverts de noir, de la tête au pieds. Un long manteau noir les habille, tandis qu'un chapeau de même couleur cache leur visage. Ils suivent une voiture noire transportant un cercueil et couverte également d'un drap noir. Durant les nuits noires, ils montent le Faudé et disparaissent dans une fente de roche.

Quiconque a rencontré les hommes noirs a vu la mort. Est-ce sa propre mort ? Le dernier des hommes noirs se retourne et lui fait un signe. Est-ce la mort d'un parent ou d'un ami ? Le bras de l'homme noir indique la direction de la demeure de celui qui doit partir au royaume des ombres.

Jamais on ne doit essayer de leur parler ou de les suivre, sans cela, on peut être sûr de mourir sous peu. Bien au contraire, devra-t-on s'efforcer de prier pour le repos des âmes, pour que la vision sinistre ne puisse être nuisible.

SOURCES :

DENIS Marie-Noëlle,
PETITDEMANGE Henri,

Autrefois en pays welsche, Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie -Val d'Orbey, 1981, page 51.
Lé nor om do Faudé, les hommes noirs du Faudé, texte patois et français, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey, N° 20, 2001, page 119.

ILLUSTRATION :

BARADEL Henri,

Le Faudé, Pastel 1995

LA COLLINE DU SABBAT

S'en sont allées les sorcières,
A cheval sur leur balai
Elles ont quitté la clairière
Où fleurit le serpolet.

Le Sabbat a perdu, non seulement ses sorcières et avec elles ses sortilèges, son aspect maléfique, mais son nom même est aujourd'hui à peu près tombé dans l'oubli.

Autrefois, on disait : " Je vais me promener à la Goutte à l'Eau jusqu'au Sabbat ". On dit maintenant : " Allons aux Buissons ou à la Blanche Graine ". Ce monticule boisé situé non loin du point de jonction des vallées d'Orbey et de Lapoutroie était jadis assez fréquenté. Son sentier, tout en zigzag, descendait jusqu'à la petite passerelle en bois permettant aux piétons d'enjamber la Béhine qui serpente en contrebas. Les attelages, moins chanceux, devaient emprunter le lit de la rivière. Que faisaient-ils en période de crue ? On peut se le demander. Actuellement, un ouvrage construit en dur, appelé " Pont Rouge ", a résolu le problème.

Le sentier existe toujours bien que mal entretenu, et le plus souvent désert. La clairière est en partie plantée de pins et recouverte de verdure. Seules, d'étranges pierres, curieusement dressées, restent les témoins d'un passé apparemment évanoui.

Récemment, un médium se trouvant dans les parages eut brusquement une vision. Il vit une procession de druides portant des palmes, se diriger vers le sommet de la montagne.

Bien d'autres scènes pourraient apparaître, par exemple l'**histoire de Bastien** qui rentrait chez lui à la tombée de la nuit, un sac de farine sur l'épaule. Près de la clairière, son fardeau devint tellement lourd qu'il dut le déposer à terre au pied d'un frêne, et l'abandonner jusqu'au lendemain. Il le retrouva au matin à la même place. A son grand soulagement, il put le soulever sans trop de peine. Et voilà notre homme marchant allègrement, mais peu à peu, l'inquiétude le saisit : le sac ne dégageait plus la bonne odeur du moulin. Dès son arrivée à la maison, il s'empressa de l'ouvrir. Aussitôt, une odeur nauséabonde envahit la cuisine. Il fallut brûler farine et sac. Adieu les belles miches dorées. Sa femme se lamentait en disant :

" *Sa lo dyâl do sèbè* " " C'est le diable du Sabbat ". Des voisins pensèrent à la " ribote " du Bastien, qui avait permis à des mauvais plaisants de jouer un sale tour à ses dépens. Quant à lui, s'il admettait avoir un peu trop bu, selon son habitude, ça n'expliquait pas tout. Sa femme n'avait peut-être pas tort, il pouvait y avoir des " diableries " là-dessous. A partir de ce jour là, il évita de passer au Sabbat la nuit et il n'oublia plus de se " signer " pour conjurer les mauvais sorts.

Claude, habitant Hachimette, avait passé une soirée avec des amis à Lapoutroie. Au retour, l'idée lui vint de prendre le sentier du Sabbat, histoire de se promener en forêt par un beau clair de lune. Arrivé près de la clairière, il entendit une sorte de tumulte fait de cris, de musique et de chants, sur un rythme saccadé, inhabituel, assez effrayant. L'envie le prit de rebrousser chemin mais la curiosité l'emporta. A peine s'était-il rapproché, qu'une horde de femmes échevelées se précipita à sa rencontre et l'entraîna dans une sarabande effrénée. Quand il reprit conscience, les premières lueurs de

l'aube éclairaient le sous-bois. La clairière était déserte, on n'entendait que le concert matinal des petits oiseaux. A demi couché contre un arbre, il fut lent à se rappeler les événements de la nuit. Ce n'était pas possible, il avait dû s'endormir et rêver. Surtout pas question d'en parler à quiconque ; on se moquerait de lui. Songeur, notre Claude dégringola l'étroit sentier et parvint à la route. Là, les ouvriers allant au travail, l'interpellèrent :

"*Ta bé prèssè, èta no*" "Tu es bien pressé, attends nous". Arrivés à sa hauteur, ils s'exclamèrent :

"*Kauk té fê ? è bé, dîmontch, t'îr ko tou naur, èneuy mâdi, té tchawou so byan inak lè nadj*" "Qu'as-tu fais ? Eh bien, dimanche tu étais encore tout noir, aujourd'hui mardi, tes cheveux sont blancs comme la neige". Pauvre Claude, sa ballade nocturne l'avait marqué à vie.

Le Sabbat n'abritait pas que le diable et les sorcières. Certains y localisaient l'antre de la "**bête du village**" ; une drôle de bête. Personne ne savait la décrire, on prétendait qu'elle avait une gueule énorme, capable d'engloutir un petit enfant, mais qu'en général, elle se contentait de rugir, ce qui était déjà passablement effrayant. Son rôle était celui d'un policier à l'usage des petits : "Tu ne veux pas obéir, tu ne fais que des sottises, attends, on va chercher la bête". Le plus souvent, c'était efficace.

Pourtant, il existait des récalcitrants, dont une fillette qui dit un jour à sa maman : "J'y crois pas à la bête, d'abord on ne la voit jamais, même pas au Sabbat où je vais jouer, ou alors, elle est toute petite comme une fourmi. D'une pareille, j'ai pas peur !" La maman était embarrassée, il lui vint une idée: "Ecoute, bien des choses existent qu'on ne peut pas voir, on dit qu'elles sont invisibles; c'est le cas de la bête. Quand tu es méchante, que tu désobéis, elle vient dans ton cœur sans que tu le saches." L'enfant réfléchissait : "Et c'est toi qui la fait venir, t'es une vilaine !" Il fallut lui expliquer que maman n'y était pour rien, au contraire, en la menaçant d'appeler la bête, elle voulait lui éviter sa visite ; il lui suffisait d'être sage pour éloigner l'animal. C'était un peu compliqué pour la petite Henriette, néanmoins son gros chagrin s'apaisa. L'explication fut efficace. La "bête du village", en devenant invisible, avait accru ses pouvoirs, sans rien perdre de son mystère. Elle hanta longtemps encore son repaire du Sabbat.

S'en sont allées les sorcières
 Danser ailleurs leur ballet,
 Abandonnant la clairière
 Aux ébats des oiselets.

SOURCE

PALS DE LOURS . *Le Sabbat. Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey, 1981, sans nom d'auteur .
 Illustrations d'Éric Hamraoui . : pages 69-71.*

LES PIERRES A BÉBÉS

LA PIERRE DU LOUP

Il y a bien longtemps, à Orbey, on dit qu'une femme fut poursuivie par une louve jusqu'à une petite grotte peu profonde. Cette femme portait un enfant dans ses bras et, prise de panique, elle le déposa dans la grotte puis disparut dans le brouillard épais de l'automne. La louve, elle, était restée à côté du bébé. La mère, tourmentée par un remords irrésistible, retourna à la grotte formée de pierres recouvertes de mousse. Elle y trouva la louve en train de lécher le bébé, d'un air affectueux et maternel. Il y eut un grand moment d'émotion. Des yeux de la mère sortait une demande, dans les yeux de la louve, il y avait de la compréhension et peut-être aussi de la pitié. La mère parla doucement et sut émouvoir la louve. Celle-ci prit l'enfant dans sa gueule puis le déposa aux pieds de la femme. L'animal se retourna et alla s'installer sur quelques feuilles mortes au fond de la grotte.

Depuis, à Orbey, on dit que les bébés ne naissent pas dans les choux, qu'ils ne sont pas apportés par la cigogne. On dit qu'on les trouve à la Pierre du Loup : un hommage à cette louve qui fut si humaine !

Deux enfants pris d'une curiosité insoutenable montèrent à la Pierre du Loup. Là-haut, ils virent au loin une femme avec un bébé dans les bras qui disparaissait dans le brouillard épais de l'automne...



SOURCES

FRANÇOIS Beatrix, SAULNIER Denise, LELOUP Mary ,

Histoire et histoires de loups, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey, n° 9, 1990, page 81.

ILLUSTRATION

La Pierre du Loup; Carte postale, Orbey, avant 1918.

LES PIERRES A BEBES

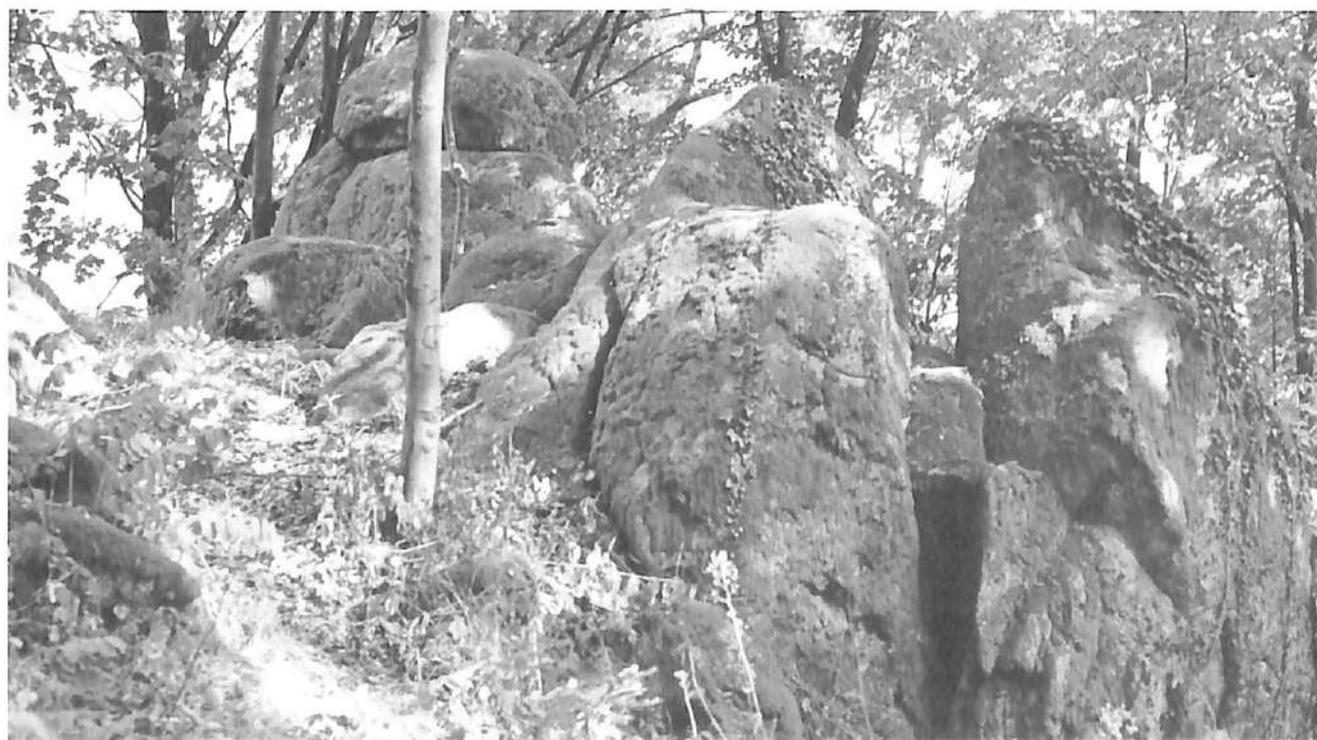
Dans le canton de Lapoutroie, les bébés ne naissent pas dans les choux, ni dans les roses... Ce n'est pas non plus la cigogne qui les apporte. Ce bel échassier ne fait que de rares apparitions dans nos montagnes, même si certains se sont pris d'affection récemment pour tel pré ou tel clocher.

Chez nous, les bébés viennent plutôt de roches, de gros amas de pierres, des entrailles de la terre. Ces rochers ont le plus souvent des fentes, des ouvertures. Faire venir les bébés de ces pierres relie donc directement la légende à l'acte de l'accouchement.

A ORBEY, il faut grimper au-dessus du village, entre l'Église et la Grande Vallée, dans le secteur de l'Eau Morte. On arrive à la **Pierre du Loup**, ou Pierre-le-Loup pour l'abbé Simon. C'est de là que viennent les petits garçons orbelais. Le récit précédent nous narrait l'histoire émouvante de la louve et de la mère.

En face, du côté nord de la vallée d'Orbey, nous voyons la Graine Champs. Au-dessus de ce lieu-dit, tout près des Basses Granges, se dresse un autre amas rocheux, caché dans le bois. C'est la **Pierre du Renard**, ou **Pierre-le-Renard**. Les Orbelais vont y chercher les petites filles.

A FRELAND, c'est la grand-mère de la **Hollrotch**, la pierre creuse visible au bout du Kalblin, qui apportait les bébés. La grand-mère vivait dans cette roche et en extrayait les enfants. Elle se nourrissait de myrtilles et de fruits de la montagne.



SOURCES:

SIMON Séraphin,

le Canton de Lapoutroie, 1896; réédition Res Universis, Paris, 1993.

HURSTEL Josée,

Dans le temps à Fréland, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey, N° 2, 1983, page 47.

ILLUSTRATION

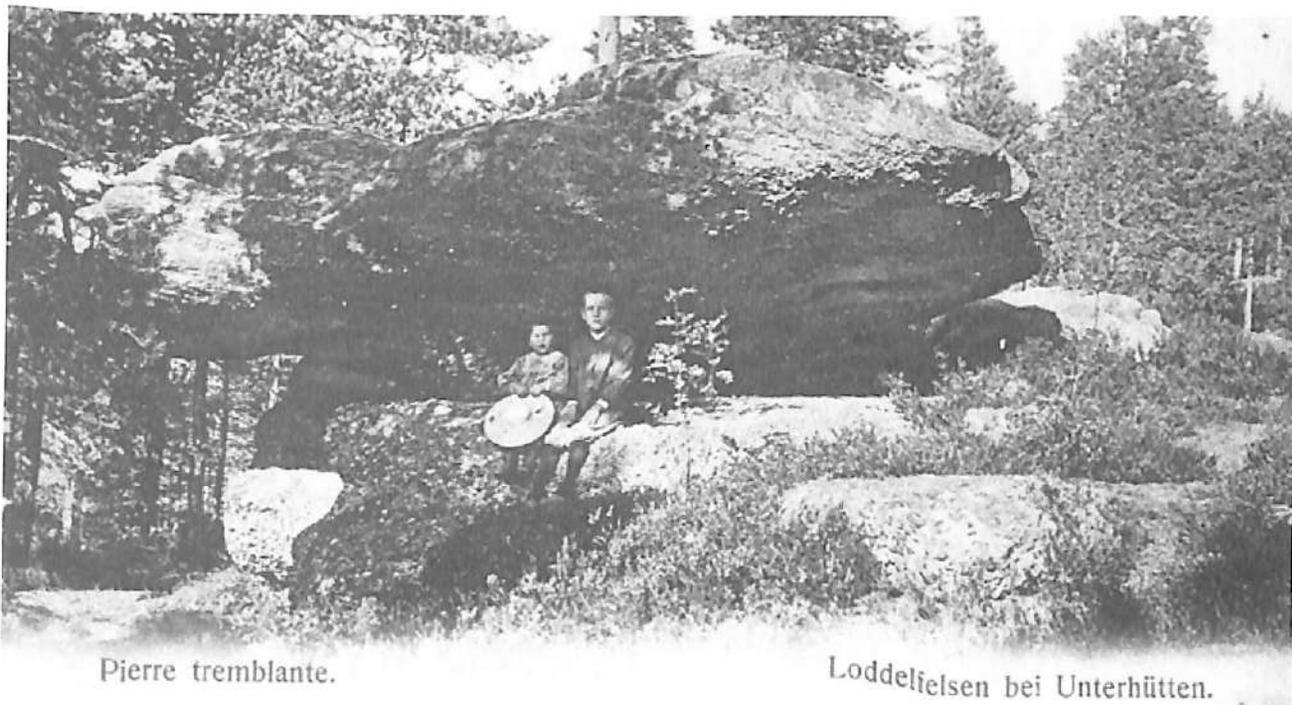
SIMON Armand,

La Pierre du Renard, photo, juillet 2001.

LES PIERRES TREMBLANTES

Les Pierres tremblantes sont toujours un lieu privilégié de promenade : quel plaisir, après une marche en forêt, de faire bouger ces grosses dalles, en équilibre sur un gros rocher ! Les Pierres tremblantes se trouvent à Orbey, dans le massif du Rain des Chênes, au-dessus de la Housserouse.

Curieusement, il n'y a pas de grande légende attachée à ces rochers, à moins que la mémoire ne s'en soit perdue...



Pierre tremblante.

Loddelfelsen bei Unterhütten.

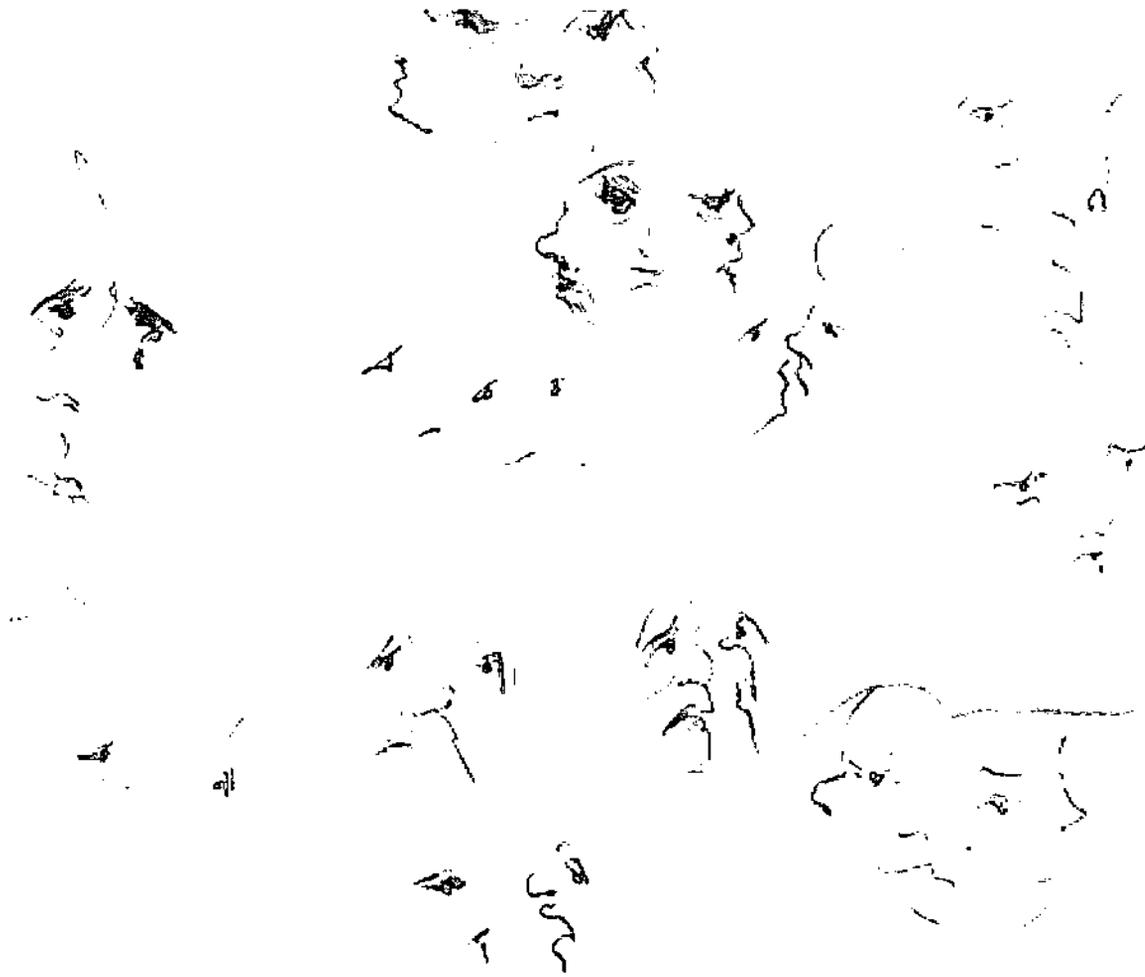
LA PIERRE - SOURIS

A droite du ravin de la Grande Vallée, vers le nord-ouest, une grande roche se dessine en piédestal. C'est la **Pierre-Souris**. Piédestal, elle l'était vraiment, car elle supportait, jusque vers 1850, une magnifique roche tournante. Et c'est en la faisant tourner que des jeunes gens l'ont fait tomber de son piédestal.

L'abbé Simon affirme que cette Pierre-Souris, avec les deux Roches branlantes du Rain des Chênes, et les traditions du Faudé, étaient la preuve la plus probante du passage des druides par chez nous. L'hypothèse celtique, voire préhistorique, était fort en vogue il y a une centaine d'années. En ces années d'annexion allemande, la tradition celtique permettait aux gens de nos vallées de se rattacher aux Gaulois, donc aux Français, et de prendre des distances par rapport à l'hégémonie germanique. La réalité historique est plus complexe. Rappelons que toute l'Alsace, et pas seulement les hauteurs vosgiennes, était occupée par des peuples celtes au moment de l'arrivée de Jules César et de ses légions conquérantes.

SOURCES :

SIMON Séraphin, *le Canton de Lupoutroie*, 1896, page 39 ; réédition Res Universis, Paris, 1993



COINCHELIN Laurence . Visages énigmatiques, dessin crayon, 2001.

DEUXIÈME PARTIE

LES CROYANCES

LES SAINTS
LE DIABLE
LES SORCIÈRES
MAGIE ET SORTILÈGES
REVENANTS ET FANTÔMES

LES SAINTS

TROIS SAINTS VOLEURS

Saint Martin, saint Michel et saint Urbain traversèrent un jour l'Alsace. Ayant faim, ils déroberent des oignons dans un champ de la commune d'Ammerschwih. Le garde champêtre les surprit et leur fit la chasse.



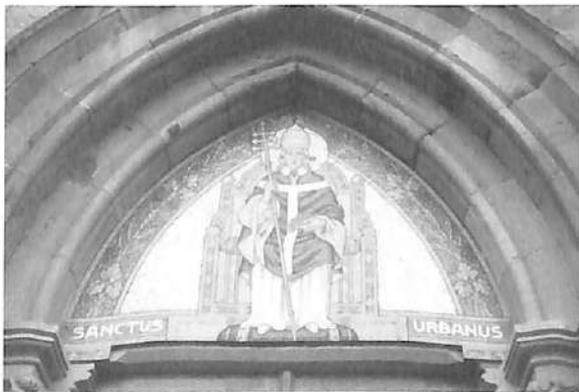
St Martin

Saint Martin, le moins rapide, fut rattrapé et enfermé dans la tour des Voleurs, le Schelmenturm. Pendant sa captivité, le grand saint fit de nombreux miracles, aussi le remit-on en liberté et l'église paroissiale d'Ammerschwih fut placée sous son vocable.

Saint Michel continua sa route et s'arrêta à Labaroche. Pendant qu'il se trouvait dans cette localité, arriva le diable. Il voulut emporter le village. Il l'entassa au fond d'un grand sac et se sauva comme un voleur. Saint Michel l'aperçut et lui fit la chasse. Avec des flèches, il creva le sac et y donna de

grands coups d'épée. Par les déchirures faites, les maisons s'échappèrent et se répandirent à travers la campagne; c'est pourquoi le nouveau village est éparpillé sur une si grande étendue. Reconnaisante, la paroisse a pris saint Michel pour patron de son église. Quant au diable, on dit que chaque année, le jour anniversaire de sa défaite, il vient faire le tour de la vaste commune.

Saint Urbain, après avoir quitté ses deux compagnons, arriva à Orbey, où il reçut un accueil chaleureux. En constatant l'extrême pauvreté des champs de cette commune de montagne, il distribua aux habitants les oignons qu'il avait dérobés à



St Urbain

Amerschwih, en leur recommandant de les planter. L'automne suivant, ils firent une récolte miraculeuse qui leur apporta du bien-être. Reconnaisants eux aussi, ces gens modestes choisirent saint Urbain pour leur patron de l'église paroissiale.



St Michel

SOURCES

TROXLER H.J., *Légendes, contes et récits d'Alsace*
 STINTZI Paul, *die Sagen des Elsasses, Mulhouse, 1928-1940*

ILLUSTRATIONS

SIMON Armand, *Saint Martin partageant son manteau, sculpture, Église saint Martin d'Ammerschwih, Photo 2001.*
 STEVENEL Michel, *Saint Michel terrassant le dragon, Sculpture, Église saint Michel de Labaroche, Photo, 2000.*
 SIMON Armand, *Le pape saint Urbain, Mosaïque, tympan du portail central, Église saint Urbain d'Orbey, Photo, 2001.*

SAINT DEODAT S'EST VENGE

Au début du VII^{ème} siècle, Déodat, évêque de Nevers, vint en Alsace pour voir saint Arbogast, dans sa forêt d'Haguenau. Il fut ensuite accueilli au couvent de Novientum, fondé par saint Materne, là où nous voyons de nos jours le village d'Ebersmunster, avec sa splendide église baroque. Un peu plus tard, Déodat quitta cette maison pour se faire ermite à côté d'Ammerschwih, et convertir la population. Mais les habitants ne voulurent pas écouter ses sermons et ils chassèrent le prédicateur qui se vit obligé de se réfugier dans la montagne.

Le saint homme se construisit un ermitage avec un oratoire. Sa bonté attira vite les montagnards, gens simples et pauvres. Déodat gagna leur cœur. Ils s'installèrent autour de l'ermitage et c'est ainsi que se forma un nouveau village qui prit le nom de " Le Bonhomme" en souvenir de la grande bonhomie du bienfaiteur.

Les gens d'Ammerschwih ne tardèrent pas à connaître une juste punition du ciel : tous les enfants vinrent au monde avec un disgracieux goût, à part ceux qui naissaient de l'autre côté de la rivière. En voyant ce privilège, toutes les femmes allèrent mettre au monde leurs enfants sur cette rive privilégiée.

Pour rappeler aux gens d'Ammerschwih leur méchanceté envers le saint Déodat (ou saint Dié), on leur a donné le surnom de "Kuttredrescher" (qui frappent les soutanes). Mais ce sobriquet devient aussi " Kutteldrescher " parce qu'autrefois, on servait à ceux de la batteuse, des tripes à table.

SOURCE

TROXLER H.J.
Légendes, contes et récits d'Alsace.

ILLUSTRATION
Saint Déodat fonde la ville de Saint Dié.
Enluminure du graduel de l'église de St Dié,
début XV^e siècle, Musée municipal.



LE BON HOMME DEODAT



Très renommé pour sa vertu, Déodat avait été évêque de Nevers. Mais il avait résolu de se retirer dans la solitude et de quitter Nevers avec deux compagnons. Accueilli avec déférence dans certains endroits, persécuté dans d'autres, il parcourut les Vosges et l'Alsace. Déodat, chassé de Wilra près d'Ammerschwihir, tourna le dos à la plaine d'Alsace et prit la direction des monts des Vosges.

La solide route romaine n'existait plus que par tronçons, en piteux état. Déodat se fraya un chemin, trois jours durant, dans l'épaisse forêt, vers l'occident. La vallée se resserrait de plus en plus. A la nuit tombée, le bon vieillard, épuisé et affamé, se trouvait au fond d'une gorge dominée par un rocher escarpé. Se plaçant sous la garde de Dieu, il allait s'endormir sur un lit de feuilles mortes quand un mince filet de fumée montant vers le ciel à travers les branches, attira son attention. Le lieu était-il habité ? Pour s'en assurer, Déodat s'approcha... Une méchante cabane faites de troncs d'arbres, avec un toit d'écorces maintenu par de grosses pierres plates, se découvrit à ses yeux.

Au même instant, une femme en pleurs sortit de la hutte, portant dans ses bras un tout jeune enfant. Les yeux clos, le visage blanc comme neige, l'enfantelet n'avait plus qu'un mince souffle de vie : il allait mourir. A la vue de l'étranger, la femme, mue par une inspiration subite, lui tendit le petit corps : *"Pitié pour mon fils ! Sauvez-le !"* et elle le déposa dans ses bras.

" Allez me chercher de l'eau ! " commanda le saint homme. Comme la femme ne revenait pas assez vite du ru, il enfonça son bâton dans la terre formant le sol de la cabane. Une source jaillit aussitôt, abondante et pure : *" Je te baptise, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit "* dit Déodat en ondoyant le front de l'enfant.

Et voilà que le petit être voué à la mort ouvrit les yeux, sourit et se reprit à vivre : il est sauvé ! Vertu du sacrement ou miracle du serviteur de Dieu ? L'heureuse mère se jeta aux pieds du guérisseur. Le père se confondit en remerciements.

L'hiver approchait. Fatigué de tant de pérégrinations, le vieillard avait grand besoin de repos. Aussi accepta-t-il l'hospitalités de ses amis de la cabane. Durant toute la mauvaise saison, on le vit prodiguer des remèdes aux corps et les consolations spirituelles aux pauvres gens, qui ne l'appellèrent plus autrement que le *Bon Homme*.

Lorsque le printemps fit fleurir la vallée, Déodat reprit la route. Dans une large cuvette de la vallée de la Meurthe, il s'installa en un lieu qu'il appela Galilée et y créa un célèbre monastère, fondement de la ville de Saint-Dié qui est ainsi gardienne du nom de notre saint homme.

Dans les monts vosgiens, à la place des huttes primitives, un village s'édifia peu à peu. En reconnaissance pour le bon Déodat, l'endroit se nomma *le Village du Bon Homme* puis simplement *Le Bonhomme*.

D'après Victor Lalevée

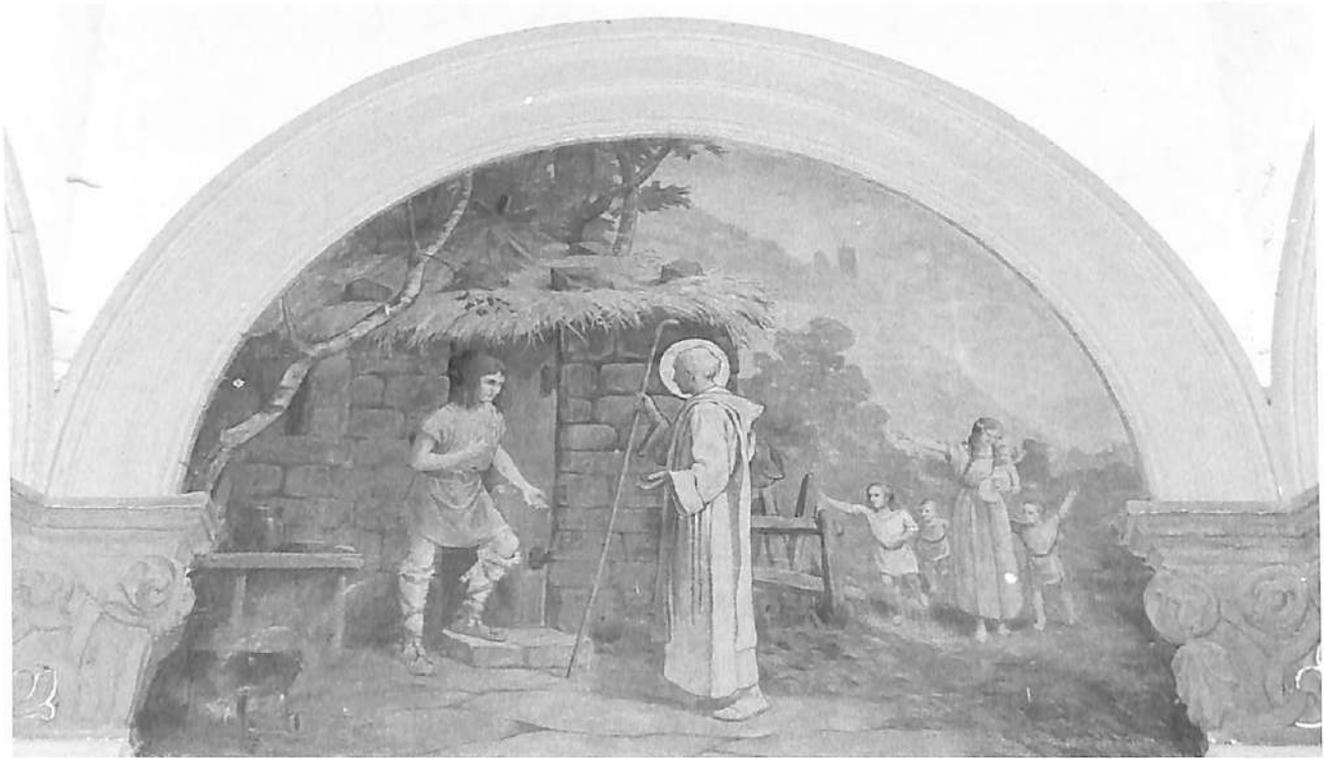


ILLUSTRATION
EGGEMANN,

*Déodat au Bonhomme, Peinture, chœur de l'église St Nicolas,
Le Bonhomme, Photo de DUPONT Gérard et LACROIX Alain ,1995.*

SOURCES :

- LALEVEE Victor, *A l'ombre des Hautes Chaumes, Saint-Dié, 1956, pages 13-18*
 LALEVEE Victor, *La légende du Bon Homme, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey, n° 7, 1988, p 41-44.*
 DUMOULIN Xavier, *Légendes du Bonhomme, manuscrit inédit.*

SAINT MICHEL ET LE MOUCHOIR DU DIABLE

Venez, enfants, venez au coirail chez grand'mère.
Elle a du chocolat, du thé de douce-amère,
Du sucre et des bonbons et des petits pâtés,
Si succulents que vous en serez épatés !
Elle a bien mieux encor, savoir un joli conte.
Hâtez-vous, car déjà voici qu'elle raconte.



"Or donc, amis très chers, jadis il fut un temps
Où notre Labaroche était à son printemps.
Il me semble le voir ce grand et beau village,
Ignorant les soucis et les rides de l'âge,
Étalant au soleil, dans les vergers en fleurs,
Ses nombreuses maisons aux joyeuses couleurs.
C'était bien loin d'ici, loin de notre montagne,
Là-bas dans la Gascogne, ou bien dans la Bretagne.
Où ? Je ne le sais plus. En tous cas, c'est certain.
Les anciens me l'ont dit quand j'étais au matin
De ma longue existence aujourd'hui centenaire,
Et ma vieille mémoire est un dictionnaire
Où les contes d'antan et les faits du passé
Se gardent toujours frais, malgré mon corps cassé !
Mais retournons, amis, à notre Labaroche,
Charmant, fringant, coquet, sans épine, sans roche.
Il était habité par des hommes méchants,
Ne pensant point à Dieu, ne rêvant qu'à leurs
champs.
Tout respirait en eux l'orgueil et l'opulence;
Au bruit du violon berçant leur indolence,
Courant tous au bonheur sans pouvoir le saisir,
Ils savouraient, sans frein, l'ivresse du plaisir.

Le veau d'or était maître en leur âme traîtresse
Et fermait sans pitié leur cœur à la détresse.
Ils méprisaient le ciel, maudissaient la douleur.
Se vaincre était pour eux le suprême malheur !
Tant et si bien que Dieu, courroucé par leurs crimes,
Jura de les livrer au prince des abîmes.
"Va, dit-il à Satan, va, charge-les de fers.
Va, prends-les, jette-les au fin fond des enfers !"
"Merci, répond le diable, ah! ah! la bonne aubaine!"
Fait-il entre ses dents noires comme l'ébène.
"Cette fois je les tiens, ils n'échapperont pas
Aux éternels tourments de l'éternel trépas!"
Et Satan aussitôt de trépigner de joie,



Car une âme est pour lui la plus exquise proie !
Et, d'un coup de filet, il pouvait en ce jour
En ravir dix-neuf cents au céleste jour !
Voyez-le, mes très chers, cet infernal vampire :
D'un coup d'aile, il franchit son ténébreux empire.
Il est à Labaroche, ah ! il s'y laisse choir !
Voyez-le déployer un immense mouchoir !
Oh grand Dieu ! que fait-il ? Il enlève l'église.



Il cueille les maisons comme on cueille l'alise,
 Cueille les animaux, cueille les habitants,
 Les met dans son mouchoir aux coins exorbitants !
 Bien vite il le replie, et ses serres affreuses
 Emportent dans les airs ces âmes malheureuses.
 Comme il ricane alors, l'infâme, l'assassin !
 Qui pourrait lui ravir son barbare larcin ?
 Et maintenant il part, il traverse la France,
 Pour se rendre au séjour de la pure souffrance.
 Mais voici que volant tout près du Veurvônè, (1)
 Il entend un grand bruit qui vous l'arrête net.
 Qu'est-ce donc ? Il regarde. Oh ciel ! comme il
 enrage !
 Désormais c'en est fait de son plus bel ouvrage !
 De l'immense mouchoir s'échappe un maison,
 Puis deux, puis cinq, puis neuf sortent de leur pri-
 son.

Mais où donc est l'auteur de ce désastre horrible ?
 "Fuyons ! clame Satan, elles vont toutes choir !"
 Le voilà ! Saint Michel, son ennemi terrible,
 Qui d'un coup de sa lance a percé le mouchoir,
 Et pressé, harcelé par l'invincible archange,
 Il s'enfuit éperdu, celui qui fut un ange,
 Et n'est plus qu'un démon pire qu'un caïman.
 Il vole sur la Place et s'envole au Léman, (2)
 Passe sur les Evaux, revient à Giragoutte,
 Plane sur Phimaroche et se cache à la Goutte.
 Le voici sur le Cras, aux Vieux-Champs, au Gazon,
 Du mouchoir chaque fois s'échappe une maison.
 Il remonte à la Trinque et gagne la Rochette,
 Les Mulles, les Chalprés, le Château, la Bassette;
 Il file à la Rochure et s'arrête aux Étangs,
 Et toujours le mouchoir perd de ses habitants.
 Il grimpe à Fiacôte et saute à la Chapelle,
 Mais c'est son mauvais sort qui l'attire et l'appelle.
 Car là, comme partout, ses heureux prisonniers
 Volent comme pigeons fuyant leurs pigeonniers.
 Il court à Romaingoutte, à Hennzel, au Chêne,
 Aux Cottis, aux Coreaux, traînant sa lourde chaîne.
 Il se terre à l'Enclos, à Faîte, au Gros-Gazon;
 Chaque fois son vainqueur le met à la raison.
 Il rampe vers Faugrède, au Baa, à Fontenelles,
 Rase Moreyfontaine, enfilant la venelle,
 Roule vers le Limbach et survole le Breu,
 Suant, soufflant, jurant en turc et en hébreu;
 Car le grand Saint Michel, de sa vaillante lance,



Sans cesse le poursuit, le lance et le relance,
 Et perçant le mouchoir à l'aspect jaune et roux,
 Y fait en un clin d'œil des centaines de trous.
 Satan frémit, rugit, tombe de roche en roche,
 Se précipite enfin vers la Basse Baroche :
 L'église et son clocher, tout au fond du mouchoir,
 Sortent avec fracas, s'élançant et vont choir
 Juste sur le coteau si gai, si romantique,
 Où le temple de Dieu dresse sa tour antique.



Le diable a tout perdu ! Confus, le noir voleur,
 Déplorant à jamais sa honte et son malheur,
 S'engouffre dans l'enfer, où d'éternelles flammes
 Lui font payer cent fois ses nombreux larcins
 d'âmes.
 Quant au fameux mouchoir, la Roche-du-Corbeau
 Le reçoit dans ses flancs et lui sert de tombeau.
 Ah ! que de fois j'ai vu ses loques lamentables
 Projeter dans la nuit des feux épouvantables !
 O mes chers innocents, gardez-vous d'approcher,

Quand vous allez au bois, du bas de ce rocher;
Car le sol caillouteux couvre et cache un grand
gouffre

De charbons enflammés, d'eau bouillante et de
soufre.

Les débris du mouchoir fabriqué par l'enfer
Dégagent une odeur digne de Lucifer,
Des miasmes malsains et des gaz cyaniques.

Les humer, c'est la mort, tant ils sont sataniques.
Cependant nos aïeux, changés sans contredit,
Ont juré guerre à mort à Satan le maudit.

Catholiques fervents, à leurs serments fidèles,
Ils ont donné le jour à des chrétiens modèles,
Chérissant le travail et la simplicité,
Illustres par leur foi, leur générosité.

Vous savez désormais ce pourquoi Labaroche
Est ici maintenant, ferme comme la roche.

Pourquoi ses murs bénis, semés par monts et par
vaux,

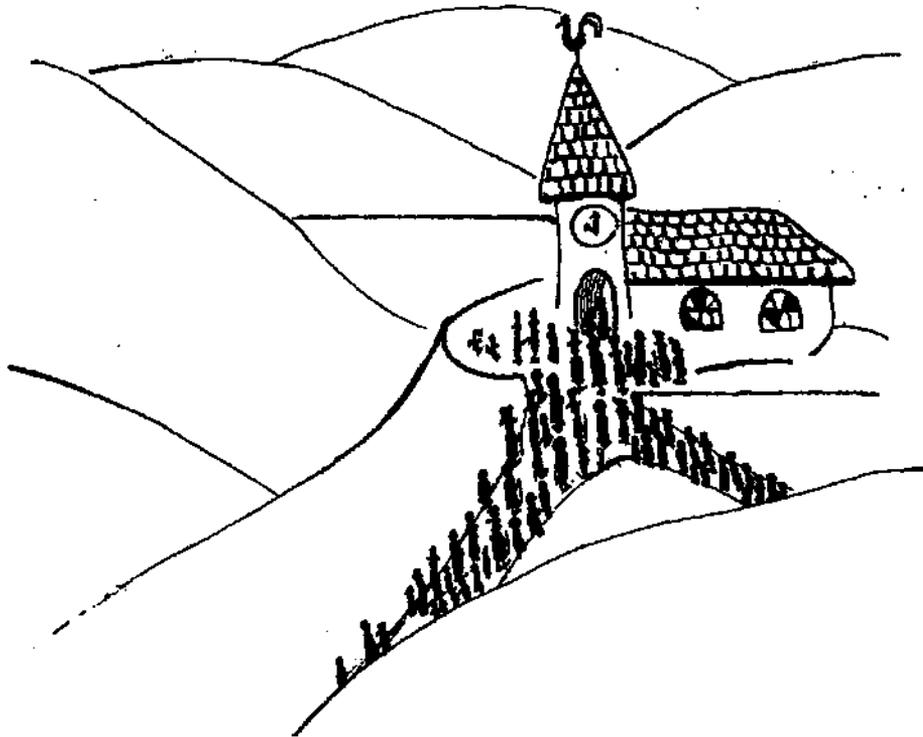
S'étendent des beaux Jets jusqu'aux riants Evaux.

C'est aussi depuis lors que le Prince des Anges,
Ce dont à l'Éternel soient honneur et louanges,
Fut choisi pour garder, de son glaive éclatant,
Ceux qu'il avait repris aux griffes de Satan.

Amis, prions-le tous, qu'il nous donne courage
Pour vaincre le démon et rire de sa rage.

Mais je termine, enfants, j'entends sonner minuit;
Allons, séparons-nous, au revoir, bonne nuit ! "

Labaroche, nuit de Noël 1917.



(1) Veurvônè est le nom patois du Grand Hohnack. Il signifie : montagne du dieu gaulois Vorvo ou Borbo (dieu des sources). De là, les noms français de Bourhon et Bourbonne.

(2) Tous les noms propres cités dans ce vers et dans les suivants désignent différents quartiers de Labaroche, souvent très distants les uns des autres : Labaroche est une commune du Haut-Rhin située tout près des Trois-Epis, d'une immense étendue et d'un pittoresque enchanteur. Elle ne renferme ni village ni hameau proprement dits: ses maisons sont comme semées à tout vent et au hasard : dans les vallons, sur les collines, aux flancs des rochers, au bord des forêts, ce qui lui donne un charme tout particulier.

SOURCE

COLLET Ernest, CSSR.

Le mouchoir du diable, 1917, in Koni dè Baruwitsh, Académie patoise de Labaroche, 1997.

ILLUSTRATIONS

MILLION Gérard,

dessins, Avec l'aimable autorisation de l'Académie patoise de Labaroche.

LE DIABLE

LE PRE DU DIABLE

Un pauvre métayer, Laurent, qui habitait près du Lac Blanc, ne connaissait que le travail, la peine et la misère. Jamais il ne mangeait à sa faim. Bien avant le soleil, il était debout pour vaquer à ses occupations quotidiennes : défricher un coin de terre rocheux.

Un jour, il prit sa hotte, y mit ses outils, une croûte de pain noir et un peu de fromage de chèvre. Il grimpa péniblement le sentier, courbé sous sa hotte. Au coin d'une roche, il souffla, regardant vers la petite cité d'Orbey. Longuement, il contempla le troupeau appartenant aux moines de Pairis, les prés fertiles et, soupirant, il s'écria : " Qu'ils sont heureux, les moines ! Ils possèdent les plus belles prairies de la vallée et les plus belles bêtes. Ah ! Moi, avec un seul pré pareil, je deviendrais certainement un homme riche. "

Au fond de la vallée, les cloches saluèrent le grand jour. Laurent se hâta pour regagner le temps perdu et arriva bientôt à son champ. Il se mit au travail. Celui-ci était bien pénible, car de longues roches moussues semaient le lopin inculte. Le soleil monte haut dans le ciel, les cloches abbatiales chantent de leur voix argentine le Bénédictine aux montagnes et à la vallée. La pieuse mélodie invite Laurent au repos. A la hâte, il avale son repas frugal et reprend son dur labeur jusqu'à la nuit tombante. Brisé de fatigue, le métayer s'arrête et considère le résultat de sa peine : seulement quelques pieds de terre noire sont défrichés ! Il secoue la tête, découragé : " Si seulement le diable transformait ceci en un pré, moi je n'y arriverai de ma vie ! "

Subitement, les sapins bruissent, un rire étrange se fait entendre. Laurent, levant les yeux, aperçoit un homme en costume vert qui lui dit : " Ton désir est-il sérieux ? Je peux te secourir, car j'ai de nombreux aides. Tu n'auras plus besoin de peiner et la plus belle prairie de la vallée t'appartendra. Tu élèveras des vaches, qui te donneront beaucoup de lait. Tu pourras te payer maison et granges et tu siégeras au Conseil comme tout homme riche. "

" Seigneur ! " dit Laurent, " je suis d'accord, mais que faut-il vous donner en échange ? "

" Je ne veux que te secourir... Mais écoute, ta femme te donnera bientôt un enfant. Qu'en feras-tu ? Tu n'as ni couchette, ni langes, ni argent. Ce seront de nouveaux soucis... Donne-moi ton enfant. Je veux le soigner, il sera heureux et toi tu seras riche. "

Laurent, d'accord, touche la main de l'étranger qui lui recommande : " Reviens demain de bonne heure voir ton pré. " Et, avec un rire strident, l'étrange interlocuteur disparaît.

Une angoisse terrible serre le cœur du fermier qui sursaute et s'enfuit à sa mesure. Aux questions de sa femme inquiète, il prétexte une extrême fatigue et va se coucher. Bien avant le chant du coq, il regagne son pré et reste cloué sur place. Là où hier encore des roches couvraient le sol, s'étend une prairie superbe. L'herbe sombre et haute se balance doucement dans la brise matinale. Une joie profonde remplit le cœur de Laurent. Il retourne annoncer la bonne nouvelle à sa femme, mais il se souvient soudain de son marché et de ses promesses. Sa femme, avertie, en est profondément saisie. Elle dit à son mari : " Va trouver le père abbé et raconte-lui tout; ce saint homme pourra certainement nous secourir. "

JESUS ! MARIE ! IL A DES PIEDS DE BŒUF !

Pendant que, recueillis et fervents, tous les habitants valides d'Orbey étaient à l'église pour accueillir l'Enfant Jésus, en cette nuit de Noël mille huit cent..., on s'amusait ferme dans une auberge assez mal fréquentée du quartier du Faing. Les jeunes filles passaient de bras en bras au son de l'accordéon qui débitait des valse, des marches, des polkas, des mazurkas... Tout à coup, un inconnu entre, jeune, beau, élégant, en un mot, il tranche nettement sur le reste de l'assistance. Il invite à danser l'une des plus belles jeunes filles. Il danse si bien que toute l'assistance regarde, intriguée par cet inconnu. Tout à coup, un cri perçant sort de la bouche d'une femme : " *Jézu ! Marî ! él é dé pètt de bù !*" pendant qu'elle se signe plusieurs fois. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, laissant derrière lui une odeur puante de soufre, le personnage mystérieux s'enfuit et disparaît on ne sait au juste comment, non sans avoir lancé une ruade dans le mur. Elle y a laissé un trou qu'on n'est jamais arrivé à boucher. Ses deux sabots ont brûlé le plancher, la marque existe toujours, paraît-il.

Vous l'avez deviné, ce personnage mystérieux était le diable. Les anciens Orbelais le croyaient du moins.

SOURCES

PALS DE LOURS, Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey, 1981, sans nom d'auteur, illustrations d'Éric Hamraoui. : page 58.

ILLUSTRATION

MILLION Gérard, le danseur diabolique. dessin, 2001.



JE PARIE QUE JE PEUX FAIRE VENIR LE DIABLE !

C'était dans le temps. Les jeunes filles étaient allées à la veillée dans une ferme, celle à côté du " Polite ", là-haut. Les hommes et les femmes se donnaient des nouvelles du Bonhomme et se racontaient des histoires de diable et de sorcières.

Tout à coup, il y en a un qui dit : " *D'jèwédj ké djé pâ fêr vnu lo dyâl !* " Vous pensez si tout le monde a ri de celui qui venait de lancer le défi. " Eh bien, essaie si tu es si malin ! " Il a fait quelque chose, et c'est devenu tout noir, comme si c'était de la suie qui tombait. La table à fromages, qui était dans la pièce à côté, était noire et les fromages aussi. Dans l'assemblée, il y avait un religieux ; c'était le fils des fermiers. Il a dit : " Eh bien moi, je vais vous le faire partir ! " Il a fait des prières et puis je ne sais trop quoi et ça a été fini. Il a dit : " Vous voyez, c'était bien le diable ! "

Cette histoire est véridique. La personne qui la racontait était présente. Sa robe était noire et elle n'arrivait plus à la nettoyer. Ça devait se passer vers 1800 et quelques. On disait qu'il ne fallait pas aller au cimetière après minuit parce qu'on y rencontrait le diable.

En guise de conclusion, nous dirons que la croyance selon laquelle le diable intervient dans toutes les choses de ce monde, n'était pas particulière au pays welche, mais elle était générale. Aussi bien le paysan, qui ne savait pas lire, que le seigneur et le clergé, tout le monde y croyait. Médecins, théologiens, magistrats écrivaient à l'envi de doctes ouvrages sur le démon et la sorcellerie. Il semblerait que c'était la démission généralisée du bon sens et de la raison, aussi bien que de l'esprit de charité.

SOURCES

PALS DE LOURS, Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey, 1981, sans nom d'auteur, illustrations d'Éric Hamraoui. : page 15.

LA VICTOIRE DU CURE HEINRICH

Il y a très longtemps, avec une plainte presque humaine, le vent d'hiver, accouru des lointains désolés, s'engouffrait en tempête dans la vallée de La Poutroye que hantaient, alors, les loups.

Les ténèbres, chargés de malédiction, confondaient l'étendue avec la sévérité du Brézouard, pareil à un volcan, et seule une tragique lueur incendiaient l'horizon, au-dessus du Champ du Diable.

Enveloppé dans une sorte de houppelande, courbé par l'âge, le curé Heinrich descendait, avec peine, le sentier de la montagne. Il venait de donner l'extrême onction à un ami d'enfance, le père Mathis, et la mort était entrée dans la ferme, secouée par la rafale... La mort, mais avec elle, la paix de Dieu ! Et le bon curé songeait à ce miracle, car la foi vivante n'avait touché l'agonisant qu'à la suprême seconde ...

Le prêtre connaissait son pays par cœur, comme le Pater Noster. Cependant, égaré, il cherchait sa route dans l'obscurité de plus en plus angoissante. L'ouragan accentua sa fureur ; un effroi morbide imprégna la campagne et soudain, surgit une forme étrange, dont seuls luisaient les yeux. Donc, l'être, déchirant l'ombre, murmura quelques paroles que le curé entendit mal, et fit chemin à ses côtés. Malgré la solitude, et le vide du ciel, et les cris douloureux des arbres, la présence de l'inconnu n'effrayait pas le saint homme, tant il avait l'âme simple. Il s'étonnait seulement des attitudes de son compagnon et de sa démarche difficile. Celui-ci ricanait et titubait par instants, selon les écarts de la route, et, lorsque enfin ils atteignirent tous deux le village où la pluie balayait les rues, l'horloge du clocher, aux sons engouffrés par la tornade, martela minuit ...

C'est alors qu'arrivé devant son presbytère, le curé Heinrich souhaita le bonsoir à ce nocturne promeneur et chercha sa clé. Mais l'autre demeurait immobile devant la porte ouverte et dit : "J'ai faim !" La charité, vertu essentiellement chrétienne, habite tout cœur pur, aussi le serviteur de Dieu s'en faisait une loi : "Entrez, mon ami, répondit-il, je ne suis pas riche, mais quelques œufs, du fromage blanc et de la compote vous sont offerts."

Devant l'âtre où bientôt crépita un feu clair, l'hôte installé dans un fauteuil croisa ses longues jambes sous son manteau fourré, mais n'enleva pas le capuchon qui cachait, en partie, son visage. Le curé, inquiet du mutisme de ce visiteur inattendu, s'agitait, apportait les mets, causait pour deux, versait un doigt de vin, cherchait une chandelle neuve pour remplacer celle qui s'épuisait et, lorsqu'il revint, aimable et empressé, il vit ...

Il vit, debout, entouré de fumées et de bêtes hideuses, vêtu d'écarlate, la figure verdâtre et les yeux flamboyants, les griffes aux doigts, les pieds fourchus, Satan !

Satan ! Baigné de vapeurs soufrées, comme l'imaginèrent les peintres d'autrefois, tels le virent sans doute, les malheureux aux sabbats ! Et un oiseau déplumé volait à travers la chambre, où tout prit des allures fantastiques.

Saisi de terreur, le curé Heinrich comprit la terrible épreuve qui était imposée à sa piété. Il voulut crier, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Il essaya de se signer, mais tout mouvement lui

fut impossible. Il tenta de regarder le crucifix pour implorer secours, mais celui-ci était comme absorbé par la muraille. Il s'efforça de prier mentalement, mais les mots qui tournaient en rond dans sa tête sonore, n'avaient plus de sens pour lui. Il vit enfin que le rameau de buis béni était à terre et que l'image du Christ elle-même se voilait de brume ...

Alors s'éleva la voix sépulcrale de Satan. Elle se mêlait au galop des vents dans la vallée. Elle s'accordait avec cette nuit infernale, avec ce décor de folie. Elle maudissait et menaçait le digne vieillard, apôtre du devoir et du bien, consolateur des opprimés, sauveur des âmes perdues et dont l'humble vie s'écoulait depuis tant d'années à La Poutroye, dans la contemplation, la méditation, la prière et le sacrifice. En vain ! Car cette nuit encore, le démon imposerait au curé Heinrich des tentations invincibles et des souffrances insurmontables telles qu'il succomberait, avant de sombrer, déchu dans le royaumes des enfers !

Il dit. Et s'approcha, la griffe dirigée vers le cœur de son prisonnier, la bouche tordue par un rictus sarcastique, les cheveux en feu dressés sur le crâne. Les bêtes visqueuses, répugnantes et maudites, lui faisaient escorte et, quelque part, un chien hurlait à la mort.

Tout se mit, alors, à se mouvoir autour du curé, comme s'il allait perdre la raison. Son corps se sentit extrêmement faible, son cerveau inondé par un afflux de sang, sa vue devint trouble. Un vertige s'empara du persécuté, tandis qu'un frisson d'angoisse et d'agonie le parcourut, jusqu'à ce que, terrassé, il s'abattit comme une masse, le visage contre le sol et les bras en croix...

Vous lisez bien : les bras en croix ! Devant ce signe, le Diable recula jusqu'au fond de la chambre : la grande forme étendue continuait toutefois à l'effrayer. Et voici qu'une autre croix, formée par le jeu des flammes de l'âtre, s'estompa devant lui, tout près, à ses pieds mêmes. Il s'enfuit d'un pas saccadé jusqu'à la fenêtre, mais là il vit, dans une clarté surnaturelle, un calvaire étendant sa miséricorde sur la campagne. Partout, la marque de la puissance divine le poursuivait; partout, devant sa vue exaspérée, s'imposait l'emblème de la Foi ! Il se sentit vaincu dans cette lutte contre l'idéal et chercha l'ombre pour ne plus voir, souhaita la nuit pour s'y perdre ! Combien de temps resta-t-il dans le coin le plus obscur, avant de se décider à fuir ? Quelles abjectes pensées furent siennes, tandis qu'il avouait sa défaite ? Quelle colère le posséda, en constatant que le corps immobile du curé continuait à imposer sa force ? Peu nous importe ! Mais vil, semblable au serpent, torturé dans sa haine, désarmé, Satan disparut comme pointait, enfin, une aube incertaine.

... Et quand l'angélus battit des ailes sur le village, l'âme sainte du curé Heinrich entra dans l'éternité !

René d'Alsace

NOTE : A notre connaissance et d'après nos recherches, il n'y a jamais eu de Curé Heinrich à Lapoutroye

SOURCE.

RENÉ D'ALSACE . *Le livre de la dame blanche* , Éditions Alsatia . Colmar Paris 1964 . pages 30 à 32.

LES SORCIÈRES



LES RENDEZ-VOUS DES SORCIERES

LA CROIX D'ORBÉY

La tradition veut que le **Tribunal de Lapoutroie** ait jugé les coupables. Les voleurs étaient pendus, les sorcières, brûlées. Le gibet se trouvait au bord du chemin qui est maintenant la route nationale. Au XVII^{ème} siècle, le pré de la potence est indiqué sur le cadastre de cette époque. La ferme Masson aurait été construite en 1804 dans le pré de la potence. Ce qui accorde un crédit à cette tradition, c'est qu'il existait un calvaire vis-à-vis de ce pré là. Or, on érigeait des calvaires vis-à-vis des potences pour que les condamnés se recommandent à Dieu avant leur dernier soupir.

Quant aux sorcières, elles étaient brûlées vives à la **Croix d'Orbey**. Sans doute à proximité du sabbat qui est vis-à-vis. Quand nous étions enfants, nous ne passions jamais seuls dans ce coin-là, le soir, car les histoires de sorcières nous faisaient peur. Les personnes âgées nous racontaient des histoires de revenants, du diable... Les parents nous faisaient peur avec des histoires de "jnach" (sorcières), pour qu'on ne sorte pas le soir. J'avais une marraine qui faisait de la couture. Comme dans le village, il y avait des jeunes filles qui aimaient aussi faire de la couture, elles venaient chez ma marraine. Moi, j'aimais bien y aller le soir, parce qu'elles chantaient, s'amusaient bien, ça me plaisait. J'y allais un soir quand je vis près de la fenêtre une forme noire. C'était sûrement quelqu'un qui

qui venait espionner. Alors moi j'ai été pris d'une panique terrible et je suis rentré à la maison en hurlant, en pleurant : " *lé jnach lé jnach chez la marraine !* " On nous en parlait tellement qu'on en voyait partout.

La **Croix d'Orbey** a une histoire révélatrice des tensions entre villages. L'abbé Séraphin Simon rapporte, vers 1896, que des vieillards lui ont raconté avoir lu sur le piédestal de la croix cette inscription : " *C'est pour toi, c'est pour moi, c'est pour tout La Poutroye, qu'Il est mort sur la croix.* ". Il précise bien qu'il a entendu cette phrase et ne l'a pas lu lui-même.



Un autre récit circule et donne des détails bien intéressants (a). Vers 1750, le curé se désespérait d'arracher aux poches des Lapoutroyens l'argent nécessaire pour édifier une croix. Il sollicita aussi les Orbelais et commença à établir le crucifix au carrefour des routes conduisant aux deux villages. Mal lui en prit ! Il éveilla la colère des Orbelais, mécontents de l'emplacement de la croix, et des Lapoutroyens se sentant humiliés. Les Lapoutroyens se mirent avec ardeur, seuls, au travail. Ils terminèrent l'ouvrage et achetèrent un magnifique Christ de bronze. Une inscription était prévue : " *Passant, souviens-toi : C'est pour moi, c'est pour toi, que Jésus est mort en croix* ". Le maire et ses administrés s'irritèrent : " *Celui-ci n'a pas été mis en croix pour les gens d'Orbey; c'est seulement pour Lapoutroye !* " Le curé finit par arranger les choses en proposant la dédicace suivante : " *C'est pour toi, c'est pour moi, c'est pour tout La Poutroye, qu'Il est mort sur la croix.* "

Peu à peu la croix située au carrefour de la route d'Orbey prit et garda le nom de Croix d'Orbey. Rescapée d'un accident de la route, elle veille toujours au rond-point, mais sans sa fameuse inscription !

LA COLLINE DU SABBAT

Nous avons déjà évoqué ce lieu, situé près de la jonction des communes d'Orbey et de Lapoutroye-Hachimette, non loin de la Croix d'Orbey. Le Bastien y aurait subi une mauvaise farce du Diable; Le Claude y aurait vu un Sabbat, une grande sarabande de sorcières. La Bête du Village y avait son antre et son rugissement terrorisait les enfants indisciplinés.

LES CHAMPS JUREAU

Dans la partie supérieure de la commune de Fréland, vers les " Halles ", se trouve un terrain connu sous le nom de " Sur la croix des champs Jureau ". Cet endroit, dirigé vers Aubure, a la réputation d'être le rendez-vous des sorcières pour la célébration de leurs sabbats. Souvent on trouve des bouts de papier, des morceaux d'étoffes provenant de vêtements et d'autres choses encore, tout cela formant des " souvenirs " de sabbat. Il est prudent de ne pas se laisser surprendre ici par la nuit. En même temps, ce lieu passe pour être un ancien champ de justice. Ce dernier attribut s'est gardé aussi fidèlement que celui des rendez-vous de sorcières ou " jnach ".

ROLAND ET LES MONSTRES DE LA BOHLE

Au Moyen Age, à Lapoutroie, dans une petite ferme nommée la Bohle, habitait Roland, un jeune paysan pauvre. Près de la ferme, une grande et sinistre forêt était habitée par trois cruels monstres. Le groupe des monstres était composé d'un sagittaire maléfique, d'une chauve-souris à écailles dorées et d'un chat loup ailé. Le corps du chat loup ailé était formé d'une tête de chat, d'un corps de loup avec des ailes au-dessus des côtes et celui de la chauve-souris était un corps recouvert d'écailles dorées, elle avait aussi des yeux rouges et un regard agressif. Ils logeaient derrière une cascade souterraine où ils cachaient leur trésor qu'ils avaient dérobé à leurs victimes. Ils sortaient les nuits de pleine lune pour attaquer des gens et pour s'emparer de leur trésor.

La chauve-souris avait perdu une partie de ses écailles dorées devant la demeure de Roland. A son réveil, ce dernier ouvrit les volets et aperçut une piste, il pensa que c'était des paillettes d'or. Il partit sur-le-champ sans déjeuner. Il emporta juste un sac pour mettre les paillettes, une ficelle pour fermer le sac et une pelle pour confectionner un abri. Il marcha toute la journée.

La piste s'arrêta devant une grande cascade, c'était le repère des monstres, qui justement en sortaient. Roland se cacha aussitôt. Les trois monstres étaient partis. Roland se mit tout de suite au travail. Il creusa un grand trou puis il le camoufla. Il captura une souris et un serpent. Les monstres arrivèrent, Roland attacha la souris et la mit devant le sac, le chat loup ailé arriva pour manger la souris, d'un coup un grand sac s'abattit sur lui. Roland attacha sa ficelle au cou du serpent, la chauve-souris piqua droit sur sa proie... Mais, avant qu'elle put l'attraper, un sac se referma sur elle. Il posa une bourse d'or sur le trou camouflé. Le sagittaire voulut s'emparer de la bourse, il tomba dans le trou, sa chute fut mortelle. Roland acheva les deux autres bêtes.

Pour transporter le trésor, il lui fallut trois jours et trois nuits de labeur. Mais qu'allait-il faire de toute cette fortune gigantesque ?

Eh bien ! Il acheta une grande ferme avec plus de cent animaux. Tant et si bien, que le roi entendit parler de lui. Le roi fit venir Roland dans son château, le trouva sympathique. Roland revint souvent au château et se lia d'amitié avec la princesse. Il la demanda en mariage. Peu après le roi mourut. Jusqu'à la fin de ses jours, Roland régna honnêtement sur le royaume de Lapoutroie.



AUX ANNEAUX

" La rencontre avait lieu presque toujours au même endroit : aux " Anneaux ", entre le chemin du Fossé et la Maison Rouge... C'était un endroit réputé maléfique... Que d'histoires on racontait, où il était question de mauvaises rencontres, de mauvais sorts. On lui avait appris à faire le signe de la croix quand elle passait par là. On lui avait dit aussi de ne pas se laisser aborder par des inconnus et surtout de ne pas se laisser toucher... On citait des cas où les gens avaient été ensorcelés, c'est-à-dire qu'ils étaient tombés malade à vie, sans que les médecins aient pu les guérir ni même les soulager. "

SOURCES DE CES RECITS :

DENIS Marie-Noëlle. *Autrefois en pays welsche, Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie -Val d'Orbey, 1981, pages 46 et 47.*

PALS DE LOURS, *Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey, 1981, sans nom d'auteur, pages 69-71.*

(a) LAPOUTROIE ET SON PASSÉ, ouvrage réalisé sous la direction de MULLER Jean-Marie et VALENTIN André, 1995, page 206-207.

ILLUSTRATIONS

SIMON Armand, *La Croix d'Orbey; photo, août 2001.*

CRANACH, *Mélancolie (le vol des sorcières), Musée Unterlinden, Colmar*

LES "JNACH" DE LA "KREY KEBLATT"

Un dimanche après-midi, mon arrière grand-père, accompagné de son fils Albert, est allé voir pour du travail, dans une ferme près du Blanc Rupt. Lorsqu'ils redescendirent, la nuit tombait. Mon arrière grand-père traînait un peu, il voulait être vers minuit à la " krey keblatt ". Les gens de l'époque étaient superstitieux et disaient que les " jnach ", les sorcières, venaient danser, à minuit, autour de la croix.

Ils arrivèrent, un peu avant minuit, et s'arrêtèrent devant la croix. Ils prièrent le chapelet. Il sonnait minuit, les " jnach " ne venaient pas. Encore un chapelet; toujours pas de " jnach ". "Puis ce que c'est, on en dira encore un autre ! " Toujours pas de "jnach ". Albert, qui était enfant, tirait la veste de son père. Il faut dire qu'il se faisait vraiment tard.

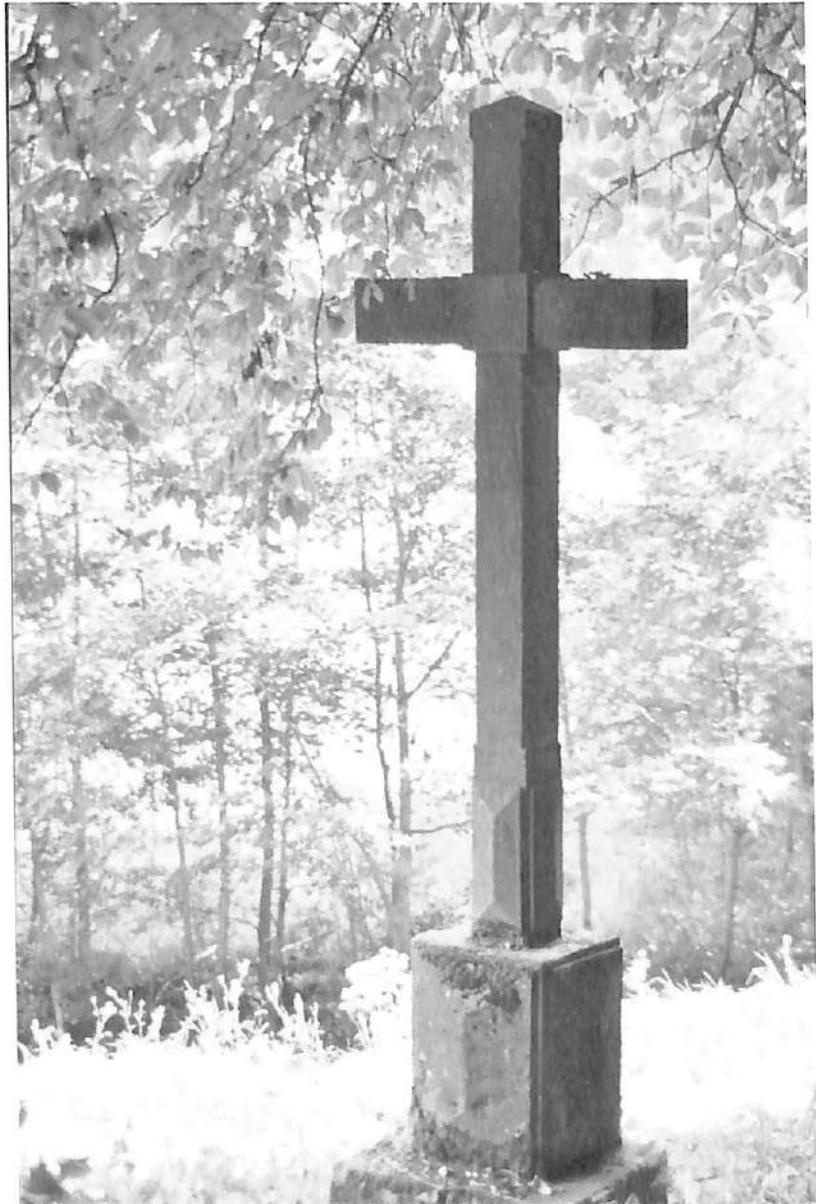
Ils redescendirent et arrivèrent à la maison vers une heure du matin. Mon arrière grand-mère, qui s'était fait beaucoup de soucis durant tout ce temps, gronda son mari qui lui répondit : " J'ai fait cela pour qu'Albert le retienne toute sa vie et qu'il le transmette à ses descendants: les "jnach", ça n'existe pas!"

SOURCE

Témoignage oral de Mme Cécile MUNIER

ILLUSTRATION

SIMON Armand, la Krey Keblatt: photos, août 2001.



LES SORCIERES DE BACHE LE LOUP

La Marie du Meurtchau demeurait dans une petite maison à Bache le Loup, dont le propriétaire était le Paul du B. Un jour, la Marie mourut et la maison fut vide. La Ronde du Wach (vert) demanda au propriétaire : "Ecoute Paul, tu ne loues pas la maison de la Marie à Bache le Loup? Je te paierais le canon comme la Marie, ce n'est pas aussi éloigné que le Kalblin."

"Non, répondit le Paul du B., je veux la réparer. En attendant, le Gros du Rouge fauche le foin et le porte au grenier quand il est sec."

Deux, trois semaines plus tard, voici la Ronde du Wach qui revient chez le Paul du B. : "Je ne la veux plus ta maison de Bache le Loup, elle est hantée. Elle est fréquentée par des sorcières et des fantômes. Je ne les ai pas vus, mais je les ai entendus, il y en a même qui poussent des cris aigus. Tu devrais aller trouver le curé pour qu'il les chasse en faisant des incantations!" Le Paul du B. se mit à rire et répondit: "On voit que tu as été chez Malbrouk. Tu reviendras quand ton ivresse sera dissipée."

Le dimanche d'après, la femme du Paul l'apostropha : "Va seulement voir ce qui se passe à Bache le Loup ! Quand je vais chez Driesbach chercher du pain, il y a toujours une commère pour me demander si nous avons déjà été trouver le curé pour qu'il mette en fuite les sorcières de Bache le Loup. La Marie Vautra et la Justine Venture les ont aussi entendues. Il faut aller voir ce qui se passe. Fais toi accompagner par le Félix."

Le Paul prit son revolver, appela le Félix, et tous les deux s'en allèrent à Bache le Loup, un bon gourdin dans la main. La porte de la cuisine ouverte, ils entrèrent dans la maison. Personne à la cuisine, personne au "pal", personne à la grange, personne dans les chambres. Ils entrèrent dans l'étable, dans un coin, il y avait un gros tas de vieux papiers. Le Paul fouilla dans le tas avec son bâton; d'un coup, voici deux, trois, quatre, cinq, dix rats qui s'enfuient à travers l'étable. Derrière les vieux, voici une ribambelle de jeunes rats qui crient à se boucher les oreilles. "Les voilà les sorcières,!" cria le Paul.

On brûla les papiers et l'on n'entendit plus parler des sorcières de Bache le Loup.

Le lieu-dit de *Bache le Loup* se trouve au fond de la vallée de la Chaude-Côte à Fréland. Les noms des personnages sont imaginaires et n'ont rien à voir avec qui que ce soit.

SOURCE

PETITDEMANGE Henri,

Les sorcières de Bache le Loup, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey, n° 5, 1986, page 63.

ILLUSTRATION

COINCHELIN Laurence, rats de bibliothèque, dessin et aquarelle, 2001.



BABETTE ET CATHERINE

Elles s'étaient connues sur les bancs de l'école du Grand Trait. Habitant à quelques centaines de mètres l'une de l'autre, en dessous du Rain des Piéteye, elles se rencontraient souvent mais se fréquentaient peu. Un fossé les séparait. Les parents de Catherine étaient propriétaires de leur ferme et de huit vaches : leur famille était honorable. Ceux de Babette habitaient une espèce de masure. Ils n'avaient que des chèvres. Son père était journalier et alcoolique, sa mère passait pour une "jnach" une sorcière.

Lorsqu'elles furent devenues des jeunes filles, Georges, un garçon de Kébespré, les rechercha l'une et l'autre. Un jour, il confia à ses parents : "*èl mé pyê bé lè Babètt, djé voudrây bé n'alè lè vèr*" (elle me plaît bien la Babette, j'aimerais bien aller la voir).

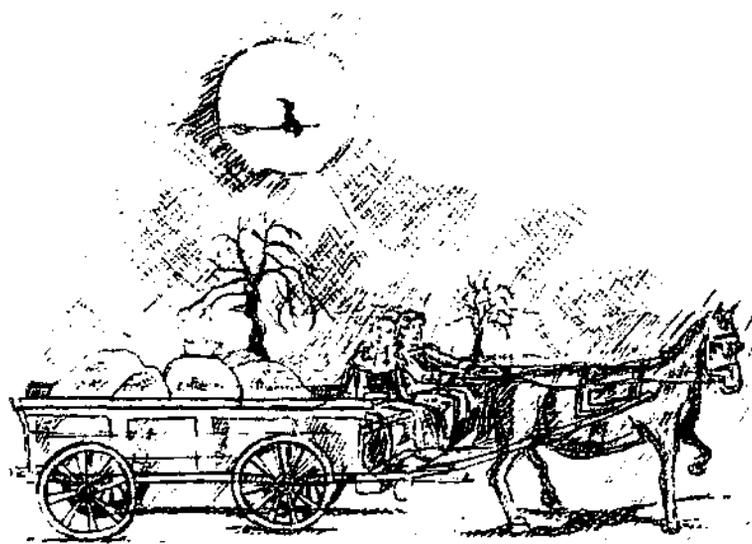
"*t'ni sanndj mi, sa ré po ti, él a pôr è sè mér, sa ènn jnach!*" (tu n'y songes pas, ce n'est rien pour toi, elle est pauvre et sa mère est une sorcière). Georges n'en parla plus, il épousa Catherine. Babette resta plusieurs années encore auprès de sa mère devenue veuve, puis à son tour, elle se maria avec un domestique de ferme qui devint buveur d'alcool invétéré, il mourut prématurément, elle resta seule avec deux petites filles.

Bien des années plus tard, un jour que Georges ramenait la farine du moulin de Lapoutroie, il rencontra Babette chargée d'un lourd panier. Après quelques hésitations, il s'arrêta pour la faire monter auprès de lui sur le banc posé en travers de la charrette et recouvert d'une couverture de "soudêr" (soldat). Embarrassés peut-être tous les deux, ils échangèrent à peine quelques mots.

Le lendemain, il s'aperçut que sa jambe gauche était enflée et le faisait souffrir. Les jours suivants, le mal empira, il dut s'aliter. Le médecin du village diagnostiqua un empoisonnement. Il ordonna des compresses avec un onguent préparé par le pharmacien, compresses à renouveler constamment. Rien n'y fit. En cachette, on fit venir un rebouteux de Ste Marie aux Mines. Ce fut le frère de Catherine qui s'en chargea. Il dut se soumettre à un certain rituel : par exemple, marcher sans dire un mot, sans se retourner tout au long du trajet. Arrivés à la ferme, le rebouteux leur interdit de

recevoir quiconque se présenterait. Ce qui ne manqua pas de poser des problèmes, surtout que l'interdiction portait sur plusieurs jours.

Il y eut des visites, dont une belle sœur, des cousins, des voisins... Le pire fut le médecin qu'il fallut éconduire sans explications valables. Par bonheur, il se montra compréhensif. Avait-il deviné ? Sans doute : il était au courant des habitudes, et au fond, il n'était peut-être pas fâché de laisser la place à un autre dans un cas aussi embarrassant.



Le guérisseur chercha des brins de paille sur le fumier, les disposa en croix sur une poignée d'herbes cueillie aux alentours de la maison. Après avoir récité des prières, il appliqua une pomme de sur la jambe malade avant d'écraser dessus la poignée d'herbes. L'opération devait être répétée exactement pendant plusieurs jours, matin et soir, prières comprises. Il dit à Catherine qu'un sort leur avait été jeté et qu'il se pourrait que la personne responsable se présente, ou plutôt vienne rôder aux alentours de la ferme à l'aube du dernier jour. Or la personne qui se montra sur la porte ce matin là, était une de leurs belles sœurs. Imaginez la stupeur de Catherine ! Par bonheur, elle n'était ni très bavarde ni très crédule. Elle se tut. Seule une amie discrète reçut un jour sa confidence. Le rebouteux lui dit encore que si elle souhaitait qu'il revienne, il faudrait le chercher. Puis il partit en silence, comme il était venu. Hélas, sa visite ne fut suivie d'aucun effet. Au contraire, l'état de Georges s'aggrava. On essaya la prêle ou queue de chat, qui donnait souvent de bons résultats : peine perdue. On fit appel au médecin de Kaysersberg qui parla d'amputation. Des plaies se formaient partout. Georges souffrait tellement qu'on dut lui faire des piqûres de morphine. Après trois semaines, le cœur céda. Il mourut. Peu avant sa mort, il dit à Catherine : " *Djé mû, lé Babètt mé ètchèrmè. D'jawou mè djanb èkat lé sé tsu lè tcharatt* " (Je meurs, la Babette m'a ensorcelé. J'avais ma jambe à côté de la sienne sur la charrette).

Catherine laissa la ferme à son fils marié depuis peu. Elle s'installa au village. Pour dénicher un logement, elle avait recommandé son projet à la Ste Vierge et promis un pèlerinage à Einsiedeln. Les choses s'arrangèrent selon son désir. Avant de prendre la route, elle s'informa auprès d'anciens pèlerins des conditions du voyage. Il se faisait selon les circonstances et la chance, en diligence, en train, à pied, en charrette, grâce à la bonne volonté des conducteurs. On logeait dans les auberges pour pèlerins, parfois dans des couvents, ou encore chez des particuliers hospitaliers. L'état de la bourse décidait de bien des choix.

Aussitôt déménagée, Catherine partit. Tout se passa bien. Elle y retourna bien des fois, pour des parents et des connaissances. On promettait, et la grâce obtenue, on l'envoyait. Puisqu'elle voulait bien, et qu'elle savait se débrouiller. On l'avait surnommée " *lé podér dè vûtch* " (la mendicante de la Vierge). Après Notre Dame des Ermites, elle visita Lourdes, avec un pèlerinage lorrain. Un char à bancs de Lapoutroie la conduisait, avec d'autres, des bénévoles qui acceptaient de faire taxi, jusqu'à St Léonard où ils prenaient le train. Elle racontait qu'il était arrivé que des enfants, là-bas, leur avaient jeté des pierres en leur criant des injures. Cet incident paraissait lui avoir fait beaucoup de peine. Elle revint de Lourdes avec un immense chapelet de bois noir, aux grains finement ciselés, portant une sorte de grosse pastille avec cette inscription: " Allez boire à la fontaine et vous y laver". Il se terminait par une grande croix où on lisait " N .D. de Lourdes. Souvenir du jubilé 1895 ". On pouvait le voir accroché à la tête de son lit.

Un jour de juillet, par hasard, étant allée visiter une parente malade non loin de Ribeaugoutte, au retour, elle rencontra la Babette, assise sur un banc. Elle s'était foulé la cheville. Cela faisait des années qu'elles ne s'étaient plus rencontrées. Babette sortait peu et Catherine l'évitait. Mise au courant en peu de mots, elle offrit son aide pour la ramener à la maison, qui était proche. Quand une voisine les vit arriver, l'une soutenant l'autre, elle n'en crut pas ses yeux. Leur histoire était connue. Catherine proposa d'aller chercher la " Mérie Jeanne " qui n'avait pas son pareil pour soigner les entorses et dépanner les gens en général. La voisine s'en chargea. Les deux femmes restèrent seules, assises sur un banc devant la maison.

Ce fut Babette qui parla la première : " *Vo krèyau lé djan ké d'djo ke d'jé séy ènn jnach ?* " (Vous croyez les gens qui disent que je suis une sorcière ?)

" *D'jé n'sè mi, d'jé n'voz ê jamê doté. Poké ? J 'nè sè ré, sa dînya portan.* " (Je ne sais pas, je ne vous ai jamais craint. Pourquoi ? Je n'en sais rien, c'est pourtant ainsi)

" *Portan* " (pourtant) répéta Babette

" *Ré, lo pèssè a lo pèssè. E l'î bé dé tchauwz k'an sèrau mi konpâr, lo bé, lo mau, é vau me sé koji. An n'ôy êk pa lo dda sé an skoutt bé, lo bon dû a kopu fô k'lo dyâl* " (Rien, le passé est le passé. Il y a bien des choses qu'on ne saurait comprendre, le bien, le mal, il vaut mieux se taire. On entend quelque chose de l'intérieur si on écoute bien, le Bon Dieu est plus fort que le diable.)

" *E vo skoutt lo bon dû ? Vo nalau pray déy lé vûtch déz èrmit, sa bé lan, vo sau bé èxaussây* " (Le Bon Dieu vous écoute-t-il ? Vous allez prier la Vierge des Ermites, c'est bien loin, vous êtes bien exaucée)

" *Kat d'jé fê lo pelnètch, lé djan so dja èxaussi. él o permi, é tno loré permass. D'jèvé rmèrssf lé vûtch, sa torto !* " (Lorsque je fais le pèlerinage, les gens sont déjà exaucés. Ils ont promis, ils tiennent leurs promesses. Je vais remercier la Vierge, c'est tout !)

Le retour de la voisine mit fin à leur conversation. Catherine et Babette ne devaient plus se revoir. Assez curieusement, elles moururent de l'influenza, maladie qui faisait chaque année bon nombre de victimes, et à quelques semaines d'intervalle, la " *podér dé vûtch* " et celle du " *dyâl* " rejoignirent cet autre monde qu'elles paraissaient avoir appréhendé dès ici-bas. L'une et l'autre furent souvent évoquées aux " *pal dé lour* ". On les avait associées pour toujours.

SOURCE

PALS DE LOURS. *Lé dou' podère, les deux mendiants. Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey, 1981, sans nom d'auteur, illustrations d'Éric Hamraoui. : pages 36-38*

ILLUSTRATION

HAMRAOUI Éric. *Babette et Georges sur la charrette, in PALS DE LOURS, dessin page 39. Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey, 1981.*

MAGIE ET SORTILÈGES

LE GRAND ET LE PETIT ALBERT

Le Grand et le Petit Albert se trouvaient dans beaucoup de maisons. On dit que ces livres contenaient des formules magiques pour jeter des sorts ou faire apparaître le diable. On dit aussi que celui qui voulait jeter un mauvais sort devait être le plus fort, sinon le sort se retournerait contre lui. Un sort se jetait par un simple regard chargé de mauvaises intentions, ou bien encore par un contact direct, un attouchement à l'épaule par exemple. On utilisait enfin l'une des formules magiques du *Petit Albert*, telle celle-ci : " Lucifer, je te prie de quitter ta demeure, en quelque lieu du monde où tu puisses être, pour venir me parler. Je te commande de la part du Grand Dieu vivant, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, de venir répondre à haute voix à ce que je te demanderai, sans quoi tu y seras contraint par le Grand Adonaï, Elohim, Jéhovah, Aglaa, Mathos et les autres esprits supérieurs qui t'y contraindront malgré toi ! "

Les capucins de Sigolsheim pouvaient enlever les sorts. Ils faisaient des prières, imposaient des reliques. Si au bout de deux jours on n'était pas guéri, c'était fini...

Chez une femme qui ne pouvait pas mourir, le curé a brûlé ces livres et elle est morte aussitôt.

Ce que je vais vous conter se passait à Labaroche avant la guerre 14-18. Je le tiens de ma cousine Dechristé. Deux célibataires habitaient les " Bolles ", un homme et une femme, le frère et la sœur. Le garçon aimait fouiner partout, surtout dans le grenier où ses parents et peut-être ses grands-parents avaient accumulé des quantités de choses. Or, un jour qu'il donnait libre cours à son " dada ", il met la main sur un vieux livre à moitié déchiré. Il l'ouvre avec curiosité et se rend compte qu'il a trouvé le *Grand* ou le *Petit Albert*, le livre de magie noire dont on ne parle qu'avec crainte dans tout le pays welche.

Il se met à lire les formules magiques. Tout d'abord bas, puis, comme mû par un feu intérieur, il prononce tout haut celle qui faisait venir le diable. Celui-ci, sans se faire attendre, fut tout de suite devant lui. Affolé, il cherche la formule magique qui le fera partir, mais en vain. Elle a sans doute disparu avec les feuillets manquants. Il se met à hurler " comme un diable ", c'est le cas de le dire, à gesticuler en appelant sa sœur au secours. Il descend de l'échelle à toute vitesse, et les voilà partis tous les deux chez le curé de Labaroche. " Il n'est pas en mon pouvoir de faire partir votre indésirable, que vous êtes d'ailleurs le seul à avoir vu " lui dit-il, et il les envoya chez le Doyen de Lapoutroie, en spécifiant qu'ils devaient se munir d'une lanterne allumée, même en plein jour.

Le jeune homme descendit donc à Lapoutroie, comme le lui avait demandé son curé. Il fut bien accueilli. Que se passa-t-il entre le doyen et le diable, nul ne le sait; toujours est-il que notre " barotché " fut débarrassé du diable.

Après avoir aspergé le livre maudit d'une quantité abondante d'eau bénite, il le brûla afin qu'il n'en restât miette. Ainsi, le mauvais esprit ne pourrait resurgir de ces cendres.

Il y avait des gens, au Bonhomme, qui devaient aller à la noce. Ils ont demandé à leur voisin de bien vouloir soigner leurs bêtes pendant leur absence; quelques chèvres et un cochon.

Quelques jours après leur retour, voilà que les chèvres tombent malades les unes après les autres, et crèvent. Le cochon donne les signes de la même maladie et crève aussi. Ils ont tout de suite pensé que les voisins leur avaient jeté un mauvais sort. La maladie des bêtes était inexplicable autrement. Ils ne se sont plus parlé. Mais voilà que le voisin qui avait soigné les bêtes, tombe bien malade. Sa femme vient les trouver en leur disant que son homme veut les voir. Ils y vont. Le malade ne pouvait déjà plus parler mais les a regardés avec des yeux suppliants, en joignant ses mains, comme pour demander pardon. L'homme aurait pardonné, mais la femme a dit : " Non, je ne lui pardonnerai pas ! " et elle est repartie comme elle était venue.

Des fromages devenaient noirs, au lieu de prendre une belle croûte tirant sur le rouge. Après consultation des Capucins, les neuvaines et le blanchiment de la cave vinrent à bout du mal. Bien sûr aujourd'hui, les esprits forts auraient tendance à accuser un certain champignon plutôt qu'un mauvais sort...

SOURCES

DENIS Marie-Noëlle,
PALS DE LOURS ,

*Autrefois en pays welsche, Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie -Val d'Orbey , 1981 . page 48.
Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey, 1981, sans nom d'auteur , illustrations d'Éric Hamraoui . ;
page 35.*

HURSTEL J.,

*Souvenirs recueillis auprès de Mme Fogel, habitante du Kalblin,
Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey , N° 2, page 46.*

LES SUPERSTITIONS

Foi sincère, vieilles croyances, superstitions se mêlaient souvent et tissaient la trame de véritables tragédies ou simplement de bonnes histoires de veillées.

Certains fermiers ne partaient pas acheter ou vendre leurs vaches sans une plante porte-bonheur dans leurs poches.

Les jours d'orage, la protection était garantie par un verre d'eau bénite au milieu de la cuisine, un cierge allumé et du buis brûlé.

Les ululements des hiboux, des chouettes le soir, étaient l'annonce d'un malheur, tout comme les croassements de corbeau près de la maison.

Rêver de myrtilles était présage de mort. Quelqu'un va soudainement beaucoup à la pêche, ou aux myrtilles : c'est un signe de sa mort prochaine.

Un mourant ramasse, chiffonne les draps devant lui.

Un crime avait été commis dans une ferme de la Halle. Pour se venger, la famille du mort jeta un sort aux bêtes du fermier soupçonné du crime. Les animaux moururent les uns après les autres...

A cette époque, le curé des Huttes était M. H... dit " Hébioney ", originaire du Bonhomme. Les gens allaient le voir pour se débarrasser des mauvais sorts. Le curé M. de Pairis, né à Labaroche, aidait aussi les gens qui se croyaient victimes d'un mauvais sort.

Il y avait des personnes spécialisées. Joseph P. de Lapoutroie par exemple, conseillait contre les voleurs de fruits, de tourner cinq fois autour d'un arbre, une fois à l'envers, une fois à l'endroit, en priant. Grimpé sur un pommier, le voleur ne pouvait plus redescendre et il fallait de nouveau prier pour le délivrer.

On faisait couler de la cire sur l'huile pour savoir à quel saint la maladie était attachée. On indiquait ensuite à quel lieu de pèlerinage il fallait aller.

SOURCES

HURSTEL J.,

*Souvenirs recueillis auprès de Mme Fogel, habitante du Kalblin,
Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey, N° 2, page 46.*

DENIS Marie-Noëlle,

Autrefois en pays welsche, Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie -Val d'Orbey, 1981, page 50.

LA HUCHE DE MEYWIHR

Il y a des centaines d'années que le village de Meywihr, près d'Ammerschwihr a disparu. Mais, bien cachée dans les souterrains du château, existe une huche en fer, laquelle contient les trésors des anciens seigneurs du lieu.

Un soir, un homme de Labaroche se rendit à Ammerschwihr, lorsque soudain, alors qu'il était à l'endroit du village disparu, la terre trembla. Une flamme surgit de terre. Affolé, le barotché s'arrêta. La flamme s'éteignit et devant lui, que vit-il ? Une grosse huche en fer. Sur le couvercle de la huche se tenait un chien portant une clef dans sa gueule. Le Barotché entendit une voix qui lui disait: " Prends la clef et ouvre le coffre. Tu seras riche, très riche et heureux toute ta vie."

Entre-temps, le chien devenait de plus en plus gros, ses yeux brillaient comme des braises. Notre homme ne pouvait plus bouger. D'un coup, il s'enfuit à toutes jambes et la huche s'enfonça lentement dans le sol.

Seul, celui qui n'a peur de rien, pourra un jour récupérer le trésor de Meywihr.

Remarque :

Le village de Meywihr était protégé par un château qui a appartenu aux comtes de Ribeaupierre. Les habitants se réfugièrent au XVIIème siècle à Ammerschwihr,

SOURCE

PETITDEMANGE Henri,

La huche de Meywihr, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey, n° 12, 1993, pages 14-15, avec texte en patois.

REVENANTS ET FANTOMES

UNE MAIN GLACEE SE POSA SUR SON POIGNET

Ceci se passait à Labaroche, en l'an de grâce mil huit cent et quelques...

Une paysanne du lieu-dit " Les Christés ", un peu moins pauvre que ses voisines, avait la possibilité de se rendre en pèlerinage à Notre Dame des Ermites, en Suisse. A cette époque, beaucoup y allaient à pied. On suivait un itinéraire bien précis et les haltes avaient leurs habitués. Après des semaines de marche, nos pèlerins arrivaient enfin au pied de Notre Dame et lui confiaient les intentions dont ils étaient chargés. Il n'en était pas de même pour notre paysanne des " Christés ". Elle avait les moyens de se payer le train; ce n'était pas rien à l'époque ! Aussi, tout Labaroche était au courant, on accourait de toutes les fermes pour lui confier des intentions, en monnayant les messes à faire dire à l'autel de la Ste Vierge.

Arrivée à Einsiedeln, elle avait bien l'intention de répondre aux désirs qui lui avaient été confiés, mais elle pensait aussi aux siens restés à Labaroche, qui seraient si contents si elle leur rapportait un petit souvenir : faire plaisir est aussi une forme de charité, n'est-ce pas ? Elle succomba à la tentation et puisa dans la bourse destinée aux messes.

Or une nuit qu'elle dormait en paix, elle fut réveillée par une main glacée qui se posa sur son poignet. Elle se dressa sur son séant, ouvrit les yeux. Que vit-elle ? Le visage tout givré du défunt dont elle avait dépensé l'argent des messes. Il s'adressa à elle en patois : " *Sa mé mass k'mé fau !* " (Ce sont mes messes qu'il me faut !) Epouvantée, elle promit. Elle se retrouva alors seule dans sa chambre. Inutile de vous dire que le reste de la nuit fut loin d'être paisible !

Levée de bonne heure, elle s'empressa d'aller trouver le chapelain en le suppliant de dire les messes pour le défunt qui les réclamait, en promettant d'aller en journées, piocher les pommes de terre et fauciller le froment pour le payer au plus tôt.

SOURCE

PALS DE LOURS, *Une main glacée se posa sur ... Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey, 1981, sans nom d'auteur, illustrations d'Éric Hamraoui. : page 42.*

LE GARDE FORESTIER FANTÔME DE LABAROCHE

Un garde forestier avait soudainement disparu à Labaroche. Nul ne savait où il était passé ; toutes les recherches entreprises restèrent vaines. Bientôt l'on raconta qu'il se promenait sous la forme d'un fantôme sans tête. Le fantôme aimait tout particulièrement le sentier appelé " *le sentier du garde forestier* ". De nombreuses personnes disaient l'y avoir vu, lors de clair de lune.

Un bouvier de Luttenbach le vit aussi un soir, alors qu'il gardait ses vaches. Tout à coup, sans raison apparente, les bêtes devinrent nerveuses et se mirent à courir çà et là, tandis que le chien commença à hurler. Étonné, le petit garçon regarda autour de lui, afin de comprendre ce qui se passait. Il aperçut le garde forestier sans tête, qui disparut sans un bruit. Il suivit le fantôme, afin de voir où il allait, sa curiosité ayant eu raison de sa peur. Il observa que la créature disparut dans un éboulis de rocher, tout près du Hohneck.

Le jeune bouvier grava ce lieu dans sa mémoire et alla conter son aventure à la maison. Le lendemain matin, il conduisit quelques hommes à l'emplacement. Les personnes ôtèrent quelques pierres et trouvèrent le cadavre du garde forestier à moitié décomposé ; la tête était séparée du corps. Le forestier fut enterré dignement et depuis, son âme a trouvé le repos.

SOURCES

- PFLEGER, Alfred, *das Talbuch, Melkersagen und Bauerngeschichten, Annuaire de la Société d'Histoire du Val de Munster, tome II, 1967, pp 53-54.*
LESER Gérard, *la Vallée de Munster, 1988, p 148.*

LE CURE DESCHAMPS

Les anciens Orbelais la racontent encore cette histoire. N'y croyez pas si vous le voulez, la voici telle que mon père me l'a contée.

Un soir, un Orbelais revenait à pied de Hachimette. Il était tard. Arrivant à la hauteur de la route de Tannach, il aperçoit l'église allumée à l'intérieur. Pris de panique, il va réveiller le curé d'Orbey qui habitait, à cette époque, à la place de la " Maternelle " actuelle.

Ce curé était un abbé Deschamps, son frère avait été curé d'Orbey l'année précédente. Notre voyageur tardif, tout haletant, raconte sa vision et insiste pour que le curé se rende à l'église. Au lieu du voleur qu'il croyait découvrir, que voit-il ? Le curé Deschamps, décédé l'année précédente, disant sa messe à l'autel principal, habillé des vêtements sacerdotaux, et semblant attendre son frère pour lui servir cette messe qui lui avait été demandée avant sa mort, et qu'il n'avait pas eu le temps de célébrer.

Le curé Deschamps mourut quelques mois après, ainsi qu'en témoigne la pierre tombale au cimetière d'Orbey. C'était en 1861 et en 1862. " Ceux qui ont aidé une âme à gagner le Ciel ne vivent pas longtemps après " dit-on au pays welche.



SOURCE

PALS DE LOURS,
Un revenant, le curé Deschamps, Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey, 1981, sans nom d'auteur, illustration d'Éric Hamraoui. ; pages 53-54.

ILLUSTRATION

SIMON Armand,
La tombe des Deschamps : Adèle, et les curés François et Antoine, au cimetière d'Orbey, Photo 2001.

LES REVENANTS

La bête de Seue-Seue : En ce lieu-dit de Fréland, un cheval blanc apparaissait par clair de lune aux gens descendant la route d'Aubure, et les poursuivait, surtout lorsque les gaillards avaient un petit coup dans le nez.

Un soir, un homme passant près du Seue-Seue entendit un bruit derrière son dos. Il pensa au cheval blanc, s'affola et courut d'une traite à la maison où il jeta par terre son rucksac. Une minuscule souris s'en échappa !

Le fantôme: Tel paysan très superstitieux avait acheté la maison d'une femme réputée de mauvaise vie. Dès que le toit craquait, notre homme, au demeurant bon vivant, s'empressait d'aller faire dire des messes pour le repos de l'âme de la défunte femme.

Un soir, des bruits suspects se font entendre au grenier. Le lendemain, le paysan se hâte le vers l'église. Les bruits recommencent la nuit suivante. Le troisième soir, le propriétaire intrigué tout de même, va demander le concours des voisins, grimpe avec eux au grenier et découvre...une tuile branlante qui martelait la toiture.

Lorsqu'une femme mourait en couches, on déposait ses chaussures dans le cercueil. On disait que la mère ne pouvait pas abandonner son enfant et revenait pendant six semaines pour s'en occuper. C'est à mettre en rapport avec les apparitions du Christ pendant 40 jours après sa mort et résurrection. Une famille, plus affranchie que les autres de ces histoires de revenant, décida de passer outre à cette coutume. Par hasard ou par remords, les pantoufles neuves de la morte restèrent sous le lit. Au bout des six semaines, les pantoufles étaient toujours là, mais les semelles étaient usées !

Pendant la guerre, en 1916, une jeune fille fit une étrange rencontre en se rendant à Kaysersberg pour y faire des courses. Ayant dépassé le Gestion, elle vit un **chasseur alpin** assis au bord du chemin, ce qui ne manqua pas de l'intriguer, car les Français avaient quitté le secteur depuis deux ans. Elle hésita, avança avec prudence et finit par arriver à sa hauteur. L'entendant gémir, elle lui demanda ce qui n'allait pas. Le soldat lui répondit que cela faisait deux ans qu'il était mort et qu'il fallait encore dire deux messes pour le sauver. Le chasseur lui précisa aussi son identité : Marcel Vauban⁽¹⁾. Blanche comme la mort, elle poursuivit son chemin et rencontra un peu plus loin des cavaliers bavarois à qui elle raconta son aventure. Mal lui en prit, car les cavaliers, intrigués par cette présence ennemie, l'emmenèrent au Quartier Général où elle fut interrogée par des officiers.

SOURCES

HURSTEL J.,

Souvenirs recueillis auprès de Mme Fogel, habitante du Kalblin

Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey, N° 2, pages 46 - 47.

MICHEL Gilbert,

Labaroche, mémoire retrouvée, de 1900 à 1939, Éditions J.D. Reber, Riquewihr, 1997, page 272.

(1) : Effectivement, ce soldat était mort en 1914 et reposait, après la guerre, au cimetière de Hachimette

LES CHIENS DE L'AVENT : *LE TCHE DE Z-EVA*

Ils se terraient dans la forêt de "Foni ", entre les Mulles et La Place à Labaroche. C'étaient les gros chiens d'un chasseur qui chassait le dimanche au lieu d'aller à la messe. A sa mort, pour le punir, Dieu l'avait condamné à errer sans fin avec ses chiens de par le ciel. Pendant les nuits sombres et de tempête du début de l'hiver, le chasseur et ses chiens semaient la terreur par leurs gémissements et leurs hurlement lugubres. Certaines personnes se cachaient pour ne pas les entendre, car ces cris d'épouvante étaient de mauvais augure, annonciateur de mort. Lorsqu'on était ainsi pris en chasse, il ne restait plus qu'une solution : prier st Hubert, le patron des chasseurs.

LA FEMME DE L'AVENT : *LE FAM DE Z-EVA*

Pour faire peur aux enfants, on les menaçait d'appeler *lè fam dé z-èva*, la méchante sorcière qui faisait asseoir les enfants sur l'outil à carder le crin, un outil garni de clous ! Si vous passez à la " Hopatt " non loin de Basse-Baroche, par une nuit noire de décembre, vous pourrez aller à sa rencontre. Nombre de Barochais s'y sont risqués, mais tous ont déguerpi en l'apercevant.

LES AMES DES ENFANTS MORTS NON BAPTISE: *LE MEYNEYNKI*

En se rendant chez une parente qui allait accoucher, alors que le futur père était absent, un paysan avait rencontré des *mèynèynki* à la Croix du Prêtre. Les *mèynèynki* étaient les âmes des enfants non baptisés qui erraient entre ciel et terre. Ils passaient au-dessus de sa tête en chantant. Avait-il arrosé l'événement par quelques *calices* pris en avance ? Avait-il peur d'une issue fatale ?

Pour faire rentrer les enfants à la tombée de la nuit, les parents brandissaient la menace : Attendez ! Les *mèynèynki* viendront vous prendre !

SOURCE

MICHEL Gilbert. *Labaroche, mémoire retrouvée, de 1900 à 1939. Éditions J.D. Reber, Riquewihr, 1997, page 269.*

LES MEYNEYNKI ET LA VEILLÉE DE TCHÉNIVRER

Dans une ferme des Allagouttes, on attendait des invités pour fêter *tchénivrér*. La vieille, Pauline avait fait des beignets et en avait rempli plusieurs grand plats creux. C'est que les *vèyou* (veilleurs) seraient nombreux; on venait du Breu, du Bache le Loup, du Haut Pré et d'ailleurs. La grand-mère était contre cette veillée, pour elle, s'amuser en carême, c'était mal faire, que ce soit tchénivrér n'y changeait rien. Mais sa bru, la Pauline, n'avait pas cédé. Elle voulait sa veillée, elle l'aurait.

Ce fut une belle soirée. Rarement on avait autant ri, autant dansé, même Pauline qui était enceinte. Les plats étaient vides, les bouteilles aussi. Il était environ deux heures du matin quand on songea à se quitter. Au moment de partir, quelqu'un brusquement se signa, le souffle coupé. Les autres firent de même. Dans le silence lourd d'angoisse, on entendait un concert de voix plaintives qui semblait venir du toit : les *mèynèynki*. Personne n'osait les nommer, mais chacun savait ce que ces voix signifiaient : elles étaient celles de petits enfants morts sans le baptême et qui, exclus du Paradis, erraient sur la terre ou dans les " limbes ". A certaines occasions, ils se manifestaient aux vivants. Leur plainte était considérée comme un mauvais présage, le plus souvent elle annonçait un malheur. Personne n'osait s'aventurer dehors. Ils restèrent blottis les uns contre les autres jusqu'à l'aube. A ce moment là seulement, le concert prit fin et chacun, assez penaud, retourna dans sa maison.

Quelques semaines plus tard, Pauline fit fausse couche. Le fœtus était mort-né. L'événement confirma les craintes éprouvées ce soir là. Pour la grand-mère, le fait d'avoir organisé une veillée en carême était la cause de tout le mal. Si pourtant on l'avait écoutée, mais disait-elle :

Lé djènn ne scouto mi lé vi ! (Les jeunes n'écoutent pas les vieux !)

A cette époque déjà, il se trouvait des gens peu crédules qui tentaient d'expliquer le phénomène. Pour les uns, il s'agissait de matous en campagne amoureuse, c'était la saison et leurs miaulements rappellent étrangement des plaintes d'enfants. Pour d'autres, c'était le fait de mauvais plaisants ou de jaloux. Si ce fut le cas, les gaillards eux aussi durent bien s'amuser, chacun à son tour. Quoi qu'il en fut, ces faits ne firent que renforcer la crainte éprouvée par bien des gens à l'égard des *mèynèynki*.

SOURCE

PALS DE LOURS. *La Menée Hennequin, les manienki, Société d'Histoire du Canton de Lapourmie Val d'Orbey, 1981, sans nom d'auteur; pages 33-34.*

TROISIÈME PARTIE

LA VIE QUOTIDIENNE

LA VIE PAYSANNE
LA FAMILLE
LA SOCIÉTÉ



Famille sur un char à bœuf, origine inconnue, Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey

LA VIE PAYSANNE

LE CHAMP DU DIABLE

Entre Ste-Marie-aux-Mines et Fréland, à plus de 1000 mètres d'altitude, il existe un lieu-dit "le Champ du diable", maintenant couvert d'épicéas. Autrefois, c'était une chaume; c'était le temps où les Seigneurs de Ribeaupierre étaient les maîtres du Val d'Orbey.

Au cours d'une de ses fréquentes parties de chasse, le Seigneur et sa suite avaient pensé attirer plus de gibier là, si la forêt remplaçait les pâturages. Le maître des lieux vint donc trouver le garde-marteau de la fonderie de Fréland et lui confia les semences destinées au boisement de la montagne. Grand émoi parmi les ouvriers chargés de la besogne ! Et leurs vaches, où vont-elles pâturer ? Non, cela ne se fera pas ! Après s'être concertés, d'un commun accord, ils décidèrent de semer la gueule du haut fourneau et non pas la chaume qui nourrissait leurs vaches et leur famille.

A quelque temps de là, le Comte de Ribeaupierre vint vérifier l'état de son boisement. Curieux, rien n'a poussé ! Le garde-marteau affirma avoir respecté la consigne. Les ouvriers jurèrent que la semence avait été semée... mais ne dirent pas où. Le Comte indigné s'écria : "Alors, c'est le champ du diable !" Le nom lui est resté pour longtemps encore.

SOURCES

PALS DE LOURS,
Le Champ du Diable, Société d'Histoire du Canton de
Lapoutroie Val d'Orbey, 1981, sans nom d'auteur,
illustration d'Éric Hamraoui. : pages 40-41.

DENIS Marie-Noëlle,
Autrefois en pays welsche, Société d'Histoire du Val
d'Orbey, 1981, page 54.

ILLUSTRATION

HAMRAOUI Éric,
Les ouvriers ensementent le fourneau, in PALS DE
LOURS, Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie
Val d'Orbey, 1981, page 41.



EH BIEN, REMETS-LA OU TU L'AS PRISE !

La plupart de nos fermiers de montagne n'avait pas beaucoup de terrains pour nourrir leur nombreuse famille. Les enfants arrivaient tous les ans, mais les ares de terre rentable n'augmentaient pas pour autant. Pas moyen de nourrir plus d'une vache ou deux avec le peu de foin récolté. Parfois même, il fallait aller faucher l'herbe des clairières de nos forêts et la rapporter péniblement sur son dos dans le "cendrier". Vous comprendrez donc l'histoire que je vais vous narrer.

Pour avoir un peu plus de terrain, un de nos paysans s'en était allé, de nuit, déplacer les bornes qui limitaient son pré. Il était content, il avait joué un bon tour au voisin. Le dimanche suivant, il descend à la messe au village, comme d'habitude. Après l'office, il va retrouver les copains au café, les mêmes, ceux du dimanche. On se donne les nouvelles du pays welche, on conclut la vente de quelque bétail, on boit à la santé du Joseph du Gégène, du Batisse,... La journée passe. Femme, ferme, soucis, on oublie tout. Le soir tombe, il faut quand même penser à rentrer. Un peu éméché, notre homme prend le chemin de la montagne. Quelle est cette voix gémissante derrière la haie ? Il s'arrête, tend l'oreille : *Vark fau lé botè ?* (Où faut-il la mettre ?) La voix se faisait de plus en plus pressante. Personne derrière la haie. Agacé par cette maudite voix qui ne se taisait pas, il lança : *È bé, rbot lé vark t'lé prîz !* (Eh bien, remets-la où tu l'as prise !) La voix de sa conscience s'était-elle réveillée à la faveur de son état second ? Etait-ce un comparse décédé qui venait lui rappeler sa faute et l'expiation qui l'attend au purgatoire ? Les avis sont partagés chez nous.

SOURCE

PALS DE LOURS,
Eh bien remets-la où tu l'as prise !,
Société d'Histoire du Canton de
Lapoutroie Val d'Orbey, 1981,
sans nom d'auteur, illustration
d'Éric Hamraoui. ; pages 24-25.

ILLUSTRATION

HAMRAOUI Éric,
La voix mystérieuse, in PALS DE
LOURS , Société d'Histoire du
Canton de Lapoutroie Val
d'Orbey, 1981, page 25 .



LA JUSTINE ET SON BOUC

La Justine était une pauvre femme. Elle habitait à la Combe chez Pipir. Elle avait une paire de chèvres et un bouc.

Au milieu de l'hiver, le bouc tomba malade, rien à faire pour le guérir. Toute la journée, on entendait la Justine murmurer : "Mon bouc, mon bouc qui veut mourir !"

La Ronde du Blanc Quétion, qui passait par là pour chercher une bouteille de Jacobsthaler chez l'aubergiste appelé Malbrouck, lui dit : " Il faut aller trouver le Phil à la Bourse Noire. Il saura te dire ce qu'il faut faire. Ils ont toujours élevé des boucs à la Bourse Noire. ". La Justine appela le Phil. Celui-ci examina le malade consciencieusement, par devant, par derrière... Il réfléchit longtemps.

" Qu'en dis-tu le Phil ? " s'enquérit la Justine.

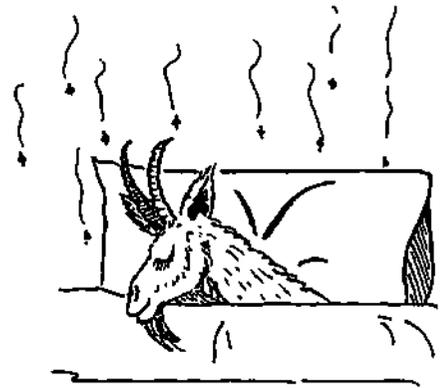
" Ma foi , répondit notre médecin, ton bouc a pris froid, il faudrait le mettre dans une autre étable, ou dans une chambre pour qu'il ait bien chaud. Mais tu n'a pas de place. A la rigueur, ta chambre à coucher ferait l'affaire, mais... "

" Pourquoi, ma chambre à coucher ne fait pas l'affaire ? ? "

" A cause de l'odeur ! ! "

" A cause de l'odeur ? ? Il s'y fera déjà à l'odeur, mon bouc ! ! ! "

Et l'on déménagea le bouc dans la chambre à coucher de la Justine...



SOURCE

PETITDEMANGE Henri,

Lè Justine é so boutch , Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey , N° 4, 1985, page 55, texte en patois et en français; dessins de Christophe Lach.

ILLUSTRATION

MILLION Gérard,

le bouc malade, dessin, 2001.

LE VALET DÉGOÛTÉ

Un valet allait au village tous les quinze jours pour chercher sa ration de tabac. C'était aussi pour lui l'occasion de boire une chopine avec ses amis.

Il y a un mois, quand son cousin le vit, étonné, il lui dit : "Toi, tu es malade, tu as la mine défaite".

"Non, répondit le valet, je ne suis pas malade, mais je vais t'expliquer, tu comprendras. Il est de notoriété publique que mon patron est avare, alors la semaine dernière, un cochon a crevé à la ferme et voici huit jours que nous mangeons de ce cochon".



Quinze jours plus tard, le valet invité à déjeuner chez sa cousine, fit l'étonnement de son hôtesse. En le voyant, elle lui dit :

"Toi mon pauvre, tu es malade, tu flottes dans ton pantalon !"

"Non , dit le valet, mais voilà, il y a quatre jours, un veau a crevé à la ferme, c'est maintenant du veau que nous mangeons. "

Un dimanche matin, le valet arriva dans sa famille, pâle comme un linceul, sa hotte sur le dos.

" Qu'est-ce qui se passe ? " lui demande-t-on.

" Eh bien, hier soir, le grand-père est mort...Alors cette fois, je préfère partir ! "

SOURCE

HERMANN Maurice,

*Lo vaula dégottè, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey ,
N° 5, 1986, texte en patois et en français, page 27.*

ILLUSTRATION

MILLION Gérard,

Lo vaula, Dessin, 2001.

UN BON DOMESTIQUE

Antoine du M... et son domestique, le Jules, fauchaient le foin au pré des Allemands, pas loin de la gare de Fréland.

Le soleil brûlait. La sueur coulait, mais Antoine fauchait toujours. Dans la grand-raie, Antoine avait mis quelques bouteilles au frais. Jules, qui avait soif, se mit à aiguiser sa faux à chaque pas qu'il faisait.

" Qu'as-tu donc pour aiguiser tellement ?"

" Ma faux ne coupe plus, l'herbe est sèche et j'ai bien soif !"

Antoine s'en fut chercher une bouteille dans la grand-raie. Il demanda :

" Tu veux un verre et assez

souvent, ou bien deux verres et moins souvent ?"

" Deux verres et plus souvent!" répondit le Jules...

SOURCE

PETITDEMANGE Henri,

*In bon vaula, Bulletin de la Société d'Histoire du
Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey , N°3, 1984,
page 64, texte en patois et en français,
dessin d'Eric Hamraoui.*

ILLUSTRATION

MILLION Gérard,

le faucheur, Dessin, 2001



LA FAMILLE

LE NOUVEAU PAPA

Le Jules, heureux papa d'un gros poupon, se rend au village pour les déclarations d'usage. En cours de route, il lui faut raconter la bonne nouvelle dans les cabarets qui sont sur son chemin, et il y en avait plusieurs jusqu'à la mairie. Le secrétaire lui demanda : "Alors, il s'agit d'un garçon ? "

" Non, c'est une fille "

" Son prénom ? "

" Eugène, comme son grand-père ! "

" Qu'est-ce que tu racontes, c'est pas le nom d'une fille "

" Excusez, c'est Eugénie. On avait dit Eugène si ç'avait été un garçon."

De la mairie au presbytère, il y eut encore un arrêt.

" Eh Jules ! ", lui dit Monsieur le curé, "tu es bien gai, c'est un fiston ? "

" Oui, Monsieur le curé "

" Et vous l'appellez ? "

" Eugène."

En sortant, il entra chez un ami d'enfance, un de la montagne, comme lui. Celui-ci, déjà au courant, le félicita : " *Djé sè, t'érau vlu inn fe, fau pè sné fêr, sa sré po énn aut défou !*" (je sais, tu aurais voulu un fils, il ne faut pas s'en faire, ce sera pour une autre fois).

" Dje m'nè fê pè, mê sa n'èvé pu da mè téyt " (je ne m'en fais pas mais ça ne va plus dans ma tête)

" Èta, jté darê do naur café, sa t'fré do bé !" (attends, je te donnerai du café noir, ça te fera du bien !)

Quand il eut bu le café et dormi un peu, ses idées redevinrent claires, il dit à l'Antoine :

"Skout inn pauw, j'nè fê do dja, djê di o kuréy ké d'jawou inn fe, inn Eugên." (écoute un peu, j'en ai fais du joli, j'ai dis au curé que j'avais un fils, un Eugène).

Antoine lui conseilla de retourner bien vite chez le curé; ce qu'il fit. Tout penaud et d'une voix mal assurée, il bredouilla :

"Monsieur le curé, c'est une fille, une petite Eugénie." Le visage du curé s'éclaira, il lui tapa sur l'épaule :

"Bravo mon brave, bravo. Des jumeaux, et la paire, félicitations !" L'histoire ne dit pas comment le pauvre Jules s'y est pris pour s'expliquer.

SOURCE

PALS DE LOURS . *Le nouveau papa. Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey. 1981, sans nom d'auteur , page 7.*

LE MARIAGE DU JACQUES

Le grand jour était arrivé, non sans peine. Jacques avait 28 ans. Sa première "bonne amie" lui avait coûté bien des peines : deux heures de chemin chaque dimanche, pendant près de deux ans, pour passer quelques heures de supplice autour d'une table où cinq filles riaient sous cape. La "Jénie" avait quatre sœurs plus une cousine. Pas question de solitude à deux. Ça ne se faisait pas, la maman veillait. Il tint bon longtemps puis, le cœur gros, il renonça.

La seconde, sa future femme, ce fut autre chose. Elle n'avait qu'un frère qui allait chwaumè (voir une fille) de son côté, mais il s'agissait d'une chasse gardée. La Louise était plutôt jolie, plusieurs garçons du coin lui faisaient la cour. Ils virent d'un mauvais œil ce gars du village voisin qui venait les supplanter. Ils le guettèrent et lui jetèrent des pierres. Plusieurs fois il fut atteint, mais sans gravité. Il tint bon, son amour fut plus fort. C'était une coutume assez répandue, surtout dans les hameaux reculés. Aux Huttes, par exemple, les garçons allaient à deux, l'accompagnateur attendait devant la maison (le temps de la visite ne devait pas être très long, surtout en hiver).

Le mariage de Jacques, après quelques mois d'épreuves, fut enfin décidé. Ses parents lui donnèrent une somme d'argent pour se monter comme on disait, c'est-à-dire pour acheter l'essentiel en mobilier et ustensiles de ménage. En outre, ils payaient la robe de mariée et celle du lendemain. Quelques semaines avant la cérémonie, quand les "bans" avaient été publiés, avec leur maman respectives, nos deux jeunes allèrent *krômè* (faire les achats pour la noce), selon la coutume. Ils se rendirent à Colmar, choisir alliance, costume, voile, couronne, chapeau, chaussures, sous-vêtements jusqu'aux bas et chaussettes et mouchoirs, on n'oubliait rien. Nos deux amoureux avaient encore à faire le tour de la parenté pour les invitations : une cinquantaine de personnes dont une dizaine de demoiselles d'honneur; ce n'était déjà pas si mal. A l'église, on choisit la première classe avec bancs ou prie-Dieu recouverts de velours rouge pour les mariés, orgue et Suisse en tenue de gala. Le repas aurait lieu dans un restaurant du village où Louise avait un oncle. Le menu : soupe de viande (pot au feu), petits pâtés chauds, porc avec jardinière, gâteau "pièce montée"; ceci pour le midi. Le soir : jambon, salade, tartes, le tout arrosé bien entendu, de bons vins et d'eaux de vie du cru.

Le cortège ne manquait pas d'allure, quoique passablement austère. Du noir, surtout du noir, des mariés jusqu'aux grands-parents. Seules les demoiselles d'honneur étaient habillées de couleur grise et bleue assez foncée. La seule note claire venait des plastrons blancs des hommes et des jeunes femmes. Les hommes, y compris le marié, portaient de longues jaquettes genre redingote, des cravates papillons et des chapeaux "claque" appelés gibus. Les toilettes des femmes tout en fronces, plis, passementerie et broderies, étaient de petits chefs-d'œuvre qui avaient demandé de longues heures de travail et beaucoup de tissu. Il y avait deux couturières renommées au village. L'une plus moderne, plus raffinée, dont la clientèle était aisée, l'autre habillait les gens de ressources moyennes. Quant aux pauvres, ils se contentaient de petites couturières qui cousaient à la journée dans les maisons. On a raconté que certaines jeunes filles étaient allées "en journée" pendant plusieurs semaines pour se payer la meilleure couturière qui avait plus de chic. (Quand on regarde les photos de mariage, on est frappé par l'élégance de nombreux costumes, qui contrastent avec la modicité, voire la pauvreté des intérieurs).

Mais revenons à notre noce, que nous retrouvons attablée pour le repas, après avoir posé pour la postérité. Au dessert commençaient les rites traditionnels : quelqu'un se glissait sous la table, pinçait la mariée à la jambe et ressortait triomphalement avec une jarretière d'une longueur impressionnante, de couleur rose et bleue, que des jeunes filles découpaient en morceaux et épingleaient sur la poitrine des invités, tout en quêtant avec un chapeau pour la cuisinière et ses aides. Ce "cérémonial" était suivi d'un autre: la remise de la poupée qui donnait lieu à un duo parfois assez drôle entre deux personnages déguisés en clochards, qui s'invectivaient à qui mieux-mieux. La femme portait une poupée et l'homme une bouteille. Leur histoire : ils n'étaient plus capables d'élever leur enfant, ils avaient eu l'idée de l'apporter à la nouvelle mariée . Leurs boniments différaient selon les personnes, ils étaient parfois assez osés et même vulgaires. Ce ne fut pas le cas. La Louise, toute rougissante, reçut une merveilleuse poupée de la taille d'un enfant, habillée d'une ravissante robe de baptême. Selon la coutume, c'était le cadeau des demoiselles d'honneur. Elles avaient bien fait les choses.

Vint ensuite un âne tout enrubanné, un âne vivant, offert par Léon, le frère aîné de Jacques. Il s'agissait encore d'une ancienne coutume qui voulait, qu'en cas de mariage du cadet en premier lieu, l'aîné lui offrit un âne. L'hilarité fut à son comble. Il y eut encore quantité d'énormes paquets, adressés à différents invités, avec des adresses drôles qui déchaînaient les rires. Finalement, ils aboutissaient chez les jeunes mariés avec une surprise plus ou moins drôle : légumes, casseroles, chapelet, minuscules bébés ...

Ensuite vinrent les chansons : "Elle est toujours derrière" et le clou, "La femme qui se démonte" (son corps est tout en prothèses), et bien d'autres. Et pour terminer, l'accordéoniste, un gars du coin, fit danser les amateurs, jeunes et vieux, jusqu'à l'aube. Une fois la soirée avancée, Jacques et Louise guettaient l'occasion pour se sauver en cachette. Là aussi, c'était une tradition. On ne prenait pas congé des invités, on s'esquivaient en douce, si du moins on y arrivait. Ce n'était pas facile, les jeunes guettaient, il fallait ruser et gagner des complicités. Non sans peine, ils y arrivèrent. Une tante les accueillait mais rapidement l'alerte fut donnée, une troupe joyeuse se mit à leur recherche. Pendant ce temps, nos mariés s'apprêtaient à se coucher. Dès qu'ils entrèrent dans le lit, celui-ci se mit à sonner, de quoi réveiller toute la maison. Le Louis avait attaché des clochettes aux ressorts du sommier. Impossible de bouger sans déclencher tout un carillon, et ce ne fut pas fini; la troupe découvrit le refuge, à l'aide d'une échelle, ils atteignirent la fenêtre, menaçant de la casser si on ne leur ouvrait pas. Sans prendre le temps de se rhabiller, ils s'exécutèrent.

La fête continua dans le *pal* de la tante, avec un marié en chemise et caleçon et sa femme en jupon et camisole. On chanta et on dansa. Enfin, peu avant l'aube, ils furent libérés. Ils regagnèrent leur lit à sonnettes qu'ils n'étaient pas près d'oublier.

SOURCE

PALS DE LOURS . *Le mariage du Jacques. Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey, 1981, sans nom d'auteur, illustrations d'Éric Hamraoui. : pages 21-23.*

TROIS FILLES A MARIER



Arsène possédait trois fermes, mais il avait aussi trois filles. Le malheur, c'est qu'elles n'étaient pas très belles; personne ne les demandait en mariage. Au bon vieux temps, les garçons qui désiraient une fille, allaient à la veillée chez ses parents, pour tenter d'avoir l'accord de la fille et des parents.

Un soir d'hiver, Djoson, jeune homme gentil mais timide, se présente chez Arsène, s'assied près du fourneau, écoute le père raconter ses histoires de service militaire, boit un coup puis repart. Deux jours après, le gaillard, toujours aussi timide, revient sans se mêler à la conversation. Cette fois, le père sort avec lui et lui dit :

" Voyons, ce n'est tout de même pas pour moi que tu viens, laquelle des trois veux-tu ? Je te le dis, la plus jeune a dix-huit ans :

si elle se marie, elle aura une dot de cinq mille francs. La deuxième, qui va avoir vingt-cinq ans lundi prochain, aura dix mille francs. Quant à Marie, qui approche de la trentaine, je lui donnerai, si elle se marie, quinze mille francs ". Djoson, après mûre réflexion, dit à Arsène :

" Écoute, n'aurais-tu pas une fille de quarante ans ? "



SOURCE

HERMANN Maurice.

Tra fève è mèriè .Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey , N°4, 1985, page 98 - 99, textes en patois et en français, dessins de Véronique Longhino.

ILLUSTRATION

LONGHINO Véronique.

Trois filles à marier. Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey , N° 4, 1985, trois dessins, page 98

MA MÈRE M'A MARIÉ

Ma mère m'a marié
A la saison dernière
Elle m'a donné comme ustensile
Une vieille cuillère en bois

Refrain :

O ma mère, ô ma mère
Les beaux cadeaux que tu me fais là !(bis)

Puis une vieille armoire
Qui n'avait plus de porte
Puis une vieille lanterne
Qui n'avait plus de poignée

Puis une vieille vache
Qui ne faisait plus de veau
Puis une vieille truie
Qui ne faisait plus de porcelet

Puis une vieille chatte
Qui ne faisait plus de chaton
Puis une vieille chèvre
Qui ne faisait plus de chevreau

Puis une vieille maison
Qui n'avait plus de chevrons
Puis un champ d'avoine
Qui n'avait que des chardons

ME MER M'E MERYE

*Mè mér m'é mèrye
E lè dèrér sajo
El m'é dne kom èbèch
Enn véy kouyî d'bauw*

*O mè mér, ô mè mér
Lé byè kadau k'i'mé fê toula !*

*Eko ènn véy àrmêr
Ké n'awou pu inn ech
Eko ènn véy lantén
Ké n'awou pu ènn anss*

*Eko ènn véy vètch
Ké n'fèyau pu d'vényo
Eko ènn véy katch
Ké n'fèyau pu d'pochyo*

*Eko ènn véy tchètt
Ké n'fèyau pu d'tchato
Eko ènn véy tchîv
Ké n'fèyau pu d'tchvrau*

*Eko ènn véy maujo
Ké n'awou pu d'tchèviro
Eko inn tchan d'avôn
K'n'awou rék dé tchado*

SOURCE

SCHEHIN Bernadette,
HERMANN Maurice,
JEANDON Jean-Pierre,

*Mè mér mé mèrye, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapourmie – Val d'Orbey, N°7, 1988,
pages 14-15, texte patois avec partition musicale.*

UN MARIAGE MANQUÉ

Tu m'avais dit au mois de janvier
 Que tu voulais me marier
 Le mois de janvier, il est passé
 Et moi, je ne suis pas mariée

Le soir, quand tu venais chez nous,
 Tu me prenais sur tes genoux
 Tu me disais que tu m'aimais
 Et moi, la sottie, je le croyais

Mon bel amant, la vie que tu mènes
 Ne pourra pas toujours durer
 Ce que tu gagnes en une quinzaine
 Tu le dépenses en une soirée

Mon beau Jean - Jean, tu t'es vendu
 Tu t'es vendu pour cent écus
 Tu t'es vendu, tu l'as bien voulu
 C'est pour cela que je ne t'aime plus

Mon bel amant, ce dont je me repens
 C'est d'avoir avec toi perdu mon temps
 Te seras quitte, depuis maintenant
 De me faire tant de tourments

INN MERYEDJ MANGKE

*Te m'avou di o mou d'janvyé
 Ke te vlau me mèryè
 Lo mou d'janvyé, él a pèssè
 E mi, d'je n'séy mi mèryây*

*Lo sâ, kat te vnau tchi no
 Te me pernau tsu té jno
 Te me déjau ke te mèymau
 E mi, lè sott, dje lo krèyây*

*Mo byê tchalang, lè vî ke t'monn
 N'sèrau mi toukou duri
 Sou ke t'gègn da ènn kinzèyn
 Te lo d'pann da inn sâ*

*Mo byê Jean - Jean, te té vanndu
 Te té vanndu po san éku
 Te té vanndu, te lé bé vlu
 Sa po sla ke dje ne t'èym pu*

*Mo byê tchalang, sou ke dje me rpa
 Sa de t'avou èpratè mo ta
 Te sré kitt, ènnda meytman
 De m'fêr tan de tourman*

SOURCE

PETITDEMANGE Henri.

*Un mariage manqué. Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey,
 N° 8, 1989, textes français et patois, pages 94-95.*

On se précipita pour apercevoir ces lumières. Il y eut bien des battements de cœur, mais si le nombre fait la force, il fait aussi le courage. On fit tant de bruit que le curé ouvrit sa fenêtre. De chez lui, il avait aperçu ces fameuses lumières dansantes. Il leur cria : "Ce sont des feux follets en bordure du cimetière, c'est un phénomène naturel, allez vous coucher !"

Le charivari avait cessé, le calme était revenu. Malgré tout, certains(es) restaient impressionnés(es). On racontait tant d'histoires de revenants. Sait-on jamais ? Les derniers achevèrent de vider leur verre, quand tout à coup des cris et des hurlements de frayeur éclatèrent. A présent, c'était plus grave. Le doute n'était plus possible. Il y avait un fantôme vêtu de blanc près du cimetière. Le Victor était sorti de sa tombe. Sous un ciel à demi éclairé, on pouvait le voir d'assez loin. Ce fut la panique. Certains s'enfermèrent à double tour dans leur maison et barricadèrent même la porte. Cette fois, le curé s'habilla et sortit de sa chambre; il avait aperçu le soi-disant fantôme. Accompagné d'un voisin, aussi peu crédule que lui, il monta au cimetière, perdant ainsi le fantôme de vue. Il entendit crier : "On ne le voit plus !"

Le fantôme s'était évanoui dans la nature. S'il était rentré dans sa tombe, en tout cas, ça ne se voyait pas, le terre était intact, aucune trace d'effraction. Redescendu, Monsieur le curé rassura ses ouailles : "Allons, allons, rentrez chez vous, n'ayez donc pas peur !" On l'écouta mais le doute persista dans bien des esprits. On en parla pendant longtemps. Y avait-il eu un fantôme ou non ? Les avis étaient partagés. Quant au curé et son voisin, s'étant concertés, il se reconnurent la même petite idée. La Rosalie avait un frère, Ernest, un farceur, un joueur de tours s'il en fut. Or, pour une question d'héritage, il était en froid avec le Victor surtout. Pour s'amuser et se venger aussi, à sa manière, n'avait-il pas imaginé cette mise en scène ? Jouer au revenant, quelle bonne partie de rigolade ! L'histoire des lumières lui en ayant donné l'occasion, il l'aurait saisie.

Le curé, qui le connaissait bien, l'invita un jour à prendre un verre chez lui. Ils vidèrent une bonne bouteille dont Ernest eut une large part. Adroitement, le curé orienta la conversation et, comme il l'espérait, confirmation lui fut donnée de ce qu'il avait deviné. Le revenant, c'était bien le frère de la Rosalie, recouvert d'un drap blanc. C'était aussi simple que ça. Il avait bien ri et il riait encore en l'évoquant.

Quant à la Rosalie, personne ne sut si elle y avait cru ou non. En tout cas, ce soir là, elle avait gardé son sang-froid et n'avait manifesté aucune émotion. Était-ce dû à l'imminence de son mariage, à la présence de son futur mari, ou simplement elle aussi avait pensé à son rigolo de frère. Tout est bien qui finit bien.

SOURCE

PALS DE LOURS . *L'inoubliable charivari, Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey, 1981, sans nom d'auteur , page 26 - 27.*

ILLUSTRATION

Carte Postale, *Lapoutroie (Schmierlach), trois vues avec l'ancienne église et la première tour du Faudé, Lith. Kunstanstalt H. Jundt, Colmar, Els : vers 1900.*

DEUX PAUVRES HOMMES

Deux pauvres hommes, des voisins, moururent au même moment, ils frappèrent à la porte du paradis.

"Bon saint Pierre, dit le premier, j'ai été bien malheureux dans ma vie, ma femme m'en a fait subir de toute sorte : j'ai déjà fait mon purgatoire".

"Mon pauvre, entre au paradis : tu l'as bien mérité".

"Bon saint Pierre, dit le deuxième, j'ai été encore plus malheureux que lui ! Je me suis marié trois fois. Ma première femme était belle, mais avec elle, toute la journée, c'était le boulot. La deuxième, une petite épaisse, avec elle, jamais de sortie. Quant à la troisième, c'est à cause d'elle que je suis ici".

"Va t'en ! dit saint Pierre au deuxième, ta place n'est pas ici : le paradis est fait pour les pauvres mais pas pour les imbéciles".

SOURCE

HERMANN Maurice,

Dou paour amme, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey, N° 3, 1984, texte patois et français, page 65.

LE REVENANT N'EST PAS CELUI QU'ON PENSE

Aux Allagouttes, il existe une ferme appelée "chez le r'venant". Au siècle dernier, cette ferme appartenait à une famille aisée. Cinq hectares de terres, trois ou quatre vaches classaient un fermier à cette époque. Une seule héritière, parce que la maman était morte en couches. Le papa n'avait pas repris femme. L'enfant avait été élevée par les grands-parents. A l'âge où la jeune fille fut bonne à marier, le fermier alla retrouver sa femme, laissant tous ses biens à son enfant qui devint riche héritière. Une servante et un journalier étaient en condition à la ferme depuis plusieurs années. Il n'était pas question de les remercier.

Maîtresse et servante couchaient toutes deux au premier étage. Depuis la mort de son père, notre fermière était réveillée la nuit par des bruits étranges qui venaient du pal, de la grange ou des écuries. Une nuit, elle s'entendit appeler par son nom. Tremblante de peur, elle n'osait bouger dans son lit, ni appeler sa servante. Sur le conseil de voisines, elle se hasarda à demander le nom de l'âme du purgatoire qui l'appelait, car, au dire des voisines, c'était une âme du purgatoire qui lui demandait des prières.

"Est-ce vous mon père ?"

"Oui, c'est moi, répondit une voix qui semblait venir du fond des abîmes. "

"Pour me faire sortir du purgatoire, et aller au Ciel, il faut que tu ailles en pèlerinage aux Trois-Epis et à Notre-Dame des Ermites, ensuite que tu maries M..., le journalier".

Notre héritière exécuta les deux premiers désirs de son " père ", mais pour le troisième, c'était une autre affaire. Marier le journalier, qui n'est pas de sa condition, ça non!

Une nuit où la voix caverneuse se faisait de plus en plus pressante, courageuses et lucides, la servante en tête et la jeune propriétaire descendirent dans la pièce d'où venait la voix mystérieuse. Que découvrirent-elles ? Au lieu de l'ombre du père, celle du journalier qui s'enfuyait par la fenêtre. Plus question de mariage ! La châtelaine qui épouse le berger, c'est bon pour les contes de fées. M... ne le savait pas. Son aventure se répandit très vite dans le Val d'Orbey. Il ne fut plus appelé que le "r'venant".

SOURCE

PALS DE LOURS, *Le R'venant n'est pas celui qu'on pense, Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey, 1981, sans nom d'auteur, page 18.*

UNE PLAISANTERIE MACABRE

On l'appelait le *salbotî* ou sabotier. C'était un dur qui avait roulé sa bosse en Europe et ailleurs. Mobilisé pour 17 ans, il était rentré au pays après plus de 25 ans, tanné, tatoué, le crâne chauve, les poches vides mais droit comme un "i". On le reconnaissait à sa grande taille, à sa démarche rapide et assurée, à sa longue barbe grisonnante. Il avait été un cavalier et non un paysan, cela se voyait. Dans sa jeunesse, il avait aidé son père à faire des sabots. Par nécessité, il se remit au travail, allant de maison en maison en hiver. L'été, il aidait aux travaux des champs. C'était un bon vivant qui mangeait bien, buvait plus encore et se moquait des superstitions, des histoires de sorcières et de revenants racontées aux veillées ou *pal dé lour*. On disait qu'il ne croyait ni à Dieu ni au diable.

Un trio de paysans, assez gais lurons, jurèrent un jour de lui faire peur. Ils imaginèrent une mise en scène assez macabre. L'un d'entre eux, qui vivait seul, proposa de faire le mort. On appellerait le *salbotî* pour le veiller comme c'était l'usage. A un moment donné, le faux mort parlerait. Ses complices guetteraient derrière la fenêtre les réactions du veilleur; on rirait bien.

Les choses se passèrent comme prévu. Le "Batisse" s'étendit sur le lit dans le pal, la chambre, on le couvrit d'un drap blanc. On alluma le *heurtcha*, la veilleuse posée dans un verre, dans lequel on avait mis d'abord de l'eau et ensuite de l'huile. On plaça derrière un crucifix, à côté, un verre d'eau bénite d'où émergeait une petite branche de buis.

Un voisin reçut le *salbotî*. Ils échangèrent quelques mots et le voisin partit. Resté seul, notre sabotier s'installa entre la table et le lit, sortit ses outils et des sabots déjà ébauchés d'une grande gibecière qui ne le quittait guère. Il se mit à creuser les ébauches avec une tarière, quand tout à coup, du lit, on entendit une voix qui se voulait d'outre tombe :

" *Kat an way lé mwau, an n'auweur mi* " (Quand on veille les morts, on ne travaille pas).
Le veilleur releva la tête et répondit du tac au tac :

" *Kat an z'a mwau, an n'prak mi* " (Quand on est mort, on ne parle pas). Et s'avançant vers le lit, il lui asséna un coup de cuillère sur la tête. Le mort ne parla plus.

Les copains qui faisaient le guet n'y comprenaient rien. Ils apercevaient toujours l'homme qui travaillait et le mort sur son lit. Serait-il mort pour de bon ? Le temps passait, ils prirent peur. Que faire ? S'en aller ? Ils en avaient grande envie, mais tout de même.. Et s'il était vraiment mort ? On ne devrait pas s'amuser à ce jeu là, ça pouvait être dangereux.

Claude et Nicolas prirent leur courage à deux mains. Ils entrèrent dans la cuisine puis, le cœur battant, s'aperçurent avec soulagement que le "Batisse" était encore vivant. En voyant ses compères, il osa bouger et ouvrit les yeux. A demi assommé, plus mort que vif, il avait jugé prudent de continuer à faire le mort.

Quant au veilleur, il ne manifesta ni colère ni émotion. S'était-il douté qu'il avait à faire à un faux mort ? C'était possible. Il connaissait bien les habitudes du pays.

Normalement, on se réunissait à plusieurs, on récitait le chapelet à heures fixes : 9 heures, minuit, 3 heures. Lui, on le savait, était un mécréant, un homme qui ne priait plus. De plus, on l'avait laissé tout seul. Avait-il flairé le piège ? Probablement. Il se vengea en racontant partout son histoire. Nos trois compères en firent les frais, on rit beaucoup à leurs dépens. Que le salbotî n'eut peur de rien, plus personne n'en douta désormais.

SOURCE

PALS DE LOURS, Une plaisanterie macabre, Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey, 1981, sans nom d'auteur, pages 66-67.

LA SOCIÉTÉ

LE CURE ET LE VOLEUR

Depuis quelques temps, tout le village savait qu'on avait pris deux lapins à Monsieur le curé, et qu'en dernier, son tas de bois avait diminué. Un dimanche, du haut de la chaire, Monsieur le doyen parla de la chose en ajoutant qu'il connaissait le voleur, l'ayant aperçu grâce à un rayon de lune en train d'emporter ses rondins. En conséquence, il demandait au voleur de lui rendre son bien, avec le même procédé discret. Il s'engageait de son côté à ne rien révéler, à condition que le voleur s'accusât en confession.

Après la messe, les langues allaient bon train sur la place et surtout dans les cabarets. Chacun y allait de son pronostic. Le vieux Gugusse se taisait. Mais au fur et à mesure que se vidaient les choppines, son sourire se faisait de plus en plus ironique. Tout à coup, il s'esclaffa et dit d'une voix claironnante :

"*Sa i bodou, lo kuréy, lo sâ la, i fèyau aussi naur k'da lè pans d'ènn vèch !*" (C'est un menteur le curé, ce soir là, il faisait aussi noir que dans la panse d'une vache !)

SOURCE

PALS DE LOURS. *Le curé et le voleur, Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey, 1981, sans nom d'auteur, page 68.*

VOISINS CHICANEURS

C'était dans le temps... Les gens d'Orbey avaient la réputation d'être très joueurs, ceux de Labaroche de se battre... Mais les gens du canton avaient quelque chose en commun, c'était de chercher des noises à leurs voisins, souvent pour pas grand chose.

Le juge de Lapoutroie avait toujours beaucoup de travail. Il n'était pas rare de voir des gens aller chez lui avec un panier rempli d'œufs ou avec du jambon, pour l'amadouer.

Un jour, une femme d'Orbey se dit :

"Ce n'est pas la peine d'aller à Lapoutroie, il vaut autant aller voir le maire ". Cela se passait avant Quatorze. Elle lui raconta que le chien du voisin avait mordu son cochon là où vous pensez, et que depuis, le cochon ne mangeait plus.

Le maire, après l'avoir écoutée, se frotta les mains, ennuyé, et lui dit :

"Ma chère dame, tâchez de vous arranger avec vos voisins ".

En entendant cela, la femme, enragée, dit au maire :

"Une supposition, que moi, je sois le chien et vous, le cochon, et que je vous morde. Que diriez vous ? Cela ne vous ferait certainement pas plaisir ! "

L'histoire ne dit pas ce que répondit le maire...

SOURCE

HERMANN Maurice.

Un peu de patois de chez nous. Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey, N° 2, 19
texte patois, page 48.

PRISCILLE OU DRAME A L'ETANG DU DEVIN

Priscille avait environ dix ans. Abandonnée par ses parents, elle avait été recueillie par des braves gens du coin, qui lui avait offert un vrai foyer. Fifine, dite la "Marand", et son mari le Batisse, avaient eu deux fils, dont un seul était encore avec eux. Priscille aidait aux travaux des champs et du ménage. On lui permettait d'aller en classe et de s'amuser un peu.

Ce jour de la mi-novembre, en début d'après-midi la grisaille recouvrait les pentes et les sommets de la Tête des Faux et de la Grand-Roche. Elle pénétrait à l'intérieur de la cuisine par les quatre petits carreaux de la fenêtre, assombrissant toutes choses. La fillette s'en souciait peu, occupée à sauter par-dessus des bûches sur le sol de terre battue. Une bonne odeur se dégageait de la grande marmite où la soupe de boudins avait mijoté. Quelques jours auparavant, on avait tué le cochon. Fifine avait soigneusement *rakè lé trip* (nettoyé les boyaux), et les avait fait tremper dans une eau vinaigrée, qu'elle renouvelait chaque jour. Avec la petite, toute la matinée, elle avait préparé ce qu'il fallait pour les remplir. Après avoir fondu la graisse et recueilli les *matchan* (petits morceaux de graisse grillés), toutes les deux avaient découpé des *chlatt* de viande (petits morceaux tombés en dépeçant), elles avaient épluché les pommes de terre, coupées ensuite en cubes, émincé les oignons, les poireaux, coupé les *poratt*, le thym, la *prévell* ou herbe de tripes, et mélangé le tout avec le sang et du lait chaud. Pour terminer, la maman, munie d'un entonnoir spécial, appelé *lè boudiratt*, avait rempli les boyaux, les avait liés et jetés dans l'eau bouillante, salée et poivrée. Elles avaient bien travaillé. Ce soir et les jours suivants, on allait se régaler.

"*Té ôyi*, dit la Marand, *lo Mimil, ké pèssè pa tosi, é rkontè k'lè mélanî îr malêv, sa bé dèmè-tch, j 'y avou di dé kwèri dé boudi èneuy*" (Tu as entendu, dit la Marand, le Mimile, qui est passé par ici, a raconté que la Mélanie était malade, c'est bien dommage, je lui avais dit de chercher les boudins aujourd'hui).

La Mélanie était une cousine qui habitait seule dans une sorte de chaumière, comme il y en avait beaucoup autrefois, et qui ont depuis longtemps disparu. Son mari, un journalier, vivait surtout de contrebande. C'était un métier plus ou moins lucratif selon les cas. Il s'exerçait de nuit et comportait des risques. Que de fois elle avait tremblé. Le plus souvent, il rentrait saoul. Un matin d'hiver, on le lui ramena sans vie. Il s'était couché en route et la mort l'avait surpris. Mélanie devait plutôt être soulagée. Depuis longtemps elle se débrouillait pour vivre, allant coudre et raccommoder dans les fermes en hiver, et participant aux travaux des champs le reste de l'année. On la payait surtout en nature. Sa maison préférée était celle de Fifine. Elle aimait bien la "p'tite", et c'était réciproque. Une idée vint à Priscille : "*Si d'j'y alây mi, li poutè lé boudi !*" (Si j'y allais, moi, lui apporter les boudins !)

"*Sa n 'té frau ré ? Yfê mi byai, il î brauma dé fnây*" (Ça ne te ferais rien ? Il ne fait pas beau, il y a beaucoup de brouillard)

"*I n'a rék dou z' our, kat y fré neuy,dje srê rvenouy. Dje kna ho tchèmi*" (Il n'est que deux heures, quand il fera nuit, je serai revenue. Je connais le chemin)

"*Fê inak ke t'vû. Si t'èvé, j'te dârê lé sopp da i po d'kan é lé boudi da i bochtéy èvo dé ferchurr, èl l'èym bé*" (Fais comme tu veux, si tu y vas, je te donnerai la soupe dans une canette et les boudins dans un panier avec du foie : elle l'aime bien).

Priscille ne se le fit pas dire deux fois, elle monta s'habiller. Vêtue d'une épaisse casaque grise, coiffée d'un bonnet de laine à capuche, chaussée de grosses bottines, les mains protégées par des moufles, elle prit ce que la maman avait préparé, en écoutant ses recommandations : ne pas traîner, ne pas rester chez la cousine, rentrer avant la nuit. Elle promit de se dépêcher, et joyeusement s'enfonça dans la brume. En la regardant partir, l'envie lui vint de la retenir, elle l'appela, mais déjà la silhouette menue avait disparu.

Des Embets, où elle habitait, il lui fallait descendre jusqu'à la route, à quelques centaines de mètres en contrebas, il lui fallait ensuite remonter la pente d'en face et tourner à gauche avant la forêt. Ce n'était pas loin. Comme on pouvait le prévoir, la nuit vint très tôt. Vers 16 heures, le brouillard avait tout envahi, et la petite ne rentrait pas. 17 heures, toujours personne. Il faisait *naur neuy* (nuit noire) comme on disait. L'inquiétude grandissait. Le fils de la maison, Alexandre, partit à sa recherche avec une lanterne. Arrivé chez la Mélanie, il apprit qu'elle l'avait quittée depuis un bon moment. Le temps de bavarder un peu, de manger deux tartines et elle était partie. Où était-elle passé ? Sans aucun doute, dans le brouillard devenu de plus en plus dense, elle s'était trompé de chemin. Alexandre alerta les voisins. A plusieurs, ils parcoururent la forêt pendant une bonne partie de la nuit; en vain. Le froid était vif, les sapins se couvraient de givre. A la ferme, c'était l'angoisse et la consternation.

Ce furent deux bûcherons qui la découvrirent le lendemain matin, à proximité de l'étang du Devin, en pleine forêt, dans la direction des Mérelles. Elle s'était effectivement trompée de chemin. Appuyée contre un arbre, son panier et sa canette à ses côtés, tenant dans sa main droite fermée, une image de la Vierge d'Einsiedeln que Mélanie lui avait donné, sachant qu'elle les aimait beaucoup. Son visage était souriant. Les deux hommes la crurent endormie. Hélas, la petite Priscille était morte, morte de froid, d'épuisement, non loin de son point de départ, après avoir erré sans doute au hasard des sentiers.

Quand la triste nouvelle parvint à l'école du Grand Trait, ce fut un choc pour les enfants, garçons et filles, rassemblés dans l'unique salle de classe. La sœur institutrice fit prier pour leur petite camarade que le Bon Dieu venait de rappeler à lui. Deux jours plus tard, maîtresse en tête, ils accompagnèrent Priscille à l'église et au cimetière de Lapoutroie. Les gens des alentours étaient venus nombreux, apitoyés par la brutalité et les circonstances de sa mort. On entendait répéter : "*Èl îr bé brauv*" (elle était bien brave), et aussi "*Sa dèmèdj*" (c'est dommage).

Le sens de "brave" n'avait pas ici seulement le sens restreint de courageux, il exprimait aussi la piété, la disponibilité, la droiture; c'était un bel éloge, Priscille le méritait. Nul ne le savait mieux que la "Marand". La mort de cette enfant lui brisait le cœur. Toute sa vie elle regretta de l'avoir laissée partir ce soir de novembre. Toute sa vie, le mince visage encadré de jolis cheveux châtain bouclés, animé par un regard à la fois tendre et rieur, fut présent à son esprit. Il lui arrivait de l'appeler et de lui parler à haute voix pour combler le vide créé par son absence. Elle n'en laissait rien paraître, ça ne se faisait pas. Seule la Mélanie, bien triste elle aussi, était dans le secret.

Le drame de l'étang du Devin fut souvent évoqué dans les veillées. On s'apitoya longtemps sur le sort malheureux de la petite Priscille. Les faits furent vécus aux environs de 1880.

SOURCE

PALS DE LOURS, *Priscille ou drame à l'Etang du Devin*. Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey, 1981, sans nom d'auteur. illustration d'Éric Hamraoui : pages 55 - 57.

LE VIEUX FACTEUR

Jusqu'au jour où, étant à la retraite, une malencontreuse hémiplegie l'immobilisa, avant de lui permettre de marcher péniblement avec une canne, le vieux facteur, à 70 ans, était resté droit comme un "i". Et pourtant, que de kilomètres il avait parcouru, que de marches en montagne, par tous les temps. Il faut connaître la région de Lapoutroie avec ses hameaux dispersés : la Goutte, Ribeaugoutte, le Grand-Trait, les Mérelles, sans compter les nombreux lieux-dits où se nichaient des fermes éloignées, et sans oublier Hachimette, la sœur cadette de Lapoutroie, pour comprendre la longueur des tournées.



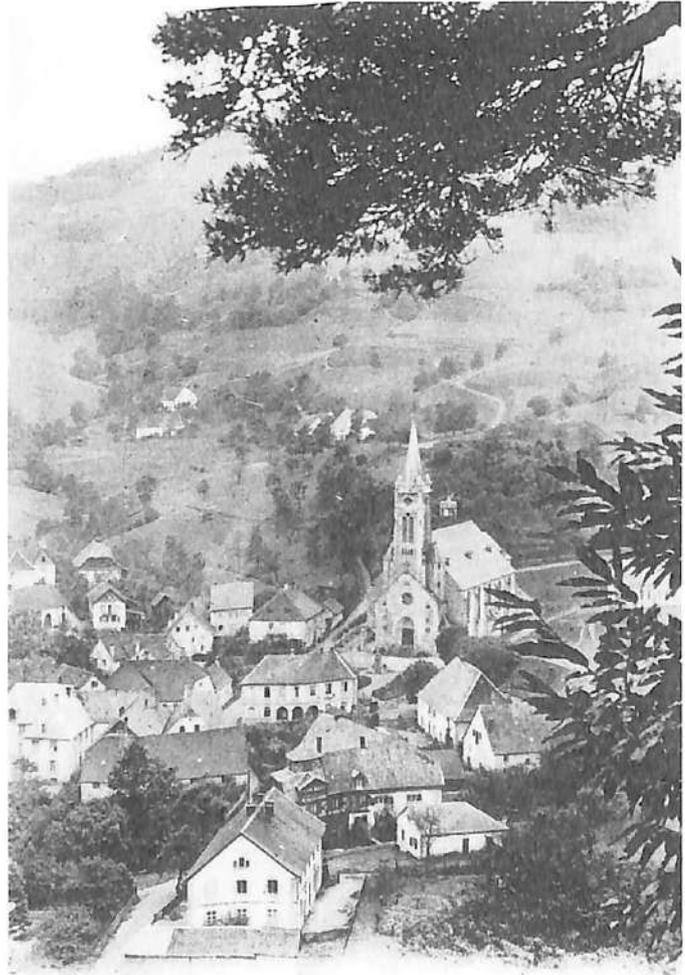
Quand il avait pris la succession de son beau-père, il devait encore desservir Labaroche et le Bonhomme. Bien entendu, il n'était pas seul, ils devaient être à trois. Le courrier n'était pas abondant, on échangeait peu de lettres. Par contre, les cartes postales étaient déjà à la mode. Certains ne s'en privaient pas. Quant aux journaux, s'ils n'étaient pas très répandus, ils avaient leurs fervents, les *monsû* comme il les appelait. Ces *monsû* n'étaient pas seulement des privilégiés du village tels que le médecin, le pharmacien, le juge, les différents fonctionnaires (tribunal, douane, contributions), le curé, le maire, les commerçants, certains artisans. Il y avait aussi des paysans, parfois assez éloignés, des autodidactes dont le meilleur exemple était un cultivateur de la Goutte, surnommé "Polignac". Les plus courants de ces journaux étaient le Petit Paris et son supplément illustré, le Messin avec son illustré, la Famille pour les dames, le Petit Echo de la Mode Pratique (eh oui déjà !)...

Malgré l'annexion allemande, les imprimés français continuèrent d'arriver. Heureusement, car la plu-

part des gens de la région ne savait pas l'allemand. Charles, le facteur était de ceux-là : né en 1853, sa scolarité se terminait quand vint la guerre. De famille paysanne, il avait travaillé la terre jusqu'au jour où il avait épousé la fille du facteur. C'était une demoiselle du village, qui avait été gouvernante chez un "Ober Direktor" des PTT à Berlin. On l'avait engagée pour apprendre le français aux enfants. Pourquoi l'avait-elle épousé ? Il ne l'a jamais bien compris. Ce mariage lui valut un poste de facteur. Il vint habiter chez son beau-père et il lui succéda. Il trouva là un genre de vie assez différent du sien.

Chez lui, on ne parlait que le patois, on lisait très peu, on mettait la soupière sur la table et chacun y trempait sa cuillère et son pain, on s'habillait sans aucune recherche. Chez sa Toinette, il en était tout autrement. On ne parlait que français, on lisait beaucoup, on mangeait dans des assiettes et il fallait voir comme sa femme pouvait être élégante le dimanche. Ses deux belles-sœurs, déjà mariées, avaient épousé des *monsû*, qui parlaient en riant de Charles, "l'homme de lettres" de la famille. Avait-il saisi l'ironie ? En tout cas, il n'en fit rien voir. C'était un silencieux. Ils eurent quatre enfants, en perdirent un au berceau. La santé de sa femme se dégradait. Souffrant d'une maladie nerveuse, elle ne se remit jamais. Elle se donnait elle-même chaque jour, une piqûre de morphine et ça, jusqu'à sa mort, à plus de soixante-dix ans, c'est-à-dire pendant trente-cinq ans au moins. Jamais il ne se plaignait; il aimait la tarte et la brioche. Le plus souvent possible, il en faisait qu'il portait cuire chez le boulanger. Il y avait des jours et heures fixés. On pouvait voir parfois tout un défilé de plateaux de tailles respectables, recouverts de serviettes blanches ou à grands carreaux. C'était la fête.

Charles n'emportait jamais de casse-croûte en tournée, les gens lui offraient à boire et à manger. Il était sobre. Si quelqu'un s'avisait de lui demander si c'était bon, il répondait invariablement : " *Sa n'a ko mi tro mâr !* " (ce n'est pas encore trop mauvais !). Pour lui, c'était un compliment que n'appréciaient pas certaines maîtresses de maison. Cette malencontreuse réponse le priva de plusieurs tranches de gâteaux qu'il aimait tant, sans qu'il en ait été conscient. Ce fut bien dommage, on l'aimait bien, il était serviable et discret. Il connaissait chacun par son patronyme et par son doublet : le surnom. Personne ou presque n'y échappait, et la plupart n'était connu que sous ce nom là. Certains étaient très honorables, d'autres moins, par exemple : le Prince, *le chékè* (le réussi), *lo meji* (le moisi), d'autres neutres ou très suggestifs, tels que : *lo guerya* (le grillon), *lo bzéy* (le pois), *lè krecht* (la croûte), *lè ko-nay* (le corbeau), *lo boub*



1157. LAPOUTRE. - Une échappée sur la Ville

(le garçon), *lo spa* (l'épais), on pourrait continuer... Pour un bon nombre, le sens reste caché, par exemple : le "*Flaco*", "*Djoslin*", la "*Cosnatte*", "*Colontaine*", "*Bédjeck*", "*Bâjo*", "*Cosso*", "*Coyo*"... Tous ces sobriquets faisaient plus ou moins une image. A part quelques uns, les plus défavorisés, ils étaient, en général, assez bien acceptés. Dans ce domaine, pas de difficultés. Là où Charles n'y comprenait rien, c'était à l'écriture allemande, mais il trouva des bonnes volontés pour l'aider.

Sa bête noire, c'était les recommandés émanant le plus souvent du Tribunal de Lapoutroie, où se jugeaient les litiges qui opposaient des voisins ou des parents, au sujet de lopins de terre, de droits de passage, de bornes déplacées, d'héritages contestés. On imagine mal aujourd'hui jusqu'où pouvait aller cet amour de la terre. Pour comprendre, il faudrait savoir combien de peines et de sueur leur avait coûté, à eux ou à leurs ancêtres, le défrichement de ces terres de montagne. Les hommes avec des hottes, les femmes avec des paniers, ils avaient ramassé les pierres, construit des murs dont beaucoup ont disparu, ils avaient arraché ronces et épines, le plus petit bout de terre étant précieux. C'est pourquoi ils défendaient avec acharnement ce qu'ils considéraient comme leur droit. Quand ils s'estimaient lésés par le Tribunal de Lapoutroie, ils faisaient appel à Colmar. Combien se sont ruinés ainsi... Charles les connaissait et les plaignait : "*Y me dno do mau, disait-il, mê s'nè fëyo bé dedpu è rauw maum*" (ils me donnent du mal, mais s'en font bien plus à eux mêmes).

Il connaissait bien les cabarets, non pour s'y saouler, on ne lui voyait jamais la "tête chaude" comme on disait. Il se contentait d'un quart de rouge ou de blanc le dimanche, et d'un verre, que parfois on lui offrait. S'il les fréquentait, c'était pour distribuer du courrier : il savait à qui c'était possible de le confier. Le lundi, c'était le grand jour, les cabarets étaient remplis de paysans qui venaient acheter ou vendre des bêtes, livrer les fromages, le blé qu'on échangeait contre de la farine, acheter du son, etc... C'était plus animé que le dimanche, parce que les animaux, bœufs, ânes, veaux, vaches, participaient au branle-bas de gré ou de force. On entendait surtout leurs protestations quand, attachés pendant des heures à un anneau devant une auberge, ils devaient attendre la bonne volonté de maîtres oublieux, dont la renommée était faite, et ce qui arrivait, c'est que la brave bête se soit vue chargée de ramener son maître au logis. Des âmes charitables le hissait tant bien que mal sur la charrette et " hue! ". La fermière n'avait plus qu'à prendre livraison.

Les cabarets étaient nombreux. On en comptait onze. Eux aussi avaient leur doublet : à la Gare; où se trouvait un pigeonnier, c'était "le Pigeon" ; l'hôtel du Faudé se disait "la Bourique", le patron ayant un âne; où l'on vendait du fromage, on l'appelait "le Beurtaque". L'un était le café "américain", l'autre le "Moulaf" parce qu'il expédiait parfois énergiquement certains clients trop encombrants. Il y avait le "Gentil" ayant réputation d'affabilité, le "Prussien", né le premier après l'entrée des Allemands en 1870, le "Gueulard", un voiturier qui criait avec ses ouvriers, le "Bouledogue", qui aurait mordu sa femme un jour de ribote, "l'Italien", originaire d'Italie, aux "Bonlagis", à cause des fermiers retardataires. Charles avait bon cœur. Il plaignait bon nombre de femmes dont il connaissait la misère : "*Sa pitî, èvo lôré z èfan, èl n'o ré è lè maujo, è rauw se gau-bèrjo*" (c'est pitié, avec leurs enfants, elles n'ont rien à la maison, et eux se soignent bien). Il disait encore : "*Y dpano lôré sou è tchî zauw é so rak*" (ils dépensent leur argent et chez eux ils sont avares). Pour être juste, il citait des cas où c'était le contraire : certains hommes n'avaient pas un sou en poche le dimanche. L'un ou l'autre en a été réduit à voler pour se faire quelques sous. C'était bien sûr des cas rares. En 1912, il fit construire sa maison. Une nouvelle église venait d'être construite, les matériaux de l'ancienne, qu'on venait seulement de démolir, étaient disponibles. L'entrepreneur, Monsieur Brutschi de Ribeauvillé, cherchait à les utiliser sur place. Le vieux facteur saisit l'occasion, même les portes furent réemployées.

Avec la Grande Guerre, le trafic s'accrut. La " Feld Post " acheminait lettres et paquets vers les différents fronts et vice versa. Le courrier avec la France étant interrompu, il transitait par la Suisse où des personnes complaisantes assuraient le relais. Ses collègues furent mobilisés. Ayant atteint et même dépassé la soixantaine, Charles resta à son poste. On réquisitionna un invalide et on engagea un jeune auxiliaire. Une photo le montre en compagnie de ce jeune et du postier entourant la charrette postale, quelque part dans un pré. La charrette est tirée par un âne. Distribuer le courrier à ce moment là n'était pas de tout repos, le village étant à proximité du front. Le Bonhomme évacué n'avait plus de poste. Il restait pourtant quelques familles qu'il fallait desservir. Un dépôt existait au Grand Trait, où une femme de Faurupt se chargeait de la distribution. Un jour, le postier fut lui aussi mobilisé et notre facteur se retrouva avec un Badois qui fut passablement surpris de rencontrer quelqu'un, ayant plus de trente-cinq ans de service, et ne parlant pas l'allemand. Par bonheur, il se montra compréhensif. Tout se passa bien.

La guerre finie, il prit sa retraite, non sans avoir été décoré pour ses "bons et loyaux services". Ce qui ne l'émut pas beaucoup. Il apprécia surtout le vin d'honneur et le kougelhopf qui l'accompagnait. Pour le taquiner, on lui demanda si c'était bon, sûr d'avance de la réponse : " *Sa n'a ko mi tro mâ r*" Eh non, ce n'était pas mauvais, pas plus que la vie et que toutes choses. Il disait aussi: " *Sa dîna, é fau pâr lé djan inak é so, lo Bon Dû a po tortu* " (c'est ainsi, il faut prendre les gens comme ils sont, le Bon Dieu est pour tous). C'était sa philosophie : faire son devoir, prendre de la vie ce qu'elle pouvait donner, sans exiger plus, goûter à la saveur des choses et croire en Dieu.

Ainsi Charles, le vieux facteur, était un sage.

SOURCE

PALS DE LOURS, Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey, 1981, sans nom d'auteur, illustrations d'Éric Hamraoui ; pages 59 – 63

ILLUSTRATION

HAMRAOUI Éric, *Le vieux facteur*, *PALS DE LOURS*, Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey, 1981, page 63. Carte Postale : Lapoutroie, une échappée sur la ville, Édition Louis Scandella. Papeterie Orbey, N°1187 ; Époque de l'entre-deux-guerres.

LA COMPLAINTÉ DE MENTINE

Mentine était servante
 Chez monsieur le curé
 Bon sang nom de tonnerre

*Mentinn ir demjall
 Tchi monsu lo kurey
 Bon sang nonm de tonnerre*

Son fiancé vint la voir
 Un soir après souper,

*So tchalang vne lè vèr
 Inn sâ èpé sepè,*

Mentine, oh ma Mentine
 Je voudrais bien un baiser.

*Mentinn, ô mè Mentinn
 D'jé vourây bé ènn karèss.*

O gros tâti que tu es bête,
 Ça se prend sans le demander.

*O grô tâti k'ta béyt,
 Sa s'pra sna lo dmandè.*

Voilà le curé qui arrive,
 Où bien te cacher ?

*Vannla lo kuréy ké vé,
 Varou bé té kwètchi ?*

Cache-toi dans la huche,
 Il ne pourra pas te trouver.

*Kwètch te da lè edj,
 E n'pouré mi té trovè.*

Il y resta six semaines.
 Les rats l'avaient bouffé.

*El'i dmoure chey smèyn.
 Lé lâ l'awoun brafè.*

On fit creuser sa tête
 Pour y faire un bénitier,

*An fèye eulè sè téyt
 Po nè fêr inn mnitî,*

On fit tourner ses jambes
 Pour en faire des chandeliers.

*An fèye tonè sé djanb
 Po nè fêr dé tchandléy.*

Voilà la triste histoire
 D'un jeune fiancé de Fréland

*Vannla lè trist istwêr
 D'inn djènn chwaumou d'Fralang*

Qui allait trop voir les filles
 Le soir après souper.

*K'nalau tro vèr lé bês
 Lo sâ èpré sepè.*

SOURCE

Lè complainte de " Mentine ". Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey, n° 9, 1990, sans nom d'auteur, page 25.

PETITDEMANGE Henri, Mentine était servante chez M. le Curé, chanson traduite en patois par Gaby BAUMANN. D'après la célèbre " Perrine était servante ", in Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey, n° 19, 2000, textes français et patois, illustrations et partition, pages 102 - 103.

Les uns étaient polis, les autres moins. Certains pouvaient devenir grossiers, surtout si on les contrariait. Que quelqu'un se soit avisé de leur dire : "*Vo srân me è l'opitau !*" (vous seriez mieux à l'hôpital !), et le plus souvent, des grognements courroucés ou au pire, une bordée d'injures étaient leur réponse. Il arrivait aussi que des mères de famille, avec des jeunes enfants accrochés à leur jupe, mendiaient de la nourriture : du pain, des pommes de terre, des noix, du lard, pour emporter chez elles. Il y avait beaucoup de pauvres misérables chaumières, abritant des familles nombreuses ayant une ou deux chèvres, que le mari, domestique agricole ou journalier-saisonnier, le plus souvent alcoolique, n'arrivait pas à faire vivre. Ces gens-là faisaient partie d'une autre catégorie de pauvres; ils n'appartenaient pas aux *pètléy* (mendiants).

La porte de la Mayanne était ouverte à tous. Par quel miracle arrivait-elle à nourrir ses onze enfants plus ses clients de passage ? Beaucoup se le demandaient. Une chose était certaine, elle y arrivait, et avec le sourire de surcroît. On travaillait beaucoup à la ferme, les champs de blé et de seigle donnaient de belles miches, le lait et le fromage étaient fournis par les huit vaches, la viande et le lard, par quatre cochons, sans compter lièvres et chevreuils que son mari, le Constant, chasseur passionné, apportait en hiver, sans oublier les trois douzaines de poules et coqs. Les fruits sauvages : myrtilles, framboises, mûres, feuilles de frêne, pommes et cerises sauvages, etc... donnaient des boissons agréables, qui remplaçaient le vin.

La Mayanne avait de bonnes recettes : par exemple, elle faisait fermenter les feuilles de frêne dans de l'eau sucrée avec un acide. Elle fabriquait aussi du *pièrèf* en faisant tremper des raisins de Corinthe dans de l'eau et en y ajoutant de la "lie de bière" et du sucre. Le Constant distillait des fruits parfois en mélange. Il en vendait une partie et réservait le reste pour la maison, à consommer de préférence en hiver. On était sobre chez eux. La générosité ne les a pas ruinés, au contraire. Leur maison respirait l'aisance et la bonne humeur. Certains *pètléy* disaient en partant : "*Déy vo gâr*" (Dieu vous garde). Et Dieu les avait gardés.

SOURCE

PALS DE LOURS . *Les Pettley ou Mendiants, Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey, 1981, sans nom d'auteur, page 30 – 31.*

ILLUSTRATION

COINCHELIN Laurence, *portraits, dessin, 2001.*

JUSTINE

Si on avait voulu écrire et tracer le portrait de la Barotchatte, elle aurait pu servir de modèle. Assise dans son fauteuil, le buste très droit, l'air décidé, le regard vif et tendre, elle évoquait le passé à travers ses paroles, son village, celui d'autrefois, s'animait, des visages, des mœurs, des coutumes revivaient. Les odeurs même étaient restituées. Justine portait dans toute sa personne, l'empreinte de son village de montagne, où les vents, la pluie, les orages, les êtres ont quelque chose de particulier, que l'intonation savoureuse de sa voix exprimait, surtout en patois.

De son enfance, elle parlait peu, le travail y avait trouvé sa place. A la maison, pour soigner les trois vaches, il fallait se débrouiller entre femmes. Justine apprit très tôt à traire, à fauciller, à porter les " charges " sur la tête ... Ce n'était pas une exception, la plupart des autres filles, ayant père et frère, en faisaient autant. En cela, Labaroche différait des autres villages du canton où les hommes, en général, se chargeaient de la traite des vaches, fauchaient l'herbe et les foin, et les rentraient à la grange et au grenier, dans les " cendriers ", sur leur dos. Là-haut, où les fermes de plus de cinq vaches étaient rares, c'était le travail des femmes. En période de sécheresse, surtout au sommet du plateau où elle se trouvait, le fourrage venait à manquer. Il fallait coûte que coûte nourrir les bêtes, c'est alors qu'on la voyait, avec sa sœur, descendre à Kaysersberg, aux alentours du château, pour y couper de l'herbe avec une faucille, en remplir un " cendrier " un grand carré en toile de jute grossière avec une corde à chaque angle, le placer sur sa tête, et remonter à la ferme. Il leur est arrivé de faire ce trajet pendant quinze jours d'affilée. En groupe, elle vint souvent au Limbach chercher de l'herbe et l'emporter de la même façon. Pour qui connaît les distances et la pente escarpée des terrains, ces " demoiselles " accomplissaient là un bel exploit d'adresse et d'endurance. Ce n'était pas les seuls. Au moment de la moisson, non seulement elles coupaient le blé, l'orge, l'avoine avec une faucille, les rassemblaient en gerbes, les transportaient à la ferme, mais de plus, Justine et sa mère les battaient elles-mêmes au fléau. Cet instrument, formé d'un manche et d'un battoir en bois, reliés l'un à l'autre par des courroies en cuir, devait être manié en cadence. Ce travail, plutôt réservé aux hommes, exigeait des muscles solides et une certaine habileté. Les grains recueillis, la paille soigneusement ramassée, reconstituée en gerbes, Justine allait les livrer chez les vigneron d'Ammerschwihl ou de Kaysersberg. Ceux-ci s'en servaient de liens pour attacher les sarments de vignes.

Dans les périodes creuses, quand il n'y avait pas de travail urgent : pierres à ramasser, fumier à épandre, fruits sauvages à cueillir, c'était le ramassage du bois mort en forêt. Là encore, on faisait des fagots qu'on hissait sur la tête, sans oublier auparavant le coussinet. Il était bien joli, avec ses couleurs vives, ses triangles de tissu satiné, sa forme de couronne bourrée de sciure. C'est lui qui permettait tous ces transports de marchandises les plus diverses, qui donnait aux femmes de ce village, un " port de reine ".

Les hommes, eux, se servaient de la hotte. Tressée d'osier, adaptée aux épaules par de larges et épaisses lanières de cuir, elle servait à tous usages. On y transportait aussi bien des bonbonnes, des grains, des victuailles, que de la terre et du fumier. Il va de soi que dans ce dernier cas, on utilisait une hotte réservée à cet usage.

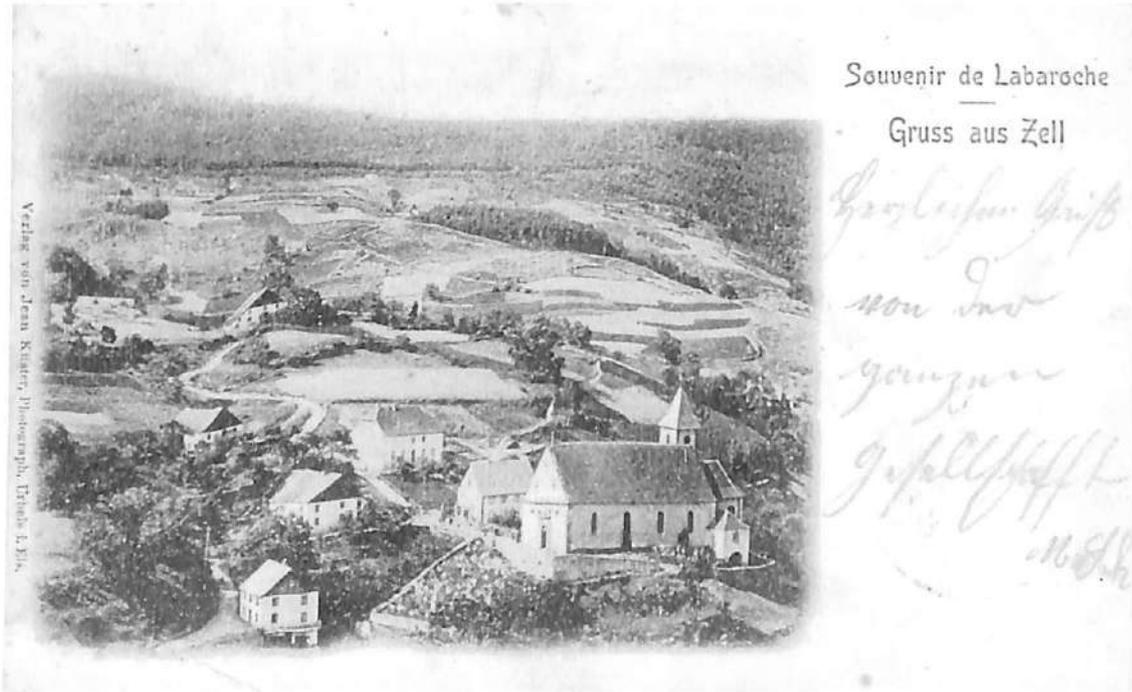
Si on travaillait beaucoup et dur, on s'amusait aussi avec le même entrain. L'entraide se pratiquait couramment. On se retrouvait souvent en bande dans les prés, dans les bois, dans les maisons

en hiver, pour les fameuses *pal dé lour*, dans les bals de plein air en été, on chantait et surtout on dansait. Dieu sait si Justine aimait ça ! Toutes les occasions étaient bonnes : le foin venait d'être rentré, elle dansait sur le pré tondu à ras. Aujourd'hui, il paraît qu'on pourrait difficilement le faire, les machines n'ayant pas la minutie de la faux. Elle dansait dans les clairières en forêt, quand les fagots étaient faits, avec d'autres jeunes filles, en chantant avec des garçons au son d'un harmonica. Toute sa vie, elle aima danser. Les *tchalan* ne manquaient pas, il fallait savoir dénicher le bon. La " Marie " l'avait mise en garde : " *Té sè, lé boub, fau mi toukou lé krêr, é permato brôma .Èpré, sa ènn aut fasso. E n'î k'bevo brôma, sa pitî d'lôré fam. D'jé sè k'inn boub de draubè vourau vnu tousi chwau-mè, déy té gâr, inn skechi do ley vau me k'ènn pyèntch dé fû d'ley k'an z é toukou di, sanndj z i !* " (Tu sais, les garçons, il ne faut pas toujours les croire, ils promettent beaucoup. Après, c'est d'une autre façon. Il y en a qui boivent beaucoup, c'est pitié de leur femme. Je sais qu'un garçon d'en bas voudrait te faire la cour, Dieu te garde, une dosse de l'endroit vaut mieux qu'une planche d'ailleurs, qu'on a toujours dit, pense-y !)

Justine la rassura, épouser un gars de *Sèvaumo*, Sigolsheim, pas question. Le temps des vendanges lui suffisait. La langue, les habitudes creusaient un fossé ; ayant appris l'allemand en classe, elle comprenait assez mal le patois alsacien. De plus, ces maisons accolées les unes aux autres, sans espace autour, avaient pour elle figure de prison. Si le danger n'était pas là, par contre, il existait ailleurs, où la " maman " ne se doutait pas, et il avait un prénom : Claude. Toutes les filles le connaissaient le beau Claude. A combien n'avait-il pas fait la cour ? Fils de cultivateurs aisés, intelligent, débrouillard, travailleur habile, plutôt sobre, à ses heures joyeux vivant, et pour couronner le tout, excellent danseur. Que demander de plus ? C'était le parti idéal. Et voilà qu'il s'intéressait à Justine, la petite fille recueillie par charité chez une personne honnête certes, mais pauvre. Sans doute elle était jolie, avenante, riieuse, aucune tâche ne la rebutait. Depuis un certain temps, on l'avait embauchée comme tisseuse à l'usine d'Orbey. Chaque jour, elle faisait l'aller-retour à pieds, en sabots : entrée à 6h30, sortie à 18h, avec un arrêt d'une heure à 12h, et deux pauses-café à 8h et 16h. Chacun emportait sa pitance dans une ou deux canettes qu'on pouvait réchauffer à l'usine. C'est ainsi que Justine était devenue " ouvrière de fabrique ", non pas par contrainte, simplement pour se constituer un petit pécule en vue d'un éventuel mariage. Et voilà que cette éventualité se présentait de la plus merveilleuse façon. Hélas, la pauvre avait deux handicaps : aucun espoir d'héritage - sa " mère ", n'étant pas propriétaire de la ferme - et son travail en usine.

A cette époque, contrairement à ce qui se passera après 1945, les paysans plus ou moins aisés, possédant des biens au soleil, conscients de ce privilège, formaient une sorte de caste assez fermée, animée d'un sentiment de supériorité à l'égard des autres, c'est-à-dire les " sans toit ", les " sans bas de laine ", les pauvres, les ouvriers agricoles et les ouvriers de fabrique, d'ailleurs issus le plus souvent de ces derniers. Justine savait cela et ne se faisait guère d'illusions. On citait des cas de jeunes filles, amoureuses et crédules, ou parfois ambitieuses, servantes ou non, qui, enceintes d'un fils de " maître ", se trouvaient abandonnées avec leur " bâtard ", heureuses encore si la maison familiale ne se fermait pas. La loi allemande de l'époque obligeait le " père " à subvenir à l'entretien de l'enfant, encore fallait-il fournir des preuves de paternité : lettres, témoins, ce qui n'était pas toujours facile. Les uns s'exécutaient d'assez bonne grâce, d'autres se faisaient tirer l'oreille ou refusaient. Le tribunal de Lapoutroie était alors chargé de régler le conflit. Certaines se vengeaient. Le jour du mariage de son ex - ami, l'une d'elles s'avança au devant du cortège, son bébé dans les bras, et le tendit aux jeunes mariés. On imagine la scène sous les regards narquois des spectateurs.

Comme prévu, les parents de Claude tentèrent de s'opposer à leur mariage, en vain : " *Sa léy k'djé vû, mi ènn aut, ou bé d'jèvirê !* " (C'est elle que je veux, pas une autre, ou bien je partirai !) Le mariage eut lieu. Une ferme de sa famille étant libre, ils s'y installèrent. Claude mit sur pied une petite entreprise de travaux publics, Justine s'occupa des cinq vaches, tout en élevant ses trois enfants : deux garçons, une fille. Ses rapports avec sa belle famille n'étaient pas très chauds, mais peu important, il y avait la bonne Marie " *grand-mère Pinèss* " comme l'appelèrent les enfants.



Quand elle évoquait ses noces, Justine exprimait son regret de n'avoir pu se marier en blanc, car c'était réservé aux " congréganistes ". Monsieur le curé ne se laissa pas attendrir. Elle avait refusé de faire partie des " enfants de Marie ", elle avait décliné l'honneur de porter le ruban bleu et la médaille de la Ste Vierge parce qu'elle voulait danser, et qu'au sein de la congrégation, la danse était proscrite. Eh bien tant pis, elle se marierait en noir ! Après tout, pour faire partie de la confrérie de la " bonne mort ", réservée aux femmes mariées jeunes ou vieilles, c'était mieux ainsi.

A propos du curé, elle racontait qu'un voisin était allé lui confier un gros souci : un revenant troublait la vie de sa maison. " Tant qu'il y aura des ignorants, il y aura des revenants ! " lui répondit Monsieur le curé. L'homme sortit sans rien dire et ne remit plus les pieds à l'église. De tels abandons étaient rares. Les hommes, au moins certains d'entre eux, pouvaient bien jurer, se saouler - Labaroche comptait huit cabarets - voire se battre, ils restaient des paroissiens assidus et obéissants. Par exemple, en période de fenaison, si le mauvais temps avait rendu difficile le séchage des foins en semaine, on allait demander à Monsieur le curé la permission de travailler le dimanche, après l'assistance à la messe. Accordée ou pas, selon le cas, personne ne se serait avisé de passer outre.

C'était à Carnaval qu'en fait de vie religieuse, la paroisse se surpassait. Pendant trois jours, l'église ne désemplissait pas pour l'adoration de St Sacrement, en réparation des crimes commis pen-

dant les fêtes du Carnaval. Et malheur à ceux qui s'aventuraient sur leur territoire affublés d'un déguisement, ils avaient droit à une volée de pierres, de quoi leur passer l'envie de recommencer. Au moment de la fête locale, certains renonçaient aux réjouissances et partaient en pèlerinage à la Vierged'Oderen ou *Vûsch d'êtôr* (Vierge de l'Aide), invoquée pour obtenir de beaux enfants bien portants. C'était toute une expédition : à pied, et pour une bonne partie du chemin, à pieds nus, en récitant le chapelet, à travers forêts et pâturages. Parfois, on prenait le chemin de la plaine, jusqu'à Guémar, pour y prier st Maximin, *sègn mansmi*, guérisseur des maux de jambes. A ces deux pèlerinages, s'en ajoutaient plusieurs autres qu'on pratiquait tout au long de l'année : Frère Joseph à Ventron, la Vierge de Kaysersberg (près du cimetière), à st Gilles le " grand Crucifix " (*Krusfi*), pour demander le beau temps et bien d'autres qu'on retrouve dans tous les villages du canton

Justine, comme les autres, y avait participé, le plus souvent en groupe. Elle en avait gardé de bons souvenirs. C'est la foi qui sauve. Au retour, les choses allaient mieux. Si on n'obtenait pas l'amélioration ou la guérison espérée, on avait refait son plein de courage. On pourrait s'étonner que Notre Dame des Trois-Epis, la proche voisine, n'ait pas été mentionnée. C'est peut-être sa proximité même qui l'explique. Elle était la Mère de tous les jours, celle dont la protection allait de soi. Les autres représentaient l'extra, les " spécialités ". A l'époque, il n'y avait qu'une église nichée dans un creux : la Basse-Baroche. Certains habitants du plateau se rendaient souvent à la messe aux Trois-Epis.

Un autre lieu d'attraction était Munster (*Vau d' Motéy*). Justine et ses amies aimaient y aller. Tout leur paraissait beau, attrayant : les maisons, le marché, l'église, les habits et les coiffes des " Huguenotes ". Ces dames portaient des robes à faux culs, très amples, en peau de soie noire ou de couleur, ornées de passementerie, et des bonnets de velours avec de magnifiques rubans. Munster, c'était la ville, les gens endimanchés, les magasins. Tout ce trajet par la montagne et la descente sur Hohrod, elles le faisaient à pied, en sabots. Cela ne les gênait nullement. De loin, on les entendait chanter.

Justine ne s'est jamais plainte de la nourriture d'autrefois, contrairement à d'autres. Pourtant, sans avoir souffert de la faim, elle n'avait pas été gâtée. Comme dans la plupart des fermes, les menus variaient peu : lard, choux, pommes de terre, orge grillé et moulu avec de l'eau et du lait, de la " *bro-katt* " (petit lait "), du pain de seigle fait maison, du fromage maigre, de temps en temps un œuf, plus les " extra ", à l'occasion des fêtes, ou tout simplement du dimanche. On mangeait ces jours là, soit une pièce de viande fumée (*ènn pes dé satch tchyê*), soit du pot-au-feu (*dè frach tchyê*). Quant à la boisson, de bonnes relations avec des petits vigneron leur procuraient un vin assez acceptable, auquel s'ajoutaient les sirops de fruits sauvages : mûres, framboises, myrtilles...

Depuis cette époque, les temps ont bien changé, son village aussi. Il a connu une véritable métamorphose. Très abîmé par la dernière guerre, il s'est donné un autre visage, celui de la prospérité et de l'aisance. Il y a loin de la chaumière de son enfance aux spacieuses maisons modernes de ses enfants, ainsi qu'à la confortable chambre d'hôpital où elle a vécu ses derniers jours. Son mari était mort, ses fils, sa fille, mariés depuis longtemps. A 80 ans, Justine maniait encore la faux et la hache pour fendre son bois. " Dans le temps, disait-elle, on travaillait dur, on n'était pas riche, mais on était content ! " Comme l'affirme le proverbe : *Contentement passe richesse*. Sa vie se trouvait toute entière dans cette affirmation.

Le printemps ouvrait la période des processions, avec celle des rogations, qui se déroulait en toute simplicité et fraîcheur, au matin des trois jours précédant l'Ascension. Ah ! ces promenades au son des clochettes agitées allègrement par les enfants de chœur, scandées par les Ave Maria et les invocations des saints à travers une nature en toilette de printemps, où riaient les pâquerettes et les boutons d'or, où les oiseaux chantaient à perdre haleine, aucun enfant ne les a oubliées. Le premier jour, on descendait à Hachimette, le deuxième, on montait à Ribeaugoutte, le troisième, on se contentait du tour d'Altenbach. Les autres processions étaient beaucoup plus solennelles. Des petites filles vêtues de blanc, portaient des bannières bleues, roses et blanches, bordée d'or, et de toutes tailles. Deux, parmi les grandes, costumées en bergères, avec de larges chapeaux fleuris et une houlette, tenaient un panier contenant un petit agneau en peluche. L'apothéose, c'était la Fête Dieu avec ses quatre reposoirs, répartis à distance à peu près égale à travers le village. Tout au long du parcours, on dressait des petits boulevards, on répandait des fleurs, le sol était jonché de fougères et surtout de marguerites. Des servants de messe en avaient des corbeilles pleines qu'ils jetaient devant le dais, porté par quatre hommes, qui abritait le prêtre portant le Saint Sacrement. Ces enfants marchaient en reculant. Le cortège était accompagné de la chorale et de la fanfare. Les premiers dimanches du mois, on se contentait de faire le tour de la place de l'église. Les offices étaient très suivis. Des personnes habitant aux Embrets, au Champ de la Croix, à Bache le Loup, à la Goutte ou ailleurs, ne se contentaient pas de la messe, mais revenaient l'après-midi, pour les vêpres. Oh bien sûr, il existait des récalcitrants, surtout parmi les habitués des cafés. La loi allemande interdisait la vente de boissons pendant la grand-messe du dimanche. Elle ordonnait même la fermeture des cabarets. Les gendarmes faisaient la ronde, et gare aux procès-verbaux ! On citait le cas d'un monsieur qui s'était réfugié à la cuisine, et que la police trouva le melon sur la tête, en train de surveiller le rôti. Pour la majorité, Dieu ayant eu sa part, les affaires d'ici-bas reprenaient leurs droits. La place de l'église était noire de monde. Les juifs, marchands de bestiaux, circulaient, interpellant l'un et l'autre, en patois. Les conversations allaient bon train, on disait : " *An sé koj o motéy, an s'rètrap èpré* " (on se tait à l'église, on se rattrape après). Ceci pour les hommes. A ce moment là surtout, la présence des femmes dans les cabarets était rare. Ce pouls de la vie sociale, politique et économique, battait sans elles.

Seppi comptait parmi les " braves " et les sobres. Il buvait son quart de vin, sans plus. Jusqu'à la guerre, il passa ses dimanches à Labaroche, au milieu des siens. La vie là-haut était différente, la population étant moins diversifiée et pas du tout groupée, les magasins pratiquement inexistantes. A Lapoutrois, on trouvait un peu de tout : boulangerie, épicerie, mercerie, pharmacie, boucherie. En plus d'un boucher, personnage haut en couleur, un paysan aubergiste très entreprenant se mit à chercher des porcs de " l'autre côté " (sous-entendu, de la frontière). Accompagné de son fils, il passait le col du Bonhomme, en poussant devant lui son petit troupeau de huit à dix pièces. Il le vendait en viande fraîche, fumée, ou sous forme de saucisson. Voisin de l'usine, il trouvait là bonne clientèle. Pour ceux que ne trouvaient pas sur place ce qu'il leur fallait, il existait des " commissionnaires ". L'une d'elles circulait avec un petit chariot pour faire les livraisons. Avant que le train ait relié Colmar à Lapoutrois, elle allait et revenait à pied. Trois sœurs aussi larges que hautes, surnommées " *Kougelhof* ", ouvrières d'usine, cueillaient des ciboulettes qu'un voisin mettait gentiment à leur disposition, en faisant des bouquets enveloppés de coton, qu'elles allaient vendre aux marchés de Colmar et de Kaysersberg, 3 pfennigs la pièce. En même temps, elles se chargeaient de commissions. Les colporteurs aussi étaient nombreux. Ils proposaient surtout des tissus, allant d'une ferme à l'autre, leur besace sur l'épaule. Bouchers et boulangers, munis d'une clochette, poussaient leurs charrettes à travers le village jusqu'à Hachimette. Quand la bouchère eut un " attelage ", d'abord un chien, ensuite un âne, on la vit sur la route du Bonhomme. Si on ajoute les saisonniers : rétameurs,

marchands de peaux de lapins, vendeuses de fruits et fleurs sauvages, payées pour ces dernières cinq pfennigs la botte, sans oublier l'essentiel, le " gros commerce ", c'est-à-dire la vente du fromage, de la farine, du son, des bestiaux, on a une idée de l'animation commerçante du bourg.

Seppi s'était inséré lentement dans ce nouveau mode de vie. On l'entendait dire : "*Touci, an n'ôy mi mêk do patwè, an n'ôy ko do franssè è d' lalman*" (Ici, on n'entend pas que du patois, on entend encore du français et de l'allemand). Les fonctionnaires : gendarmes, douaniers, receveur des contributions indirectes, patron de la filature, venus d'outre Rhin, parlaient l'allemand. Les débuts de Seppi furent la période de vaches maigres. Ayant pris pension dans une famille pauvre, il en fut réduit à manger des nouilles chaque jour de la semaine sauf le vendredi, où le "*makéy*" (rata de pommes de terre et de navets) était à l'honneur. Le lard ou les saucisses accompagnaient les goûters. Une exception, le jour où l'on posa solennellement la première pierre de l'église, ils mangèrent "*ènn liv dé frach tchâ po kwèt*" (une livre de pot au feu pour quatre).

La guerre de Quatorze mit fin à cet état de choses. Mobilisé, expédié lui aussi un jour sur le front russe, Seppi revint sain et sauf pour reprendre sa vie d'ouvrier. En 1922, il épousa sa Marie, une voisine. Il se maria à 6 heures du matin (ce qui n'était pas rare), en chapeau claqué et en jaquette. Aussitôt après la cérémonie, accompagnés d'un couple de parents, ils montèrent à Sainte Odile. Aujourd'hui encore, le prix de pension lui est présent à la mémoire : 6 francs pour une nuit, le souper, le déjeuner et le dîner à quatre.

Son beau père était un ouvrier paysan employé à la cartonnerie d'Alspach, où il se rendait à pied. Il avait résisté à la tentation de boire trop souvent un "*chta*", une goutte d'eau de vie, comme d'autres le faisaient, pour se donner de l'entrain et du courage. Hélas, le résultat était plutôt lamentable pour ces derniers.

Seppi et Marie aidèrent le papa à la ferme puis lui succédèrent. Etre paysan au village représentait bon nombre de déplacements, prés et champs n'étant pas à proximité. Surtout pendant la belle saison, la grand-rue, les chemins voyaient défiler "*bayarts*" - sorte de civières à chevets- et brouettes - petits tombereaux à une roue et à deux brancards- , tous les deux à bras. On employait l'un ou l'autre selon les cas, faisant ainsi l'économie d'un âne, d'un bœuf ou d'un cheval. Seuls les fermiers ayant plus de cinq vaches, et se trouvant à l'écart en montagne, devaient ou pouvaient s'offrir le luxe d'un attelage. Toute cette circulation paysanne, les outils sur l'épaule, le panier de goûter au bras, animait les rues. Seppi s'y mêlait le soir et le samedi après-midi. Dans son quartier, une petite épicerie faisait l'envie et la joie des enfants. On y voyait des bocaux pleins de friandises : bonbons joliment colorés, caramels, réglisses... L'épicière était avenante, malgré les malheurs qui avaient assombri sa vie. Peu après 1900, des ouvriers maçons, venus du Tyrol, vinrent offrir leurs services en Alsace. Elle épousa l'un d'eux. Fumeur et alcoolique invétéré, il mourut prématurément. Non découragée, elle se remaria avec son beau-frère qui avait les mêmes défauts. Veuve une seconde fois, elle perdit, en outre, ses deux filles à la fleur de l'âge, de ce mal qui faisait beaucoup de ravages parmi les jeunes : la phtisie. Une personne du Stoff vint l'aider et resta auprès d'elle, la remplaçant au magasin. Seppi se souvient bien de ces deux femmes, comme il évoque aussi volontiers un autre personnage de son quartier : Sidore. Qui se souvient de lui ? Sacristain, tourneur, chasseur, d'un caractère vif, blagueur et insouciant, il aimait les longues promenades ; les parties de cartes et le café crème, sans dédaigner, à l'occasion, un verre de bière ou de bon vin. Chaque matin, on le trouvait à l'église, servant la messe en l'absence d'enfants de chœur, et tenant l'harmonium. Son jeu lui était

tout à fait personnel, ceux qui l'ont entendu ne l'ont pas oublié. Pendant l'office, il faisait presque toujours un saut à sa maison toute proche pour y boire une tasse de café disait-on. Si l'absence avait été trop longue, au retour, il donnait " plein gaz " à son instrument, ce qui lui permettait d'escamoter une partie des paroles du credo ou du sanctus, et de rattraper ainsi Monsieur le curé. Ce brave Sidore, combien sa présence a réjoui les enfants d'autrefois ! Sans lui, les messes matinales leur auraient paru souvent monotones, car, à cette époque là, le prêtre parlait à Dieu à voix basse, en latin, pendant que les fidèles récitaient le chapelet. Il remplit ses fonctions tout au long de quarante années et plus. Les curés passaient, le sacristain restait, symbole de permanence.

Seppi et lui incarnaient deux types d'hommes très différents. Autant le premier était calme, paisible, autant le second était nerveux, pétulant. Ils avaient en commun la foi et l'honnêteté. Seppi était essentiellement un homme de travail, Sidore, un homme de loisirs, à l'esprit non dépourvu d'humour.

Avec les années, vint pour Seppi et Marie, l'heure de la retraite. Pendant longtemps encore ils cultivèrent champs et jardins, tout en donnant des coups de main aux voisins. Un jour, la maladie les contraignit au repos. Seppi l'accepta avec bonhomie, sa sérénité habituelle. Malheureusement, sa Marie ne sut jamais s'y résigner, elle perdit son entrain et sa gaieté : ce fut dommage. Leur amour avait résisté à l'usure du temps. Quand elle l'eut quitté, il conserva précieusement auprès de lui la photo de leur mariage, où elle portait une longue robe noire, éclairée par un voile de tulle blanc et lui un habit noir, son " gibus " à la main. Ils étaient jeunes et beaux, mais aujourd'hui, près de soixante ans plus tard, l'expression de son visage n'a pas changée. Tout autour de lui est devenu différent : la vie, les coutumes, l'environnement. Lui, il est resté fidèle à sa Foi, à son Amour, aux siens, au village de son enfance, à son passé de labeur. Il a eu sa part de bonheur, de plaisirs et de joies. A part la mort de sa compagne, il ne regrette rien. Sa vie a été bien remplie : que demander de plus ? C'est ainsi, le temps passe et nous passons. Heureux qui comme Seppi, passe dans la confiance et la sérénité.

SOURCE

PALS DE LOURS. Deux vies, Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey, 1981, sans nom d'auteur, pages 43 - 52.

ILLUSTRATION

Carte postale, Labaroche

Carte postale. Souvenir de Labaroche

Carte postale, Lapoutroie

Carte postale, Schnierlach

- Zell : La place vue des Evaux, Edition Prudhomme 1455, postée en 1904.

- Gruss aus Zell, Verlag von Jean Kuster, Urbeis i. Elsass, postée en 1901.

- la Filature, 1198 c., Edition Olry, Papeterie, Lapoutroie, sans date (après 1918 ?).

- Lapoutroie, avec l'ancienne église, Nr 112. B & R. S. Strassburg, sans date (avant 1912).

LA MENDIANTE DE LA PLUIE - *LE PODER DE PYOU*

On l'appelait " *lè podér dè pyou* " ou " *Marie dè pyou* ". Était-ce la même personne ou y en eut-il plusieurs ? D'après certaines affirmations, une " *Marie dè pyou* " aurait été trouvée morte près du moulin à Orbey. Peu de gens se souviennent de son visage, dissimulé par un fichu de coton plié en triangle, gris ou noir comme sa jupe et son " *cazavèque* " , sa jaquette, comme aussi son cabas qui ne la quittait pas. Seul son tablier mettait une note claire.

Elle marchait lentement, le dos courbé, en s'appuyant sur une canne. Elle servait de baromètre. Quand on l'entendait à peine, c'est que le temps resterait stable et beau, si elle parlait tout haut, d'une voix irritée, c'est qu'un changement allait se produire et si elle brandissait sa canne en prononçant des paroles incohérentes et en faisant des grands gestes, c'est que l'orage et la tempête étaient dans l'air.

Quand il y avait un banc devant les maisons, elle s'y asseyait et attendait qu'on lui apporte à manger, ou qu'on l'invite à rentrer. Elle prenait, le plus souvent, un bol de soupe avec un morceau de pain. Selon les cas, elle acceptait ou non des légumes, pâtes, riz... On lui donnait aussi un bout de viande ou de lard, que parfois elle préférait emporter. Dans ses mauvais jours, elle refusait la nourriture qu'on lui offrait, allant jusqu'à maudire tout le monde. Au contraire, dans ses bonnes périodes, elle priait Dieu de récompenser ses bienfaiteurs.

On n'imaginait pas qu'elle ait pu être jeune. On ne lui connaissait ni famille, ni amis en dehors d'une petite fille à qui elle avait raconté son histoire ; une histoire à laquelle, en dehors de l'enfant, personne ne croyait et qui était probablement inventée. Mais qui sait, peut-être qu'elle-même s'était prise au jeu et avait fini par y croire.

Dans sa jeunesse, la " *podér* " serait allée à Paris, en service chez des bourgeois. Là, un monsieur très riche l'aurait emmenée vivre avec lui dans un bel appartement rempli de beaux meubles, de soieries et de dorures. Il lui aurait acheté de belles robes, des parfums. Elle, la domestique, aurait été servie, se serait promenée en calèche.

Bref, elle aurait mené une vie merveilleuse jusqu'au jour où le monsieur serait mort subitement. C'est alors qu'on l'aurait mise à la rue, sans argent ou presque. Après des nuits à la belle étoile, et des jours sans nourriture, elle se serait retrouvée à l'hôpital.

Là, une visiteuse charitable lui aurait payé le billet pour rentrer dans son village. Ses parents étaient morts. Elle avait retrouvé leur petite maison toute délabrée et s'y était installée tant bien que mal. Comme preuve de la véracité de son histoire, elle donna un jour, une jolie broche en or, ornée de minuscules rubis, à sa petite confidente, en lui disant : " J'ai d'autres bijoux encore, de plus beaux: je te les donnerai quand tu seras plus grande " .

La " *podér* " mourut bien avant que la petite ait eu le temps de grandir. Personne ne parla de bijoux trouvés dans son misérable logement. Existaient-ils ? La " *podér dè pyou* " emporta son secret dans la tombe .

SOURCE

PALS DE LOURS. *Lè Podère de pyou. Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey. 1981, sans nom d'auteur . page 16 - 17*

MENTINE

Mentine mourut à 93 ans, en 1965. On ne pouvait trouver meilleur informateur sur le passé, la vie des gens d'autrefois. Elle était dans une ferme éloignée entre Lapoutroie et Le Bonhomme, où elle avait passé son enfance et une partie de son adolescence. Elle habita ensuite le Fossé et eut l'occasion de fréquenter les gens les plus divers.

Son esprit ouvert et vif, sa curiosité insatiable mais saine, son assurance, ses connaissances pratiques lui permirent de rendre de multiples services dans des domaines très variés. Sans enfant, elle était disponible.

Dès son enfance, étant la cadette de cinq, elle affirma son besoin d'indépendance. Son école fut celle du Grand-Trait où une religieuse enseignait un allemand qu'elle-même ne comprenait pas. Les élèves parlaient patois, le maîtresse parlait français, tout en sachant aussi passablement le patois. Les deux langues (français/allemand) étaient enseignées en même temps. Plus tard, une semaine était consacrée au français et l'autre à l'allemand, et il était interdit de parler une autre langue pendant la récréation.

Un garçon de son âge, intelligent et très éveillé, dont les parents avaient une auberge-épicerie près de l'école, où l'on tuait et vendait aussi les porcs, savait mieux l'allemand que la sœur, et lui en remontrait; ce qui agaçait la petite Mentine qui le jugeait prétentieux. Ce garçon là devint instituteur, puis marchand de fromages et maire du Bonhomme.

Elle était vite devenue la commissionnaire de la sœur. Le catéchisme obligeait les enfants à descendre à Lapoutroie le jeudi matin, et plus tard, un autre jour après la classe. Débrouillarde et nullement timide, elle arrivait avec un billet où les courses étaient inscrites; ce qui la faisait passer chez le pharmacien, l'épicier-boulangier, parfois aussi chez le boucher.

Son préféré était le pharmacien; il lui donnait du "bois doux". Dans une épicerie-boulangerie, on lui donnait des bonbons, dans l'autre pas, ou rarement. Malheureusement, le "hic", c'est que c'était justement dans cette dernière que la pain était le meilleur, au goût de ses parents et de la sœur. La même chose se produisait au Bonhomme où elle allait plus souvent encore, le village étant plus proche. Là, c'était du *partraque* (réglisse) qu'on lui donnait et Dieu sait si elle l'aimait ! Que faire ? Il lui fallait tricher. Ça passait où ça ne passait pas. On la grondait mais la tentation était trop grande. Après avoir obéi, elle recommençait à tenter sa chance. On finit par la laisser libre, d'autant plus que ses parents achetaient peu de pain. S'ils le faisaient, ce n'était que pour le dimanche, les jours de fête et aussi pour sa maman qui souffrait de l'estomac et digérait mieux le pain blanc.

Sur la route de Lapoutroie, le jeudi, elle rencontrait assez régulièrement une personne qui l'intriguait beaucoup, plus tard, une de ses amies fut à son service. C'était la veuve d'un officier nommé " *Sikorski* ". Elle s'était enhardie un jour, à lui demander l'heure : "On dit s'il vous plaît Madame, quelle heure est-il ? et non pas tout court : quelle heure qu'il est ?" Mentine s'était répété la formule pour s'en rappeler la prochaine fois. Connaître l'heure était important, ça lui permettait de ralentir sa marche ou de se dépêcher. La rencontre avait lieu presque toujours au même endroit: aux " Anneaux ", entre le chemin du Fossé et la Maison Rouge. C'était un endroit réputé maléfique.

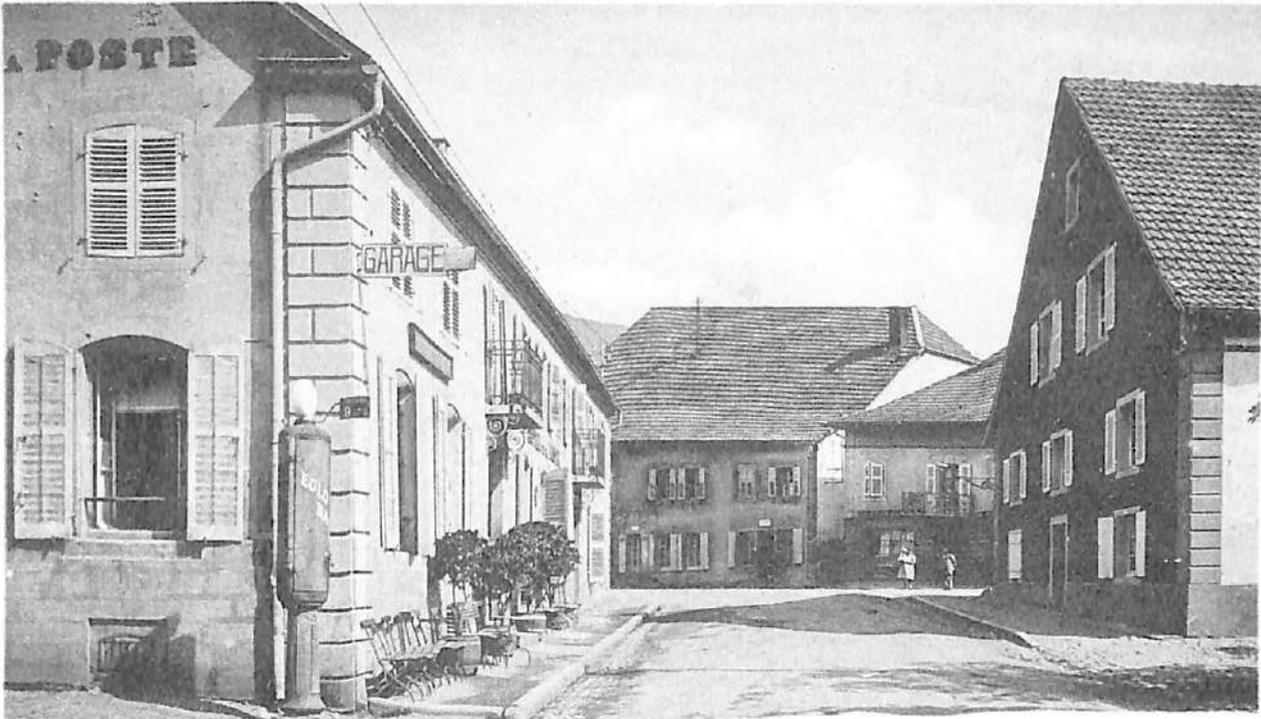
A 13 ans, elle fit sa première communion. On donnait, à chaque enfant du village, une compagne des fermes. Pour elle, ce fut la fille de la couturière "chic". Son père qui aimait assez les festins, ou tout au moins les repas de fêtes, décida de manger au cabaret avec d'autres familles. Mentine était heureuse, elle retrouvait là Joséphine, la fille du patron qui était une bonne camarade. La famille se trouva au complet, soit sept personnes, avec en plus, son parrain et sa marraine. Le premier lui donna un "thaler", la seconde le livre de messe, le chapelet apporté de Lourdes, le mouchoir et les gants. C'était beaucoup. On mangea du pot au feu, du porc et des légumes, plus un kougelhophf, le tout arrosé d'un vin de circonstance. Son père ayant bien fait les choses, ils vinrent et rentrèrent en char à bancs.

A 16 ans, ses frères et une sœur étant mariés, son père décida de laisser sa ferme à un de ses fils et de se retirer au village. Leurs revenus étant modestes, Mentine se vit obligée de gagner sa vie en allant en journée, comme on disait. Son premier essai chez une voisine fut désastreux. Il y avait là une demoiselle qu'on appelait "*Marie mouti mira*" parce qu'elle avait un mouton et un chien. Sa mère et elle surveillaient son travail. On lui reprocha de ne pas savoir nettoyer proprement dans les fentes du plancher. Elle tint bon un moment, mais un jour, à bout de patience, elle leur dit : "Si vous êtes si difficiles, faites le vous-même !", et elle ne revint plus.

Les choses s'arrangèrent. Dans la famille, on avait besoin d'aide. Bientôt un de ses frères eut sa femme malade, elle la soigna. Peu de temps après, sa belle sœur mourut, après à peine un an de mariage. Son frère exploitait une ferme au Fossé et lui demanda de rester auprès de lui, ce qu'elle fit. Ce fut une mauvaise année pour le bétail qui fut décimé par la fièvre aphteuse. La perte fut importante, sans compter les nombreux ennuis : nécessité d'interdire l'entrée de l'écurie et même de la maison, désinfection... Il fut dégoûté de la ferme. Une auberge était à vendre au village; il l'acheta, se maria au printemps suivant et s'y installa.

Mentine avait un *tchalan*, un bon ami. Ce n'était pas le premier, cette fois encore elle hésitait. C'était un charron, assez joli garçon mais il avait tendance à boire plus que de raison et Mentine en connaissait des "*saoulons*". L'espèce n'était pas rare. Il avait par ailleurs bon caractère, il jura d'y renoncer. Ils se marièrent. Jamais elle ne parla de sa noce. Le Louis ne tint pas sa promesse, les occasions étaient trop nombreuses, le café trop proche et lui trop faible. Leur union dura huit ans. Il mourut, épuisé par des crises de delirium tremens; elle avait 30 ans.

Par son mariage, elle avait eu des contacts avec d'autres catégories sociales : les artisans, les ouvriers et les fonctionnaires. Leur vie était assez différente de celle des paysans. On se nourrissait mieux, on lisait les journaux, on bavardait avec les voisins. Dans son quartier, il y avait deux couturières, deux modistes, une repasseuse, trois aubergistes, deux forgerons, deux menuisiers et un boulanger. Tout ce monde là n'était pas toujours d'accord, tant s'en faut ! Mais son Louis avait bon caractère, il s'entendait avec tous. L'un ou l'autre, ayant un char à bancs, les invitait à une sortie, le dimanche. Louis visitait des clients par la même occasion, car il en avait non seulement à Aubure, au Bonhomme ou à Labaroche mais aussi en plaine, dans la région de Ribeuwillé et ailleurs. Les mauvais payeurs ne manquaient pas. Quand ils étaient endettés à un endroit, ils tentaient leur chance dans un autre jusqu'à ce que, connus partout, ils doivent renoncer.



8 LAPOUTROIE. — Route Nationale.

Les "pal dé lour" n'étaient guère à la mode au village. Les hommes avaient les cabarets que certaines femmes fréquentaient aussi, accompagnées ou non. Avec son Louis, elle découvrit les bals en hiver. Le plus important était celui du "Kriegerverein", association d'anciens combattants, auquel assistait le gratin du village. C'était le juge de paix qui présidait. Il serrait la main à chacun. Sa femme était simple et charmante. Elle mourut prématurément du typhus pour avoir soigné sa servante atteinte avant elle. Parmi les invités, il y avait un notable honorablement connu qui, chaque année, faisait scandale. Dès qu'il avait bu plus d'un verre de vin, il ne se contrôlait plus et faisait une cour déplacée aux jolies femmes. On devait l'emmener de force. L'homme, étant habituellement quelqu'un de digne, qui n'avait rien d'un Don Juan, son cas assez particulier était pour beaucoup une attraction.

L'ambiance, au sein de sa nouvelle famille, avait été une surprise. Les mentalités étaient différentes. Son beau-père, charron lui aussi, avait fait le tour de France comme compagnon avant de s'installer à son compte. Chez eux, on ne parlait pas de sorcières, de revenants, etc... Les conversations portaient sur tout autre chose : le métier, la politique, la vie en France, la contrebande tout à fait florissante.

Mentine eut des démêlés avec sa belle famille. Après la mort de son mari, leurs biens furent vendus. Il ne lui resta pas grand chose, elle n'avait pas d'enfant. Son frère lui donna l'hospitalité. Elle resta chez eux, dans un petit logement, aidant au café et à l'entretien du ménage. Elle allait aussi aider dans la famille. Il lui arriva de soigner des femmes en couches. Elle parlait avec admiration des sages-femmes de l'époque, qui mettaient la main à la pâte, faisaient la cuisine, s'occupaient des autres enfants si nécessaire. Elle se fâchait contre certains maris qui n'étaient d'aucun secours, mais qui, au contraire, ayant copieusement arrosé l'heureux événement, n'étaient plus que des loques inutiles. Elle n'était pas tendre avec eux.

Sa vie n'était pas monotone, on apprend bien des choses dans une auberge. Elle aimait les fêtes. Les belles cérémonies religieuses, la Pentecôte, la fête patronale lui plaisaient particulièrement. Il y avait foule ces jours là. L'église était trop petite. Sa belle-sœur préparait de grandes marmites de soupe et des saucisses chaudes. Ces jours là, l'auberge n'était plus réservée aux hommes. Les femmes la prenaient d'assaut. La plupart des familles avaient des invités. Parmi les clients habituels, il y avait des personnages hauts en couleurs, des messieurs distingués, d'autres joviaux, des mous, des durs, des rigolos et des "moulaf". Il y avait aussi des "saligauds" qui crachaient et pissaient sous les tables. Quand le soir, il fallait laver le plancher, ce n'était guère ragoûtant. On acceptait les dîners de noce et d'enterrement. Sa belle-sœur était devenue un cordon bleu, encore que les menus ne variaient guère : pot au feu, porc ou veau avec légumes ou riz ou pâtes, dessert (tartes, biscuits, pièce montée pour les mariages, kougelhopf pour les enterrements.) L'entrain et la gaieté n'étaient pas toujours là où on aurait pu les attendre. Il y avait des mariages tristes et des enterrements gais : ceux des célibataires par exemple, ou ceux des maris ivrognes, des femmes acariâtres. On mangeait et on buvait joyeusement à leur santé, surtout quand ils laissaient des sous. Quant aux mariages, la manie des pères d'imposer leur choix, en fonction de leur goût et de leurs intérêts, faisait que nombre d'entre eux n'étaient pas des mariages d'amour. Par contre, il arrivait que des jeunes aient imposé leur choix et que les parents respectifs soient en désaccord : ou bien l'un ou l'autre n'assistait pas au mariage, ou ils étaient là à se regarder en chien de faïence, c'était gai ! Il est arrivé à Mentine de leur dire sa façon de penser sans détours, tant les mariés lui faisaient de la peine. Une fois, au cours d'un beau mariage, en fin de soirée, à table, la mariée s'est évanouie. Un cousin, étudiant en médecine, s'occupa d'elle. Mentine prêta sa chambre et on coucha la mariée qui, paraît-il, avait seulement besoin de repos. L'émotion avait été grande car elle fut longue à recouvrer ses esprits. L'émotion avait failli la tuer. Le marié fit l'admiration de tous en restant avec ses invités jusqu'au matin.

Notre Mentine, qui faisait le plus souvent un travail à peu près gratuit, couture, travaux des champs, voyait sa bourse assez plate. Que faire ? Se remarier ? Elle en avait eu et elle en avait encore l'occasion, mais elle hésitait. Ce qui se passait à l'auberge et sa première expérience, ne l'encourageaient pas.

Mentine alla en pèlerinage à Lourdes, au retour, une lettre la demandant en mariage se trouvait sous sa porte. Ce fut une surprise. Pensez donc, un jeune homme de bonne famille, grand, distingué, sérieux, petit fonctionnaire. La seule ombre, il était de santé délicate et sa mère souffrait depuis longtemps d'une maladie nerveuse. Et puis il était son cadet de huit ans. Elle courut informer son frère et sa belle-sœur. Les deux furent d'accord; une occasion à ne pas manquer.

Et Mentine se maria avec le tralala habituel. Ses beaux parents y tenaient. De ce mariage, elle avait une photo. Il faut la voir avec son magnifique chapeau à fleurs, à fruits et à plumes et sa robe en peau de soie noire à plastron blanc. Elle avait vraiment de l'allure. Le travail de Charles, son mari, l'obligea à quitter Lapoutroie pour la vallée de Masevaux. Leur absence ne fut pas de longue durée. Malheureusement, Charles tomba malade. On le changea de poste, le travail était moins fatigant. Peine perdue. Son état ne fit qu'empirer. Il souffrait d'une dépression nerveuse qui devint chronique, comme l'avait été celle de sa mère. Après de longues périodes de totale rémission, les crises reprenaient, revêtant des formes différentes. Il fut plusieurs fois hospitalisé. On le mit à la retraite, il n'avait que 35 ans. Mentine en avait le cœur gros. Ils revinrent habiter dans un logement à Lapoutroie.

Mentine reprit son travail d'autrefois, aide à ses neveux et couture. Elle n'avait pas sa pareille pour dépanner les gens. Dans sa belle famille, elle avait trouvé une mentalité nouvelle. Charles et sa mère étaient des idéalistes. Charles lisait beaucoup, sa mère chantait et racontait des histoires aux enfants qu'elle adorait. Elle en avait eu quatre, dont des jumeaux. L'un des deux était mort. C'est à ce moment là qu'elle eut sa première crise. Mentine n'entendait plus parler de fantômes, de *jnach*, de mauvais sorts. C'étaient des fées, des farfadets, des petits nains de la montagne. Mentine haussait les épaules. Pour la personne équilibrée, pleine de bon sens et pratique qu'elle était, tout cela était incompréhensible, comme l'avaient été les histoires de revenants, etc... Témoin de certains faits étranges arrivés à d'autres, elle ne les niait pas mais n'en tirait pas de conclusions. Profondément croyante, sa foi en Dieu jointe à son bon sens, l'avait préservée de pas mal d'illusions et d'ennuis. Son mari mourut 32 ans avant elle. En dehors de ses crises, il avait été un bon compagnon, délicat, généreux, aimant. Elle le regretta beaucoup.

Des histoires racontées par Mentine, on pourrait en faire un livre. J'ai essayé ici d'en rapporter l'essentiel.

SOURCE

PALS DE LOURS, Mentine, Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey, 1981, sans nom d'auteur, pages 8 - 14.

ILLUSTRATIONS

Carte postale, Lapoutroie, Le vieux pont, n° 1192, Editions L. Scandella, Papeterie Orbey, entre 1920 et 1940.
Carte postale, Lapoutroie, Route nationale, n° 8, Editions Armand Georges, Lapoutroie, entre 1920 et 1940.

SOUVENIRS CULINAIRES D'UN ENFANT

Le Charles Sylvestre avait été à l'école avec ma grand-mère, Marie do Fan. Au cours de sa vieillesse, il venait souvent au *kouêray* chez ma grand-mère ou chez nous.

Quelques fois, il venait pour le souper. Chaque fois, il disait à ma mère : "Tu sais Marie ! Pas de soupe de pommes de terre !"

Je lui demandai pourquoi. Voici ce qu'il me répondit : " Quand j'étais gamin, et que j'allais à l'école avec ta grand-mère, nous demeurions au Voirimont, plus haut que le Salem. En ce temps là, on n'avait pas de café le matin, c'était de la soupe de pommes de terre. A midi, à l'hôpital , à nouveau de la soupe de pommes de terre : les enfants des fermes, qui n'avaient pas de parents au village, allaient manger à l'hôpital. Le soir, en rentrant, de la soupe de pommes de terre ! Et cela, tous les jours du lundi au samedi. Tu vois, cela fait que maintenant, je ne peux plus en manger, de la soupe de pommes de terre."

Il racontait aussi qu'en 1863, son grand-père mourut. Après l'enterrement, on alla boire un verre à l'auberge chez Simon. Il but un verre de vin blanc et mangea deux ou trois morceaux de pain blanc. Il avait 13 ans, c'était la première fois qu'il mangeait du pain blanc et buvait du bon vin. En sortant du cabaret, il se réjouissait déjà en pensant à l'enterrement de sa grand-mère qui était malade : à cette occasion, il y aurait à nouveau pain blanc et bon vin !

SOURCE

PETITDEMANGE Henri,
A Fréland du temps de Badinguet ,
textes français et patois .
Bulletin de la Société d'Histoire du
Canton de Lapoutroie, Val d'Orbey
n° 8, 1989, pages 92-93.

ILLUSTRATION

ROTHMULLER J.,
Chaumière à Fréland, in Musée
pittoresque et historique
de l'Alsace, 1863.



Chaumière à Fréland

L'INVASION DE 1814 – 1818.

Début 1814, l'épopée napoléonienne tourne à la tragédie. Des milliers de soldats ont disparu. Les défaites de 1812 et 1813 sont suivies de l'invasion de la France par les troupes coalisées. Quelques courageux francs-tireurs essaient de freiner l'avance ennemie. Les réquisitions de nourriture et de fourrage frappent durement la population.

La défaite de Waterloo aggrave encore la situation. Pendant quatre ans, 40 000 soldats étrangers occupent l'Alsace, que le Congrès de Vienne, après hésitations, a quand même laissée à la France. Les gens survivent difficilement, les communes sont couvertes de dettes. En 1817, une grave disette ravage la province. Le souvenir de cette époque difficile persiste durant tout le XIXème siècle, avant d'être effacé par les guerres mondiales.

L'abbé Séraphin SIMON, enfant de Lapoutroie et prêtre à Paris, rappelle cette époque dans son ouvrage sur le Canton de Lapoutroie, paru en 1896. Il nous transmet ainsi la mémoire populaire de ce XIXème siècle.

LE PRE DES MICHES

" A Hachimette, à l'endroit où la route d'Orbey rencontre celle du col du Bonhomme et des Vosges, se dresse une croix fort ancienne et assez jolie. Elle domine un pré surnommé *le Pré des Miches*, un souvenir de la terrible famine de 1817.

Le propriétaire, affamé, avait vendu le terrain pour sept miches de pain.

LE DEFILE DE LA BARRICATE

" Au-dessus de Hachimette, et de la Croix des Miches, commence un vrai défilé. La route et la rivière sont resserrés entre deux hauteurs : le Bâ, venu du Faudé et complètement cultivé, et le Sabâ, venu de la Forêt, et couvert de taillis. Le défilé s'appelle *La Barricate* : de vieux souvenirs prétendent que nos ancêtres ont essayé d'y arrêter les Cosaques, mais hélas en vain. "



Cosaques en bivouac

LA ROCHE COLAS PIERRE

Au Bonhomme, sur la nouvelle route en haut du village – l'actuelle Nationale 415 -, on voit à gauche le cimetière et à droite une roche très escarpée. On la nomme *Roche Colas Pierre*, parce que, dit la tradition, un certain Colas Pierre s'y embusqua en 1814, pour canarder les cosaques qui passaient sur la vieille route de la Lorraine.

SOURCE

SIMON Séraphin,
Le Canton de Lapoutroie, 1896, page 21; réédition Res
Universis, 1993.

ILLUSTRATION

SIMON Armand,
La Roche Colas Pierre, dans le haut du Bonhomme, Août 2001.



LE PRE DES PRUSSIENS

En allant de Hachimette à Kaysersberg, on aperçoit au bord de la route, en arrière de la forêt, une pierre recouverte de mousse et de lichens. Une inscription en langue allemande ne dit que: "*Krieger 1870.*" Aucune date, aucun nom ou autre renseignement n'indiquent âge et patrie du mort. Ce laconisme peu usité a fait naître le conte suivant.

C'était pendant l'année 1870. La bise régnait en maître dans la vallée. Les sapins bourdonnaient comme un orgue immense, la neige crissait sous les pas des voyageurs. Voilà qu'on entendit dans le village une rumeur faible et la cadence de nombreux pas. Avec beaucoup de précaution on s'aventura à la fenêtre. Qu'y voyait-on ? Des francs-tireurs montant la vallée en hâte, des hommes fatigués, exténués, certains à la tête entourée de bandes ensanglantées. Les derniers s'écrièrent : "Attention, les Prussiens arrivent !" Cette parole fit sur la population tranquille le même effet qu'un bâton poussé dans une fourmilière. Immédiatement, on détacha les vaches, on ramassa en hâte les quelques effets et on cacha tout dans la forêt, tandis qu'on enfouissait l'argent et l'or dans les écuries. Puis le silence s'installa, le silence inquiétant, dérangé seulement par la plainte monotone du vent et la descente de la nuit dans le fond de la vallée.



Tout à coup, on perçut sur la route, le piétinement des chevaux, des pas et des commandements étrangers. Des portes s'ouvrirent et livrèrent passage à des hommes aux longues barbes et aux casques à pointe. Les étrangers durent se baisser dans les chambres basses des fermes. Dans une des premières maisons du hameau, un soldat entra chez une veuve. Il s'assit à table et parla. Voyant que la veuve ne comprenait pas sa langue, il mit sa main à sa bouche et fit le mouvement de mâcher. La femme, qui en fait de nourriture, ne possédait plus qu'une côte de lard et un pain tout frais, secoua la tête. Le soldat étranger, furieux, sauta sur le buffet et le brisa à coups de crosses. L'ouverture béante lui fit voir le trésor caché, qu'il s'appropriâ en riant joyeusement. Il se mit en devoir d'avaler tout gloutonnement, mettant même la couenne dans sa musette pour l'employer à graisser ses bottes. Puis, la chaleur de la chambre basse l'endormit. La veuve profita de ce moment propice pour se sauver chez les voisins. Mais au milieu de la nuit, on entendit des hurlements atroces. Inquiets, les soldats se levèrent pour prendre les armes, et tous accoururent à la maison de la veuve. Qu'y virent-ils ? Sur le plancher, le soldat se tordait de douleurs, tenant ses côtes et poussant des clameurs de détresse, coupées de râles. Il fit encore le récit de son repas, se tendit dans une convulsion suprême, et mourut victime de sa glotonnerie, qui l'avait fait voler le dernier pain d'une veuve.

Dans le soleil levant, ses camarades lui creusèrent une fosse au bord de la forêt, où il repose encore aujourd'hui, inconnu, oublié.

SOURCE
DENIS Marie-Noëlle,
ILLUSTRATION
SIMON Armand

Autrefois en pays welsche, d'après Pierre BALLY, Société d'Histoire du Val d'Orbey, 1981, page 57.

Croix Krieger-Grabe 1870, au bord de la N 415, photo, mars 2001.

LE PETIT TRAIN

Le 18 janvier 1885 était inauguré en grande pompe le chemin de fer de la vallée de Kaysersberg ou " *Kaysersberger Talbahn*. " Les fastes et l'enthousiasme se donnèrent libre cours une deuxième fois le 1er décembre 1885, pour la mise en service du tronçon de Kaysersberg à Lapoutroie. Le petit train parcourut vaille que vaille la vallée durant soixante-cinq ans, avant de disparaître définitivement en 1950. Son rôle économique fut bien modeste mais il s'est taillé une place de choix dans le folklore de la vallée. Ses lenteurs, essoufflements et déraillements excitèrent la verve de maints farceurs, chansonniers et poètes.

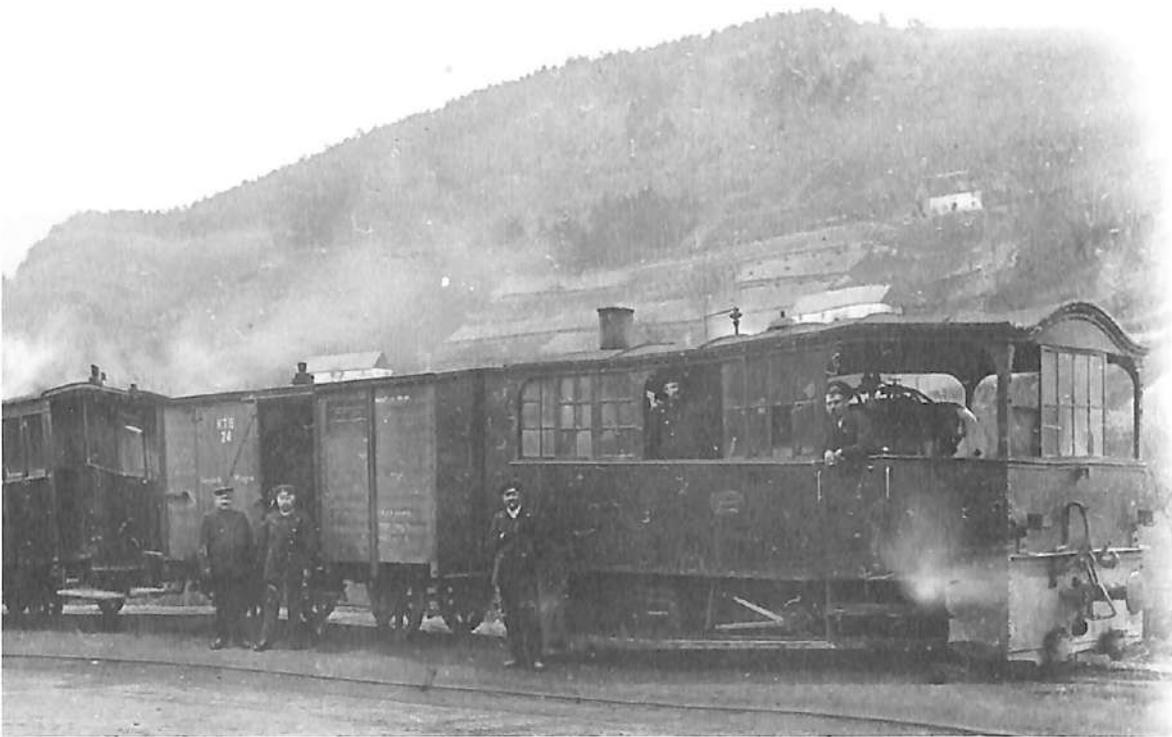
DANS LE TEMPS...

Je me souviens, et vous aussi,
 Il n'y a pas si longtemps,
 Que l'on avait par ici
 Et pour ceux d'en bas, c'est
 Un chemin de fer qu'on appelait
 La brouette d'Hachimette.
 C'était la plus belle machine qu'on trouvait
 Avant qu'il y ait des camionnettes.
 Pourquoi l'avoir nommée ainsi ?
 Elle ne nous avait jamais fait de mal !
 Il faut mettre la raison où elle est
 Mais ce qui n'est pas correct,
 C'est qu'elle ne passait pas à Orbey.
 On n'a jamais pu supporter cela !
 Ce n'est pas que ça monte beaucoup plus,
 Mais Lapoutroie est chef-lieu, voilà !
 " Bouche, tais-toi " dirait grand'mère,
 Ce n'est pas la peine d'avoir des disputes.
 C'est bien du temps de nos grands pères
 Que nous passions la meilleure jeunesse.
 Nous étions tout fier de descendre à Colmar
 Nous n'y allions pas si souvent,
 Pour acheter un costume, rien de valeur
 Pour un enfant qui croît.
 A Hachimette, nous prenions le billet,
 Un peu de discussions en attendant le train.
 Quand nous le voyions arriver,
 Il fallait tenir papa et maman par la main :
 Ça n'était pas le moment d'aller se faire écraser,
 Une telle machine, pour l'arrêter !
 Adieu voyage, adieu costume !

*Dje m'sové, è vo aussi,
 E n'î mi tan do ta,
 K'on avou èvau toussi
 E po sau d'draubè sa
 I tchèmi d'fyè k'on namau
 Lè brouwatt d'Hèchimètt
 S'îr lè pu bèl machinn k'on trovau
 Dangk'él y au dé kamyonètt.
 Poké l'avou namè dôna ?
 El no-z-avou jamé fê d'mau !
 Fau botè lè rajo vark'èl a.
 Mê souk e n'a mi bénèdrau,
 Sa k'èl pèssau mi è Orbéy.
 An n'é jamé pu chmékè sla !
 Sa mi k'sa monteuss trobé dedpu,
 Mê Lèpoutrây a chéf lyeu, vala !
 " Botch, koch te " dirau gran-mér,
 Sa mi lè pôn d'avou dè dichtrass.
 Sa bé do ta d'noté grand-pér
 K'on pèssau lè mouyou djènass.
 On îr tou fyêr de dvalè è Kolmeurr
 On n'y allau mi si sova,
 Po-z-èchtè inn èbi, ré d'valeur,
 Po inn gamin ke kra.
 E Hèchimètt, on peurnau lo billè,
 In'pauw d'kouâray è n'étanndan lo trin.
 Kat on lo vèyau èrivè,
 Falau tni papâ è maman pa lè min :
 S'îr mi lo plan d'nalè s'fêr fratchi,
 Enn swètt machinn, po l'èrètè !
 Adyeu vouyèdj ! Adyeu èbi !*

Nous ne pensions pas à la mort.
 Quelle joie dans les wagons,
 De se mettre à la fenêtre,
 De traverser les ponts,
 De regarder les gens, les animaux.
 Deux heures pour descendre à Colmar,
 Il allait comme le vent.
 De temps en temps, une tartine de beurre,
 Nous n'avions pas le temps.
 Kaysersberg, Kientzheim, Ammerschwihr,
 En rasant les murs, en traversant les vignes.
 Une fois atteint le pont d'Ingersheim,
 Nous nous lancions,
 Soufflant, sonnante, quel boucan !
 Crachant la vapeur, nous arrivions enfin...
 Noirs comme des ramoneurs,
 Nous nous faisons traiter de cochons.
 Nous aimions tout de même bien le train,
 Mais pourquoi n'est-il jamais venu à Orbey !!

*On n'sanndjau mi d'aoutè d'vikè.
 Kéy djôy da lé vagon,
 Po s'botè è lè fnéyt,
 De trèvyêchi lé po,
 De spîr lé djan, lé béyt.
 Douz our po dvalè è Kolmeurr,
 E n'allau nak lo va.
 De tan-z-an tan, ènn frayî d'beurr,
 On n'avou mi lo ta.
 Kéyspè, Kyèntséy, Mârvill,
 E rèzan lé much, è kerjan da lé vign,
 Enn fou lo po d'Inndjivill,
 On se lanssau,
 Tochan, chalan, kéy potin !
 Krâtchan lè tampf, on èrivau enfin...
 Naur nak dé rakou,
 On se fèyau trètè d'pochéy.
 On èymau tou d'mèym bé lo trin,
 Mê poké ké n'a jamê vnu è Orbéy !!*



SOURCE

DEMANGEAT Pierre, *Da lo ta, poème patois Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey*, N° 4, 1985, pages 26-27, illustrations.

ILLUSTRATION

KUSTER Benoît, *le petit train (Collection privée)*

LES VŒUX DU NOUVEL AN

C'était au siècle dernier, au Pays welche; c'était une coutume qui existait depuis fort longtemps. La veille du jour de l'an, les enfants pauvres faisaient le tour du village et s'arrêtaient devant la porte de chaque maison en chantant ou en récitant :

C'est aujourd'hui la veille de l'an
 Que Dieu bénisse votre maison
 Et tous les gens qui sont dedans
 Les grands comme les petits
 Quand vous serez parmi vos champs
 Que Dieu vous garde des accidents
 Une bonne et heureuse année
 Une parfaite santé
 Et le paradis à la fin de vos jours !

Ils attendaient à la porte la sortie de la patronne qui leur distribuait des pommes, des noix et souvent un petit pain au lait, le *bônán*, confectionné exprès pour ce jour là. Les fermiers les plus riches donnaient du chocolat, marchandise rare à l'époque, et parfois une pièce de monnaie. Inutile de vous dire que les pauvres enfants s'étaient munis de sacs, de paniers, et même de hottes pour emmagasiner toutes ces provisions. Quelle aubaine pour leurs familles qui avaient tiré le diable par la queue le restant de l'année

SOURCE

PALS DE LOURS,
Que Dieu vous bénisse !,
 Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie
 Val d'Orbey, 1981, sans nom d'auteur,
 illustration d'Éric Hamraoui, ; pages 64 - 65.

ILLUSTRATION

HAMRAOUI Eric,
Les bônán,
 illustration in *PALS DE LOURS*,
 Société d'Histoire
 du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey, 1981,
 page 65.



LES FEUX DE TCHENIVRER

On était à la mi-février. La période des *pals de lour* s'achevait. Commencée début novembre, avec une pause pendant l'avent, elle se terminait le jour du Mardi gras. Mais en ce premier dimanche de carême, certains organisaient encore des veillées, car c'était *tchenivrér*, le jour des feux et des beignets. Les garçons, petits et grands, le préparaient en fabriquant des fagots de bois mort qu'ils entassaient, la veille, sur un monticule bien en vue. Ils se souciaient sans doute fort peu de la symbolique de ce cérémonial. Ces fagots, dans bien des légendes liées aux sorcières, ces fagots qu'ils vont brûler à la tombée de la nuit, deviendront splendeur et énergie du feu, comme autrefois au temps des druides. Eux déjà allumaient de grands feux, entre lesquels on faisait passer le bétail pour le préserver des épidémies.

Si ce soir là c'était la pleine lune, les enfants se montreraient le " Bonhomme au fagot ", devenu le prisonnier de cet astre pour avoir ramassé du bois mort le jour réservé au Seigneur. Bien des enfants, à qui on avait raconté cette histoire, avaient fini par l'apercevoir. Ils le montraient aux adultes avec le plus grand sérieux. Mais ce soir là, pas de pleine lune, un mince croissant éclairait à peine un ciel sombre. Les feux n'en seraient que plus attrayants.

Quelques garçons saisissaient des branches enflammées et les tournaient en l'air, comme une roue de feu. Les branches enflammées tournant et dessinant des cercles, sont les copies des roues, image du Dieu Soleil roulant sur la voûte céleste. Par ci par là, peu à peu, la montagne s'éclaira, se réchauffa, grâce au bois bien sec et au temps favorable. Les brasiers crépitaient, les flammes dansaient, éclairant furtivement le visage des fermes avoisinantes. Au village, les gens sortaient de leur maison. On entendait des exclamations : " Oh ! regarde celui des Cammes et celui du Mont, il y en a un au Faudé, un autre aux Allagouttes et à la Barischire. " La nuit a quelque chose de particulier, de mystérieux, d'envoûtant.

La veille, on avait l'habitude de faire des *sa banya* ou beignets secs de *tchenivrér*, qui étaient spéciaux au pays welche : avec de la farine, des œufs, du sucre, du sel, un tout petit peu d'eau de vie pour parfumer, on faisait une pâte ferme qu'on étalait au rouleau. A l'aide d'une roulette crantée, on découpait des carrés ou des rectangles, et à l'intérieur de ceux-ci, des baguettes d'un demi centimètre environ. Plongés ensuite dans l'huile bouillante, retirés quand ils étaient dorés à point, égouttés, saupoudrés d'un mélange de sucre et de cannelle, ils faisaient les délices des amateurs.

SOURCE

PALS DE LOURS .

La Menée Hennequin .

Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey, 1981. sans nom d'auteur . pages 33 - 34.

LA TARTE AUX BIBI

Une certaine rivalité existait entre la plaine et la montagne. Chaque village avait aussi son surnom que l'on employait volontiers pour taquiner ses habitants. A Fréland, c'était, et c'est toujours les bîbî, autrement dit, les hannetons.

Dans le temps, la fête patronale avait lieu le quatrième dimanche après Pâques, et la piste de danse était un plancher de bois jeté sur la rivière. On y trouvait divers amusements, et bien sûr la tarte traditionnelle.

Un Kaysersbergeois jugea malin de taquiner des jeunes sur cette tarte et sur le nom du village, à tel point que les garçons mis en cause décidèrent de ne pas laisser passer ainsi cet outrage. Aussi attendirent-ils le railleur de pied ferme, au retour de la fête la semaine suivante. Celui-ci fut obligé d'ingurgiter une tarte de bîbî véritables, car c'étaient bien des hannetons qui étaient cuits sur la tarte.

Bon appétit ! Et sans doute fut-il plus prudent à l'avenir. On ne sait pas de quelle façon il a digéré cette aventure...



SOURCE

COUTY Marie-Josée, Les joyusetés d'antan à Fréland, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey, N° 7, 1988, page 115.

ILLUSTRATION

PHOTOTHEQUE KUSTER, Fréland, vers 1930.



QUATRIÈME PARTIE

VITALITÉ DES LÉGENDES

LES ENFANTS CREENT
DE NOUVELLES LÉGENDES

LE GEANT DU HOHNACK DEVENU ARBRE



Il était une fois un très très grand géant : il habitait sur la montagne du Hohnack à Labaroche. Voilà pourquoi on l'a appelé : le géant du Hohnack.

Sa barbe était noire et très longue, si longue qu'il s'en servait pour :

se laver la figure,
se nettoyer les dents,
épousseter les meubles,
faire la vaisselle
et balayer le sol devant chez lui.

Ses grands cheveux s'accrochaient partout : aux maisons, aux arbres, aux rochers, aux panneaux.

On raconte qu'il faisait peur à tout le monde. Il soulevait les maisons pour prendre les habitants. Il mettait les enfants dans un sac. Il les avalait d'un seul coup et parfois il les faisait cuire. Il écrasait tout sur son passage. Il déracinait les arbres. Il lançait des rochers très très loin. Il soulevait même la montagne du Cras. Un jour le relais de télévision s'est cassé et le géant l'a piétiné... On raconte encore que les habitants de Labaroche l'entendaient ricaner si fort qu'ils se bouchaient les oreilles.

Ses pieds étaient immenses. Quand il marchait, il creusait de grands trous. Il a creusé le valon des Bolles et des Christés et en trois pas il est arrivé à Ammerschwih. En revenant, il a trébuché sur une grosse pierre et il a perdu une " dai "⁽¹⁾

Ce jour là, il était si fatigué qu'il s'est couché lourdement dans un souterrain et qu'il s'est endormi. Il a dormi longtemps. Il a ronflé longtemps. Les gens disaient : "Quel est ce bruit étrange?"

Et puis un jour, plus aucun bruit ! En silence, un arbre avait poussé sous lui. Et l'arbre a grandi et le géant est devenu un arbre.

Maintenant, sur l'arbre - géant, on peut voir :

des oiseaux,
des taureaux, et une vache,
des petits chiens,
un éléphant et un rhinocéros,
des crocodiles,
un dinosaure,
deux petits chats,
un loup,
des lapins, des écureuils
et des petits enfants.

Et nous les trente-huit élèves du cours préparatoire de Labaroche nous l'aimons bien notre géant, nous l'aimons tellement que nous avons envie de danser autour de lui...

Venez tous dans la ronde !

SOURCE :

Ecole élémentaire Jean Heim de Labaroche.

Le Géant du Hohmack, Une légende adaptée par les élèves du Cours Préparatoire 1995-96, Editions Pamélys, 1995, 28 pages, illustrations.

ILLUSTRATION

EDZARD Andréas et élèves de Maternelle de Labaroche.

le géant devenu arbre (détail), terre cuite, couverture de l'ouvrage Le Géant du Hohmack, .Editions Pamélys, 1995.

(1) en patois welche; orteil

LE Puits DU HOHNACK

En haut de la grande montagne du Hohnack, au cœur d'une forêt de pins, Riwallon seigneur d'Eguisheim avait fait construire un château. Le seigneur aimait se promener dans les sentiers entourant le château.

Un jour, il longeait l'enceinte en pensant au puits du château, d'une profondeur incroyable. Soudain il entendit des vociférations : " Nom de nom d'un petit bonhomme ! ". La voix venait de buissons environnants. Intrigué, Riwallon s'approcha et vit une chose surprenante : un petit elfe, à peine plus haut qu'un champignon, se débattait parmi les ronces. " Nom de nom d'un petit bonhomme, aidez-moi donc ! Vous voyez bien que ma barbe est accrochée dans les épines ! " Riwallon fut amusé qu'un si petit bonhomme puisse se mettre dans une si grande colère. Il sortit son couteau de chasse et coupa les ronces une à une. Soulevant l'elfe par son paletot, en le prenant entre son pouce et l'index, il le tira de cette fâcheuse posture puis le déposa à ses pieds.

L'elfe avait encore des épines plein la barbe et était de fort méchante humeur. Riwallon essaya de le calmer :

" Que faisais-tu dans ce fourré ? "

" Je cherchais la Pierre, pardi ! "

" La pierre... quelle pierre ? " , s'étonna Riwallon.

" Eh bien ... la Pierre blanche ! "

L'elfe se radoucissait et, tout en retirant les dernières épines de sa barbe, il expliqua : " La Pierre blanche est une pierre merveilleuse. Il suffit de la jeter dans le puits du Hohnack pour empêcher l'eau de déborder. "

" Grande merveille en effet ! " s'exclama Riwallon en riant. " Voilà un conte bien amusant ! Tout le monde sait que le puits ne peut déborder tant il est profond. On peut donc bien y jeter les pierres qu'on veut ! " Le seigneur se pencha vers le petit elfe mais celui-ci avait disparu subitement.

A quelque temps de là, le seigneur Riwallon se rendit à cheval au Cras pour y voir son frère, en poste avec ses troupes. Il n'en revint que très tard alors que le soleil se couchait. Or à cette époque, les routes étaient peu sûres la nuit : on risquait à tout instant de se faire détrousser par des brigands. Riwallon se dépêchait donc quand tout à coup, il vit une ombre au milieu du chemin. Il tira si violemment sur les rênes pour arrêter son cheval que la bête se cabra.

" Oh ! J'ai bien failli vous blesser ! cria-t-il en s'apercevant qu'il s'agissait d'une vieille femme. Il ne faut pas rester au milieu du chemin ! "

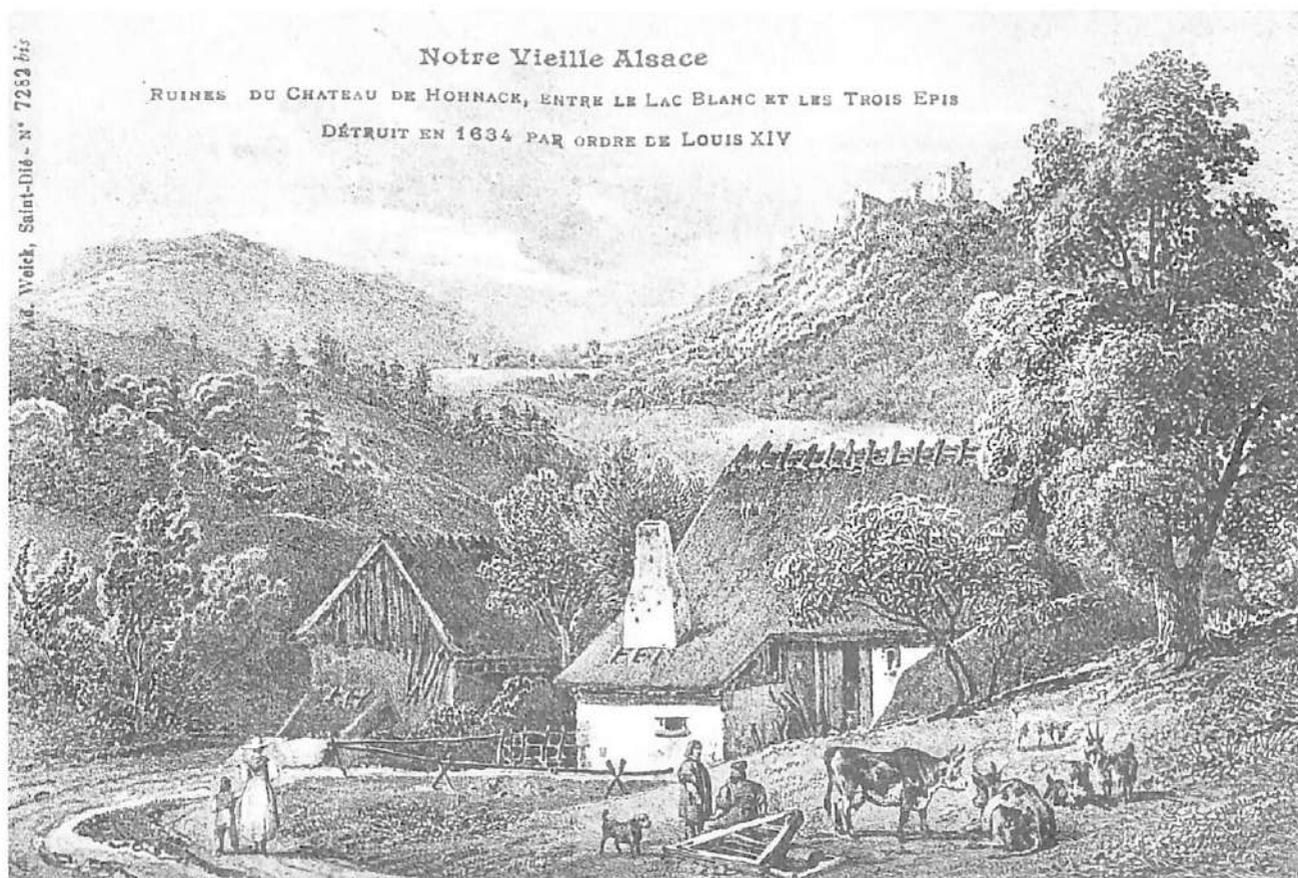
" Je resterai où je veux ! " siffla la vieille.

Le seigneur fut tout étonné qu'on lui répondit sur ce ton : " Cela suffit, dit-il, laisse-moi passer maintenant ! "

" Point ne passeras ", reprit la femme.

" Ecarte-toi, vieille sorcière ou je t'enferme dans ma tour à jamais ! " hurla Riwallon fort en colère.

La vieille cracha par terre aux pieds du cheval. Ses petits yeux brillaient de méchanceté et, fixant Riwallon, elle ricana : " Ha ! Tu m'insultes ! Longtemps, je te le dis, tu regretteras tes paroles ! " Puis, levant les bras au ciel, elle s'écria : " Que le puits de ton château déborde et que coule l'eau jusqu'à ce que ton pays soit noyé sous les flots, et ton maudit château avec ! " A l'instant, sa silhouette se perdit dans les profondeurs de la nuit. Riwallon pensa qu'il s'agissait d'une vieille folle et poursuivit son chemin sans appréhension.



Le lendemain, au petit matin, Riwallon fut réveillé par les cris de ses serviteurs : " Seigneur, seigneur ! Le puits déborde ! L'eau coule sans interruption ! " Riwallon sauta du lit, s'habilla à la hâte et courut au puits. Rien ne parvenait à stopper le flot furieux qui s'écoulait du puits. La malédiction de la vieille se réalisait, mais que faire ?

Soudain, Riwallon se souvint de l'elfe et de sa pierre blanche. Il courut à l'endroit de leur rencontre, sauta dans les fourrés et se mit à chercher la pierre magique. Il fouilla les ronces, gratta la terre de ses mains, s'écorcha mille fois. En vain... Pendant ce temps l'eau du puits débordait de plus belle et lui léchait les pieds. Riwallon cherchait de plus en plus fébrilement : l'eau lui arrivait aux chevilles, puis atteignit les genoux. Riwallon perdit espoir : tout le pays serait bientôt submergé par sa faute ... Il se tordait les mains d'angoisse quand il entendit soudain : " Au secours ! "

C'était le petit elfe qui s'accrochait à une branche pour ne pas être emporté par le flot. Jamais Riwallon ne fut plus heureux de revoir quelqu'un . Il hissa le petit être sur ses épaules et lui demanda : " Vite ! Dis-moi où se trouve cette Pierre blanche ! "

" Ha ha ! s'amusa le petit elfe. Ne m'as-tu pas dit il y a peu de temps que ton puits ne déborderait jamais ! "

" J'ai eu tort, mais je t'en prie, dis-moi où se trouve la pierre ! "

" Ici " fit malicieusement le petit homme en montrant sa poche.

Le seigneur avait maintenant de l'eau jusqu'à la taille. L'elfe sur son dos, il nagea de toutes ses forces jusqu'au puits et y laissa tomber la Pierre blanche. Aussitôt le flot s'arrêta. Mais en même temps, des pierres énormes venues de nulle part se fracassèrent dans la cheminée du puits et l'obstruèrent complètement. Puis brusquement, tout redevint comme s'il ne s'était rien passé.

L'elfe sauta à terre et s'éloigna en criant : " Surveille bien ton puits, seigneur du Hohnack, car il n'y avait qu'une seule Pierre blanche ! Et elle se trouve maintenant au fin fonds de ce puits ! "

Jusqu'à présent, personne n'a réussi à retrouver la mystérieuse Pierre blanche, enfouie sous d'énormes quartiers de rocher.

Mais un jour peut être ...

SOURCE :

ZAMARON Lorraine ,

L'histoire du puits du Hohnack, Texte inédit,

Collège Georges Martelot d'Orbey, option Langues et Cultures Régionales, année scolaire 1994-1995.

ILLUSTRATION :

Carte postale,

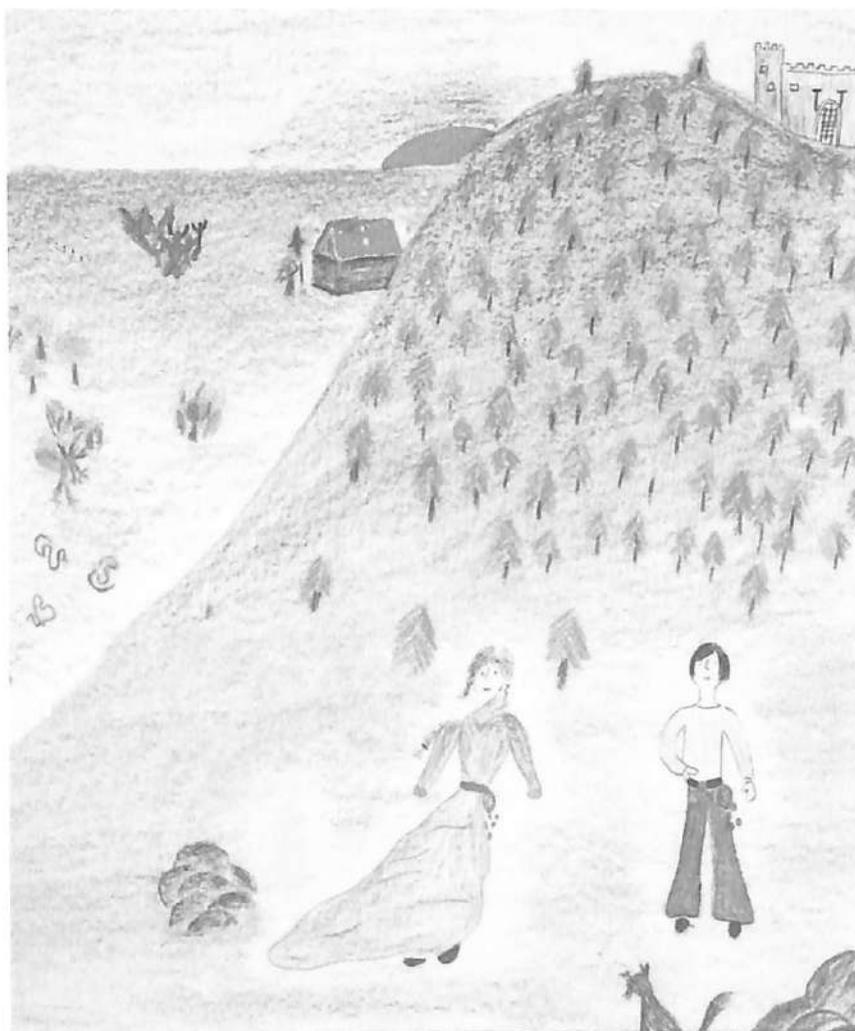
Ruines du château du Hohnack..... Editions Weick, Saint-Dié, n° 7262 bis, envoyée en 1915.

Lorraine Zamaron ,

15 ans en 1995, a créé ce conte en s'inspirant d'une légende bretonne et en y intégrant les éléments typiques des légendes : sorcière maléfique, elfe bienfaisant. Le puits du Hohnack éveille toujours l'imagination : il trouve donc une place importante dans ce récit.

Enfin Lorraine a créé elle-même le nom de Riwallon : " Comme il s'agissait d'écrire une nouvelle pour l'option Langues et Cultures Régionales et qu'on m'avait appris que welche avait la même origine que wallon, j'ai inventé ce prénom de Riwallon"

LE MARIAGE DE LUDIVINE ET DE RAOUL PRINCE DE PHIMAROCHE



A une époque très lointaine, un roi riche et puissant régnait sur le petit village de Labaroche. Son fils se dénommait Raoul de Phimaroche. Quand il fut en âge de se marier, le roi organisa un grand bal, mais aucune des filles qu'on lui présenta ne lui plut. Il préférait la belle Ludivine, une jeune meunière de Lapoutroie, qu'il avait rencontrée lors d'une chasse au loup. Un fauve affolé s'était précipité dans le moulin et avait agressé la jeune fille. C'est en lui portant secours que le prince en était tombé amoureux.

Raoul retourna seul, un vendredi 13, à Lapoutroie, chercher sa bien-aimée pour la présenter à la Cour. Le voyage aller se déroula sans encombre. Sur le chemin du retour, tous deux passèrent devant la Roche du Chat Noir. Malheur ! Ludivine aperçut un chat

devant sa roche. Or, quiconque aura l'audace de regarder cet animal dans les yeux, devra affronter les êtres maléfiques qui hantent notre pays welche. Seuls des cœurs purs et valeureux pourront surmonter de telles épreuves.

En arrivant aux Chiaigayas, le Prince et Ludivine se reposèrent un instant. Ils discutèrent de l'animal que la jeune meunière avait aperçu à la Roche du Chat Noir.

"Pourquoi l'as-tu regardé" s'inquiéta Raoul, " ne connais-tu donc pas la légende ? "

"Quelle légende ? " répondit-elle.

Le Prince lui raconta alors la légende du Chat Noir, le Chénor, dans le pays Welche. Jadis, un paysan de Fréland, après avoir rencontré le Chénor, avait dû demander l'aide du Ciel pour s'en débarrasser. Ludivine comprit alors que le Chénor était en réalité le diable en personne. Effrayée, elle regretta sa curiosité.

Épuisés et inquiets, ils s'assoupirent, mais pas pour longtemps, car des bruits de pas les réveillèrent. Ils aperçurent alors des Indiens qui s'approchaient d'eux. Ludivine et Raoul furent saisis de peur mais les Indiens ne leur firent rien. Au contraire, ils les saluèrent amicalement. La tribu s'assit auprès de nos deux amis et l'un des Indiens se présenta :

" Salut à vous, je suis le chef de la tribu des Gayas. Que venez-vous faire ici ?"

"Nous sommes des fiancés et nous allons au château du Gestion pour nous marier"

L'homme leur souhaita bonne route et les Indiens s'en allèrent. Nos amis, soulagés, reprirent leur chemin vers le Ro Bocho, en prenant garde de ne pas perdre de vue le Château du Gestion, sur sa haute colline.

Arrivés dans la forêt du Ro Bocho, le Prince et la meunière eurent faim. Ludivine vit un pommier. Le Prince grimpa dans l'arbre pour secouer les branches. La meunière ramassa les pommes tombées et en fit provision. Malheureusement, l'arbre appartenait au terrible Dragon de Turckheim qui enragea lorsqu'il remarqua que deux étrangers mangeaient ses fruits. Alors que le Prince était encore dans le pommier, le monstre captura la meunière. Voyant son amie prisonnière, le jeune homme s'élança, et en moins de temps qu'il n'en faille pour le dire, la rejoignit. Tous deux se débattirent et la jeune fille fut délivrée. Le monstre, n'étant pas aussi lesté que nos amis, cracha du feu et enflamma la forêt, pour les encercler et les anéantir. En quelques minutes, les alentours ne furent plus que des flammes. Courant désespérément à droite et à gauche, le Prince et sa bien-aimée réussirent à franchir le brasier et à s'enfuir. Le dragon ne se donna même pas la peine de les poursuivre.

Tout heureux, ils se couchèrent dans l'herbe fraîche du Léman et s'endormirent. Au réveil, leur joie fut de courte durée. Quand ils voulurent repartir, ils s'aperçurent qu'ils étaient perdus. Ils virent un château au loin et le prirent pour le Gestion. Ils s'en allèrent donc dans a direction. Hélas, ce n'était pas le château du Gestion, c'était bel et bien celui du Hohnack. Ils marchèrent un moment et parvinrent au Crabuillat quand le soleil était au zénith. Cet endroit était sombre et sinistre. Le Prince et Ludivine n'étaient éclairés que par quelques rayons de soleil qui perçaient les arbres touffus. Là, une grotte se présenta à leurs yeux.

Le Prince, curieux, proposa à la meunière : "Veux tu visiter cette caverne ? "

"Je veux bien car je n'aime pas cette forêt si sombre."

Ils découvrirent alors une grotte spacieuse mais sale. En pénétrant plus profondément, un craquement sinistre se fit entendre. Des serpents d'un brun visqueux et répugnant apparurent soudain et encerclèrent nos deux amis épouvantés. Ludivine saisit le couteau de Raoul et combattit avec courage les affreux reptiles. Paralysé de peur, le Prince ne bougeait plus. La meunière tua plusieurs serpents et réussit à tirer son bien-aimé hors de la grotte. Ils furent à toutes jambes jusqu'à s'effondrer d'épuisement. Remis de leurs émotions, les jeunes gens s'embrassèrent. "Merci de m'avoir sauvé !" " Je te devais bien cela, rappelle-toi le loup dans le moulin." " Mais toi, tu es une fille !" " Tu sais bien que je t'aime et que je ferais tout pour toi." "Décidément, tu es digne de m'épouser et de gouverner à mes côtés. Continuons notre chemin vers le château. "

Nos deux amis pénétrèrent dans le vallon de Moreyfontaine pour s'y rafraîchir. Un cerf belliqueux s'abreuvait à la source. Quand il aperçut les deux importuns sur son territoire, il chargea, tête baissée, bois en avant. Le Prince poussa sa bien-aimée de côté pour la mettre à l'abri. Seul, face à l'adversaire, il s'adossa à un arbre et attendit le dernier moment pour esquiver l'attaque du cerf qui heurta violemment le tronc et s'assomma. Raoul s'approcha de Ludivine et lui demanda : "Ça va ? Tu n'as pas trop mal ? " " Ça peut aller, je suis juste un peu étourdie." "Lève toi, je vais voir si tu

n'as rien de cassé. " "Mais non, je t'assure, tout va bien. " " Regarde là-bas, vois-tu cette auberge ? Allons voir ! Je commence à avoir faim. On nous servira sûrement un bon repas et nous pourrions louer une chambre." Ils se hâtèrent et entrèrent dans l'auberge. On les servit copieusement et on leur proposa une belle chambre. Le Prince demanda à l'aubergiste : " Pouvez-vous nous dire où nous sommes ? " " Bien sûr, vous êtes aux Fontenelles à l'auberge du Couvent. " "Merci, bonne nuit, et à demain ! " Ils allèrent donc se coucher. Le lendemain, ils prirent congé de l'aubergiste en le remerciant de sa gentillesse.

Ils cheminaient tranquillement vers le Baa, quand soudain, un taureau surgit des fourrés. Voulant se montrer plus courageuse que Raoul, Ludivine sauta sur le dos du taureau pendant qu'il attaquait le jeune homme. Celui-ci prit son courage à deux mains, sortit son couteau et réussit à poignarder l'animal. Touché mortellement, le taureau s'effondra devant eux. Le Prince victorieux et fier demanda à Ludivine : " Mon exploit mérite-t-il une récompense ? " " Assurément, comme preuve de ta bravoure, coupe une oreille de cet animal et accroche-la à ta ceinture. Ce sera ton trophée. L'autre oreille sera pour moi, n'ai-je pas été aussi téméraire que toi ? " Heureux et décidés, ils se remirent en route. Ils marchèrent ainsi jusqu'à la nuit. Pour plus de sécurité, ils grimpèrent dans un arbre et s'endormirent profondément.

Le lendemain matin, dès l'aube, nos deux amis se réveillèrent. Raoul dit à Ludivine : " Regarde, nous sommes tout près du château, nous pourrions bientôt nous marier ! " " J'espère que je plairai à ton père et qu'il m'accueillera à bras ouverts ! " " Je te le souhaite de tout mon cœur. Je vais enfin pouvoir lui prouver que je suis digne de lui succéder. " " Enfin, nous touchons au but ! Nos ennuis sont finis ! Hâtons nous ! " Le sentier escarpé leur parut bien court, et ils arrivèrent essoufflés devant le pont-levis. Le Prince constata avec désespoir que ce château lui était inconnu. " Que se passe-t-il ? " interrogea Ludivine. " N'es-tu pas heureux de retrouver ton père ? " " Si, mais je ne comprends plus, ce château ne me rappelle rien ! " " Es-tu bien sûr, entrons, peut-être trouverons nous une explication ! "

Ils durent se rendre à l'évidence, ils n'étaient pas encore au bout de leurs peines. Ils étaient bel et bien au Hohnack, complètement désert. Découragés, ils se laissèrent tomber dans l'herbe. Vers midi, mourant de soif, ils découvrirent un puits. Le Prince tira la corde qui se retrouva à ses pieds. Pas de seau ! Poussés par la soif, ils fixèrent la corde à la margelle et descendirent au fond pour se désaltérer. A mi-hauteur, une lueur attira leur attention. Un souterrain s'ouvrait devant eux. La curiosité les poussa à explorer ce passage secret. Le Prince heurta un coffre et l'ouvrit. Quelle ne fut pas leur surprise quand ils découvrirent un jeu de quilles en or. " Le légendaire jeu de quilles du Hohnack ! Quelle merveille ! Nous sommes riches. Cela fera une belle dot ! " Ils prirent deux quilles et s'enfoncèrent plus avant. Ils débouchèrent à l'air libre au lieu-dit la Trinque et continuèrent leur chemin.

Arrivés au Grand Hohnack, là où paraît-il, sous la terre, dort un géant, le prince laissa tomber, par mégarde, son couteau qui fit grand bruit. Le géant se réveilla en sursaut et prêta l'oreille pour écouter ce qui se passait. Exaspéré, il surgit de terre et fit face aux intrus. Impressionnés, nos deux héros s'enfuirent en faisant rouler des pierres sur le géant qui tomba de tout son long et s'assomma. Ils dévalèrent le Veurvonnais (Grand Hohnack), traversèrent Giragoutte, sans prêter attention aux nombreux sangliers qui pataugeaient dans leurs bauges et pénétrèrent enfin dans la forêt de Moschta. " On l'a échappé belle ! " " Oui, tu as raison. " " Heureusement qu'il ne s'est pas relevé ! ". " Mais alors, où sommes-nous donc, si ce n'est pas ton royaume ? " " Je donnerais cher pour le savoir. Passons la nuit ici. Demain, nous y verrons sans doute plus clair ! "

Dès le lever du soleil, ils se remirent en route. Ils aperçurent bientôt une maisonnette. Cette maison là n'était pas bien différente des autres, mais nos deux amis comprirent bien vite qu'une "jnach" (sorcière) vivait là. Soudain la vieille femme sortit et enfourcha son balai. La meunière n'eut pas le temps de reculer. Déjà la sorcière la saisissait et toutes deux s'envolaient dans les airs. Le Prince les poursuivit mais il fut rapidement distancé. Abattu et désespéré, il continua seul son chemin. Beaucoup plus tard, au milieu d'une clairière, aux Prés Cheurlus, il retrouva sa bien-aimée attachée à un arbre. Sans bruit, il s'approcha. Pas de sorcière en vue ! Aux pieds de la meunière, il trouva deux clefs oubliées par la "jnach". La première clef ouvrit le cadenas qui retenait les chaînes. Ludivine, délivré, tomba dans les bras de Raoul. Nos deux amis s'enfuirent en emportant le précieux trousseau. Mais quelle porte la deuxième clef pouvait-elle bien ouvrir ? La sorcière, voyant la fille lui échapper, décida d'alerter le diable son ami. Mais comment lui faire parvenir un message ? Elle eut soudain une idée : elle allait envoyer son corbeau ! Elle se rendit donc à la Roche du Corbeau, près des Trois-Epis, et là, ordonna à l'oiseau noir : " Va trouver Lucifer ! " "Mais pourquoi ? " "Pour qu'il m'aide à me venger du Prince et de sa promesse ! "

L'animal alla donc avertir le démon, au plus profond des enfers. Ce dernier étant en bons termes avec la sorcière, fut tout de suite d'accord. Il partit alors de par le monde, pour retrouver les jeunes gens. Bientôt, il les aperçut qui cheminaient tranquillement dans le vallon des Christés. Soudain, un grand trou se creusa devant eux. Effrayés, ils eurent tout juste le temps de reculer : une colonne de feu sortit du gouffre. Et qui apparut dans les flammes ? Et bien, Belzébuth en personne ! " Cela fait la deuxième fois qu'on se rencontre. Votre dernière heure a sonné. Je vais vous punir pour avoir osé défier les forces du mal ! " Il ricana. Le Prince ne perdit pas un instant, il sauta sur le diable et le renversa. Le démon se releva et ceintura le jeune homme. Il allait l'emporter dans le gouffre quand soudain, le ciel se déchira. L'Archange saint Michel apparut et proclama : " Satan, encore une fois tu m'obliges à te combattre. Laisse ces jeunes gens aller en paix ou il t'en cuira. Ils sont sous ma protection. "

Le diable furieux, comprit qu'il valait mieux obéir. Il lâcha le Prince et provoqua un tremblement de terre. Une énorme crevasse se referma sur lui et l'emporta au royaume des ténèbres. Raoul et Ludivine remercièrent chaleureusement l'Ange qui leur sourit et disparut. Nos deux héros continuèrent leur chemin. L'intervention de saint Michel les avait réconfortés, mais ils restaient sur leurs gardes car ils pensaient bien que le diable n'abandonnerait pas si facilement. Ils savaient qu'ils n'étaient pas au bout de leurs surprises.

Le jour déclinait, le crépuscule couvrait le sentier. Raoul et Ludivine s'allongèrent sur la mousse et s'endormirent d'un sommeil profond que rien ne troubla. Lucifer, profitant du repos de nos amis, ressuscita un monstre disparu depuis longtemps, Le Dinsaure et lui ordonna d'éliminer ces deux gêneurs. Le monstre partit donc à leur recherche. Il les trouva à la Rosinière, occupés à admirer le lever du soleil. Un hurlement terrifiant leur glaça le sang. "Mais que se passe-t-il ? Le sol commence à trembler ! " "Je ne sais pas, mais vois-tu là-bas, j'aperçois quelque chose. On dirait une de ces horribles bêtes de la Préhistoire !" s'inquiéta Ludivine. "Un dinosaure ! Je croyais pourtant que ces animaux là avaient tous été anéantis depuis bien longtemps ! " L'énorme masse se rapprochait. Soudain, elle chargea. Affolé, le Prince prit la fuite. Ludivine, alourdie par le poids des quilles, ne bougea pas. Elle saisit une quille et la lança violemment sur le monstre. Une épée lumineuse et gigantesque pourfendit l'immonde créature qui disparut dans un tourbillon de poussière. Nos amis émerveillés et tremblants ne comprenaient pas. Le ciel s'éclaira soudain. saint Michel, encore lui, leur

souriait. Il leur fit un clin d'œil malicieux et s'envola. Raoul et Ludivine se remirent en route, rassurés et joyeux. A la mi-journée, ils parvinrent à Phimaroche.

"Tiens, il me semble que je connais ce hameau ! Merveilleux, c'est Phimaroche, nous sommes enfin chez nous ! "

"Nous ne sommes pas présentables avec nos haillons ! Connais tu un tailleur ? "

" Allons chez " l'Albert ", il nous confectionnera de beaux habits ! "

Assis comme toujours, l'artisan accueillit son Prince avec joie et respect : " Dieu soit loué, z'êtes revenus ! Tout l'monde vous croyait mort ! "

" On ne vient pas si facilement à bout du Prince de Phimaroche ! Je te présente Ludivine, ma bien-aimée que je vais épouser. Peux-tu nous coudre nos habits de mariage ? Cette quille en or sera ta récompense ! " " Pour sûr, j'va vous faire ç'la. Vous n'srez pas déçus ! " Ludivine et le Prince passèrent la nuit chez le brave homme.

Au petit matin, parés de leurs beaux vêtements, ils partirent en direction du château du Gestion. En arrivant , ils frappèrent à la porte mais personne ne répondit. Raoul se souvint alors de la clef qu'il avait volée à la sorcière. Il l'essaya et la porte s'ouvrit. La cour était déserte. Personne dans les couloirs, dans les escaliers, dans les pièces. Ils arrivèrent enfin dans la salle du trône. Ils entrèrent avec précaution. Une ovation immense les surprit. Toute la cour était réunie là et les acclamait. Longtemps, ils durent raconter leurs aventures et répondre aux questions qui fusaient. Enfin, quand le tumulte de ces retrouvailles s'apaisa, Raoul présenta Ludivine à l'assemblée. Tous furent séduits par sa beauté, son intelligence et sa vaillance. Le roi, heureux et fier, accepta de les unir sur-le-champ. La cérémonie fut célébrée avec faste et un grand festin rassembla tout le village. Ce fut une merveilleuse journée et tous vécurent heureux dans ce petit coin de paradis.

Plus tard, Raoul succéda à son père et devint roi de Phimaroche. Son fier château se dressait au sommet du Gestion et dominait tout le Canton Vert. Hélas, quelques années plus tard, il fut détruit mystérieusement et on oublia l'histoire de ses maîtres. Une clef, conservée au Musée Unterlinden à Colmar, en demeure l'ultime souvenir. Promeneur, viens, toi aussi, dans notre forêt sur les pas de nos deux héros. A bientôt !

SOURCE ET ILLUSTRATION :

*Ecole élémentaire Jean Heim de Labaroche,
Le mariage de Ludivine et de Raoul prince de Phimaroche,
Une histoire inventée par les élèves du Cours Moyen 2, 1995-96,
Editions Pamélys, 1996, 28 pages, illustrations.*

LE GEANT DE LABAROCHE

Il était une fois un garçon nommé Tom qui vivait dans la forêt de Labaroche. Il était bûcheron et orphelin, ses seuls compagnons étaient un écureuil et un chien.

Tout allait bien jusqu'au jour où un géant terrifiant de vingt mètres de haut s'installa dans la forêt. Il passait son temps à arracher les arbres et Tom décida de l'en empêcher. Il alla le voir et lui demanda : " Pourquoi détruis-tu ainsi ma forêt ? " Le géant lui répondit qu'il était à la recherche de la bague de son épouse défunte. Tom lui proposa de l'aider à trouver la bague en échange de son départ. Le géant accepta la proposition. Grâce à son flair, le chien de Tom découvrit la bague enfouie près d'un bouleau.

Mais le géant exigea, avant de partir, que Tom lui apporte le célèbre et inaccessible œuf de cigogne situé sur le haut chêne de Phimaroche. L'agile écureuil de Tom grimpa prestement sur la cime de l'arbre et parvint à saisir l'œuf.

Cependant le géant refusa encore de partir car il voulait que Tom lui trouve une nouvelle épouse. L'enfant se rendit chez la sorcière Amanite qui vivait dans une maisonnette en bois, entourée d'un bosquet. C'était une vieille sorcière au nez crochu, à la bouche édentée et à l'odeur pestilentielle. Ravie de trouver un mari, elle mijota une potion qui la rendrait belle pendant quelques heures. Le géant, ébloui par sa beauté, l'épousa sur-le-champ. Malheureusement, l'effet de la potion s'estompa et, effrayé par sa nouvelle femme, il prit ses jambes à son cou et quitta à jamais la forêt de Labaroche.

Depuis ce jour, Tom vit heureux dans sa chère forêt.

SOURCE

Collège Twinger, Tom et le géant de Labaroche, Texte inédit, Strasbourg Koenigshoffen, 2000.

Les collégiens strasbourgeois ont rédigé ce récit lors d'une classe verte au Centre des Cigogneaux à Labaroche, à l'automne 2000.

Ils ont allié avec bonheur les légendes traditionnelles barchoises et toutes les recettes des contes !

LEGENDES LAPOUTROYENNES

Les élèves de la classe de CM 2 de Lapoutroie ont repris les légendes traditionnelles du pays lapoutroyen et ont composé des textes originaux, sous la direction de leur maître, M. Jean-Paul Bannwarth. Ils ont essayé d'expliquer, par le conte, le sens de certains lieux-dits et ont illustré leur prose par des dessins. M. Philippe Barotte les a guidés dans la réalisation de superbes terres cuites.

SOURCE ET ILLUSTRATIONS

École élémentaire de Lapoutroie, Contes du pays welche, Classe de CM2 sous la direction de J.P. Bannwarth, terres cuites réalisées sous la direction de Philippe BAROTTE, illustrations des élèves, Éditions Panély, 1996, 28 pages.

LA BLANCHE - GRAINE

Autrefois, à la Blanche - Graine, se trouvait une graine toute blanche.

Un jour, par un temps magnifique, un homme malheureux, qui avait perdu sa fille il y a un an, s'approcha de cette graine de tulipe. Quand il fut à côté d'elle, il dit : " Si seulement je pouvais revoir ma fille morte depuis un an. "

A peine eut-il prononcé ses paroles, qu'il vit apparaître le visage de sa fille Marie dans le ciel. C'était une blonde aux yeux d'azur. Au même moment, la fleur poussa. Pendant plusieurs jours, l'homme vint devant cette plante extraordinaire, pour exprimer des souhaits : avoir un autre enfant, vivre dans le bonheur... Chaque fois qu'un vœu se réalisait, la fleur devenait de plus en plus belle. Quand la fleur se fana, cet homme mourut et alla rejoindre sa fille au paradis.

Maintenant que la fleur n'est plus là, un homme a pu construire une maison, là où elle avait grandi. M. et Mme Defrasne Jean-Marie et leurs filles Perrine et Kathelle habitent actuellement cette maison. On dit qu'un jour cette fleur renaîtra et qu'elle fera un autre homme heureux.

Heureusement pour les habitants, un magicien passe dans la vallée. Quand il voit les femmes affolées, en sanglots, il a pitié de celles-ci. Le chef du village lui explique ce qui s'est passé. Ensuite, le sorcier dicte ses conditions : il veut devenir seigneur des lieux. Il n'a pas le temps de terminer ses méchantes phrases, le magicien le transforme en oie. L'oie s'envole et se pose sur une poutre située au-dessus de la Béhine et se fige sur place. C'est pour cela que notre village s'appelle Lapoutroie. La poutre a été brisée pendant la guerre de Cent ans et l'oie aussi. Les enfants seront libérés par le magicien.

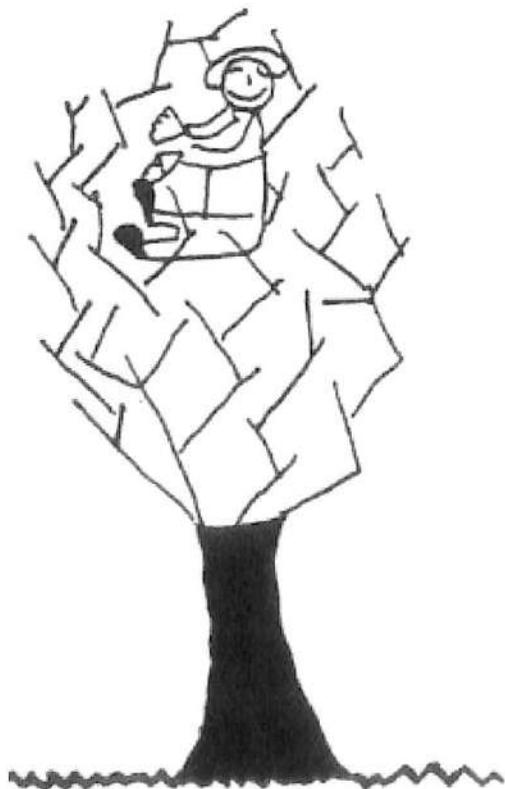
Depuis ce temps là, la roche n'a plus bougé, mais pourtant les habitants des Buissons la craignent encore aujourd'hui.



LE BUISSON MAGIQUE

Cette histoire s'est passée au début du Moyen-Age dans le village de Lapoutroie. Lapoutroie était recouvert d'épaisses forêts. C'était le début de l'hiver.

Alexandre Maillet se faisait passer pour un pauvre paysan. Il s'habillait de vêtements tout déchirés. Il avait les cheveux noirs, les yeux bruns, un nez pointu, une moustache noire et il était mal rasé. Il était marié à une blonde, souriante et très gentille.



Alexandre allait souvent se promener dans la forêt des Buissons. Car il avait trouvé un buisson différent des autres. En effet, par une belle journée d'automne, par hasard, Alexandre avait marché sur une pierre, juste devant un buisson. Apparemment cet arbuste paraissait ordinaire. Aussitôt toutes les feuilles se transformèrent en or. L'arbre était splendide.

Quelques années plus tard, une terrible famine ravagea tout le pays. La nourriture était réservée aux gens qui avaient de l'argent. Avec l'or que le buisson fournissait, Alexandre fit venir de la nourriture de pays étrangers et la distribua à toutes les personnes du village.

Alexandre vécut encore de longues années.

UNE SORCIERE PEU ORDINAIRE A LAPOUTROIE

Depuis plusieurs années, vivait une sorcière peu ordinaire à Lapoutroie. Elle avait des yeux verts, des cheveux raides et des vêtements confectionnés d'une manière étrange.

Elle n'avait pas le droit d'aimer quelqu'un car elle risquait de perdre alors tous ses pouvoirs à jamais.

Un jour, au bord de la rivière, une petite fille lui sourit et devint son amie. Elle sentit perdre tous ses pouvoirs mais elle resta indifférente. Ce qui était important pour elle, c'était d'avoir une amie.

Elles restèrent toute la vie ensemble.



BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages et articles sur les légendes et récits du pays welche.

- ALOIRD J., *Bergland, Elsässische Erzählungen*, pages 91-108, Gebweiler, 1928.
- ALTENBACH et LEGRAIS, *Lieux magiques et sacrés d'Alsace et des Vosges*, Steinbrunn-le-Haut, 1984, 327 pages.
- BALLY Pierre, *Contes, faits et chansons du fond de la vallée de Kayzersberg*, Manuscrit inédit.
- BALLY Pierre., *Légendes inédites de la vallée haute de Kayzersberg* ; Colmarer Jahrbuch, 1935, page 137.
- BRESCH Jean, *La vallée de Munster et les Vosges Centrales, Guide du touriste*, Colmar 1871, pages 51-53.
- COLLEGE TWINGER, *Tom et le géant de Labaroche*, Texte inédit, Strasbourg Koenigshoffen, 2000.
- COLLET Ernest, CSSR, *Le mouchoir du diable*, 1917, in Kont dè Barauwtch, Académie patoise de Labaroche, 1997.
- COLLET Ernest, *Vive Labaroche*, 26 janvier 1919.
- COUTY Marie-Josée, *Les joyusetés d'antan à Fréland*, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey, N° 7, 1988, page 115.
- DEMANGEAT Pierre, *Da lo ta, poème patois*, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey, N° 4, 1985, pages 26-27, illustrations.
- DENIS Marie-Noëlle, *Autrefois en pays welsche*, Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie -Val d'Orbey, 1981, 68 pages.
- DENIS Marie-Noëlle, GROSHENS Marie-Claude, LUCIUS Henriette ; *L'Alsace contée, mythes et récits des vallées vosgiennes*, Gérard Klopp éditeur, 1986.
- DOSSE (Général), *Légendes vosgiennes*, Paris 1929.
- DUMOULIN Xavier, *Légendes du Bonhomme*, manuscrit inédit.
- DURLEWANGER Armand, *Au rendez-vous de la légende alsacienne, du moyen âge à nos jours*, pages 86-87.
- ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE DE LAPOUTROIE, *Contes du pays welche*, Classe de CM2 sous la direction de J.P. Bannwarth, terres cuites réalisées sous la direction de Philippe BAROTTE, illustrations des élèves, Éditions Pamélys, 1996, 28 pages.
- ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE JEAN HEIM DE LABAROCHE, *Le Géant du Hohnack*, Une légende adaptée par les élèves du Cours Préparatoire 1995-96, avec l'aide de Mme Monique KLINKLIN, Mme Odile FREBOURG, M Alain MORITZ, Éditions Pamélys, 1995, 28 pages, illustrations.
- ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE JEAN HEIM DE LABAROCHE, *Le mariage de Ludivine et de Raoul prince de Phimaroche*, Une histoire inventée par les élèves du Cours Moyen 2 1995-96, avec leur maître Henri WAWRETSCHKA, Éditions Pamélys, 1996, 28 pages, illustrations.
- FRANÇOIS Beatrix, SAULNIER Denise, LELOUP Mary, *Histoire et histoires de loups*, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey, n° 9, page 81
- GEVIN-CASSAL Odile, *Les légendes d'Alsace*, Paris, 1917, 293 pages.
- GRAVIER Gabriel, *le Dragon de l'Étang du Devin*, in Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey, n° 7, 1988, p58-61
- GRAVIER Gabriel, *Légendes d'Alsace*, tome III, page 11, Belfort 1988.
- HAILLANT Michel, *article du journal L'Alsace*.
- HERMANN Maurice, *Dou peur amme*, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey, N° 3, 1984, texte patois et français, page 65.
- HERMANN Maurice, *Lo vaula dégottè*, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey, N° 5, 1986, page 27.
- HERMANN Maurice, *Tra fèye è mèriè*, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey, N°4, 1985, page 98 – 9, textes en patois et en français, dessins de Véronique Longhino
- HERMANN Maurice, *Un peu de patois de chez nous*, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey, N° 2, 1983, texte patois, page 48.
- HURSTEL J., *Souvenirs recueillis auprès de Mme Fogel, habitante du Kalblin*, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey, N° 2, page 46.
- JULLIARD Maria, *La fête au Bonhomme*, nouvelle, illustrations d'Eric Hamraoui, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton n° 6, 1987, pages 25 à 27.
- LALEVÉE Victor, *A l'ombre des Hautes Chaumes*, Saint-Dié, 1956, pages 13-18
- LALEVÉE Victor, *La légende du Bon Homme*, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey, n° 7, 1988, p 41-44.
- *Lè complainte de " Mentine "*, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey, n° 9, 1990, sans nom d'auteur, page 25 .
- LESER Gérard, *la Vallée de Munster*, Strasbourg, 1988, 188 pages.
- LEYDER J., *Les cavaliers blancs du Noirmont* : in Revue Catholique d'Alsace, 1905, pages 764 à 767. (Fourni par M. Jecker.)
- MICHEL Gilbert, *Labaroche, mémoire retrouvée, de 1900 à 1939*, Éditions J.D. Reber, Riquewihr, 1997, page 272.
- MULLER Jean-Marie, *Lapoutroie et son passé, les racines de l'avenir*, Numéro spécial du Bulletin Municipal de Lapoutroie, illustrations, 226 pages, 1995.
- MUNIER Cécile, *témoignages oraux*, recueillis par MILLION Gérard, Orbey, 2000.
- PALS DE LOURS, sans nom d'auteur, illustrations d'Eric Hamraoui, Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey, 1981, 76 pages, Imprimerie barochoise. 1981.

- PETITDEMANGE Henri, *Mentine était servante chez M. le Curé*, chanson traduite en patois par Gaby BAUMANN. D'après la célèbre " Perrine était servante ", textes français et patois, in Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey, n° 19, 2000, pages 102-103.
- PETITDEMANGE Henri, *A Fréland du temps de Badinguet*, texte français et patois, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey, N° 7, 1988, pages 76 – 77.
- PETITDEMANGE Henri, *A Fréland du temps de Badinguet*, textes français et patois, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie, Val d'Orbey n° 8, 1989, pages 92-93.
- PETITDEMANGE Henri, *In bon vaula*, dessin d'Eric Hamraoui, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey, N°3, 1984, page 64.
- PETITDEMANGE Henri, *La huche de Meywihr*, texte patois et français, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey, n° 12, 1993, pages 14-15.
- PETITDEMANGE Henri, *La Roche des sorcières au Brézouard*, texte patois et français, in Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey, N° 6, page 80.
- PETITDEMANGE Henri, *Le chat noir à l'étable*, texte patois et français, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey, N° 12, 1983, page 12.
- PETITDEMANGE Henri, *Lè Justine é so boutch*, texte patois et français, dessins de Christophe Lach, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey, N° 4, 1985, page 55.
- PETITDEMANGE Henri, *Les légendes de l'Étang du Devin*, in Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey n° 13, 1994, pages 76-77
- PETITDEMANGE Henri, *Les nains de la Roche du Renard*, texte patois et français, in Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey, n° 11, page 21.
- PETITDEMANGE Henri, *Les sorcières de Bache le Loup*, texte patois et français, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey, n° 5, 1986, pages 62-63.
- PETITDEMANGE Henri, *Un mariage manqué*, texte patois et français, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey, N° 8, 1989, pages 94-95.
- PFLEGER, Alfred, *Das Talbuch, Melkersagen und Bauerngeschichten*, Annuaire de la Société d'Histoire du Val de Munster, tome II, 1967, pages 53-54.
- PIERROT Auguste, *Légendes vosgiennes ; le Diable ; 4° partie*, pages 12-14 ; Saint-Dié 1939.
- RENÉ D'ALSACE, *Le livre de la dame blanche*, Éditions Alsatia, Colmar Paris, 1964, 141 pages.
- SCHEHIN Bernadette, HERMANN Maurice, JEANDON Jean-Pierre, *Mè méré mè mères*, texte patois avec partition musicale, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey, N°7, 1988, pages 14-15.
- SCHERLEN Auguste, *Perles d'Alsace*, tome 1, 1926 et tome 2, 1929.
- SIMON Séraphin, *le Canton de Lapoutroie*, 1896; réédition Res Universis, Paris 1993, 82 pages.
- STINTZI Paul, *die Sagen des Elsasses*, deux tomes, Éditions Alsatia, Colmar-Mulhouse, 1928-1940
- STINTZI Paul, *Die Sagen des Elsasses*, Colmar, 1940, Band III.
- STOEBER Auguste, *Die Sagen des Oberelsasses*, Strasbourg, 1892.
- TROXLER H.J., *Légendes, contes et récits d'Alsace*.
- VALENTIN André, *Lapoutroie et son passé*, Bulletin Municipal de Lapoutroie, 1980
- VARIOT Jean, *Légendes et traditions orales d'Alsace*, Paris 1919, 3 volumes.
- ZAMARON Lorraine, *L'histoire du puits du Hohneck*, Texte inédit, Collège Georges Martelot d'Orbey, option Langues et Cultures Régionales, année scolaire 1994-1995.

Ouvrages généraux.

Les ouvrages sur les légendes sont innombrables et en Alsace tout particulièrement ; Nous donnons ici quelques références qui nous ont été précieuses.

- GRAVIER Gabriel, *Légendes d'Alsace*, 4 tomes, Belfort 1988-1989. Le travail de G. Gravier est une précieuse mine d'informations. Dans le 1er tome, sur 120 pages, G. Gravier cartographie et analyse les grands thèmes du légendaires : fées, géants, nains, trésors, diables et sorcières... Dans le tome III, il raconte quelques légendes de l'arrondissement de Ribeauvillé. Dans le tome IV, il nous livre une copieuse bibliographie avec des notices sur les auteurs, et plusieurs index bien utiles.
- GRAVIER Gabriel, *Légendes des Vosges*, Lorraine I, Belfort 1985, 238 pages. Dans la partie Légendes générales, G. Gravier présente les grands personnages des légendes vosgiennes : fées, Sotré, Culà, diable, sorciers, chasseurs sauvages, saints. Nous pouvons ainsi repérer les similitudes et les différences avec notre pays welche.
- DENIS Marie-Noëlle, GROSHENS Marie-Claude, LUCIUS Henriette ; *L'Alsace contée, mythes et récits des vallées vosgiennes*, Gérard Klopp éditeur, 1986. Ce bel ouvrage nous explique aussi la trame des récits mythologiques et des scènes de la vie populaire.
- BAYARD Jean-Pierre, *Histoire des légendes*, P.U.F., collection Que-sais-je ? n° 670, 1961. J.P. Bayard nous rappelle quelques définitions, les thèmes, l'interprétation des légendes et leur étude.
- DÉVIGNE Roger, *Le légendaire des provinces françaises à travers notre folklore*, Editions Pygmalion, Paris, 1978. Une utile classification des grands thèmes des légendes.
- KAUSS Alain, *Le monde des esprits, eine elsässische mythologie*, 203 pages, bf éditions 1993. Cet ouvrage bilingue présente et illustre les innombrables esprits et personnages étranges qui semblent hanter les moindres recoins de l'Alsace.
- JUNG Edmond, *Contes et légendes d'Alsace*, in Les Vosges, revue du Club Vosgien, Numéros 1 / 90, 3 / 90, 4 / 90, 1 / 91, 3 / 91, 4 / 91, 1 / 92, 3 / 93 / 94, 1 / 95, 4 / 95, 4 / 96 : c'est une exploration méthodique des thèmes légendaires alsaciens.
- TRENDEL Guy, *L'Alsace des chemins insolites*, in L'Alsace Automobile, Numéros 523 (novembre 1993), N° 525 à 529, janvier à mai 1994. Guy Trendel aime voir dans les géants, fées, et sorcières des émanations de la mythologie germanique.

Index

Termes	Page		
Abandon d'enfants	115	Capucins de Sigolsheim	77
Abbé Martin de Paris	19	Carême	85, 142
Adolescent	160	Carnaval	118
Agriculture	106, 116	Cascade	161
Aigle	12	Catherine, fille aisée	74
Alcoolisme	106, 110, 122, 128	Cavaliers bavarois	83
Alimentation	106, 114	Celtes	52
Allagouttes	85, 102	Cercueil	47
Allemand (langue)	108, 109, 123	Cerf belliqueux	152
Amitié	162	Chagrin d'amour	99
Ammerschwihr	54, 55, 56	Champ du Diable (Fréland)	88
Amour tragique	17	Champs Jureau (Fréland)	69
Animal qui parle	93	Chanson	96, 98, 141
Anneaux (Lapoutroie)	70, 126	Charité	113, 125, 160
Anselme	12	Charivari	10
Arbre	44, 146	Chasseur diabolique	10
Artisans	115, 120	Chasseur errant	84
Assomption	138	Chasseur sacrilège	84
Avent	84	Chasseur sauvage	30
Babette, pauvre fille	74	Chasseur vert	14, 62
Bache le Loup	73	Chat	46
Badinguet (Napoléon III)	132, 138	Chat noir	72, 151
Bague perdue	156	Château	34, 46, 148
Baleine	158	Château du Hohnack	148
Bals	117	Château merveilleux	14, 15
Baptême	63, 85	Chaume	88
Bébé	12	Chaussures, cercueil	83
Beignets	142	Chauve souris	161
Bermont	36	Chemin disparu	37
Bête du village (monstre)	48	Cheval blanc	30, 83
Bêtes mortes	78	Chèvres	72
Bibi	143	Chèvres (pattes de)	41
Blanche-Graine (Lapoutroie)	157	Chien gardien de trésor	79
Bœuf (sabots de)	64	Chiens de chasse	84
Bohle (Lapoutroie)	161	Chouette	78
Boisement	88	Cigogne	156
Bônan	141	Clair de lune	83
Bonhomme au fagot	142	Classes sociales	102, 108, 115, 117, 120, 128.
Bonhomme Le	55, 56, 65, 78, 126, 134, 139	Cloche	43
Bornes (déplacer)	89	Cochon	105, 106
Bouc	90	Combats	133
Bouvier	81	Comméragé	41
Brézouard	42	Commerces	122
Brouillard	107	Communion	128
Bûcheron pauvre	14, 15	<i>Première</i>	
Buissons (Lapoutroie)	158, 159	Confréries, congrégations	118
Cabaret, auberge	64, 105, 110, 122, 130.	Contrebande	106
Cadavre	42	Coq	92
Cadeaux de mariage	95, 98	Corbeau	78, 154
		Cosaques	133
		Costumes	127, 155
		Cour (faire la)	155
		Crapaud	42
		Crevasse	154
		Croix	66, 68, 133.
		Croix d'Orbey	68, 69.
		Croix du Prêtre (Labaroche)	84
		Croix qui sauve	72
		Curé	66, 79, 105, 109, 110, 118.
		Dame blanche	37, 40, 46.
		Danse	64.
		Défilé	133
		Déodat	55, 56
		Dépression nerveuse	139
		Diable	10, 14, 42, 46, 54, 59, 62, 64, 65, 66, 68, 77, 151, 154.
		Diable Lucifer	58
		Dinosaure	154
		Domestique à Paris	125
		Domestique de ferme	91
		Dot	95, 97
		Dragon	45
		Dragon de Turckheim	152
		Draps	78
		Drudenfuss	22
		Eau bénite	77, 78
		Eau Morte (Orbey)	51
		Eaux mortes, sans vie	12
		École	107, 130
		Écureuil	156
		Eguisheim, seigneur	148
		Einsiedeln (Notre Dame des Ermites, en Suisse)	75, 80
		Elfe	148
		Enfant	56, 84, 158.
		Enfant abandonné	50
		Enfant illégitime, bâtard	117
		Enfant mort, non baptisé (meyneynki)	84
		Enterrement	126, 132
		Envoûtement	32, 40
		Épouse	100
		Esprits	16
		Étang du Devin	45, 46, 107.
		Études	121
		Exorcisme	65, 77.
		Extraterrestre	158
		Facteur	92, 108
		Famine	133, 160
		Fantôme	20, 30, 73, 80, 81, 82, 100.
		Fantôme sans tête	81
		Faudé	47
		Fausse couche	83, 85
		Federmus (Orbey)	18
		Fées	14, 37
		Femme blessée	72
		Femme de mauvaise vie	83
		Femme morte en couches	83
		Femmes de Labaroche	116

Fenaison	91	Hans du Felsenstein	10	Magicien	158
Fentes, Entailles dans roche	42, 47	Hans le noble	17	Maillet	159
Ferme	161	Hautes Huttes	93	Main glacée	80
Ferrette	30	Héritage	102	Maire	105
Festin impie	10	Hibou	78	Maison Baleine	158
Fête patronale	143	Histoires	65	Maison hantée	73
Fêtes	117, 121, 130, 138, 139.	Hohnack (Château)	30, 31, 148, 153	Maladie	78, 128, 129.
Feux	142	Hohnack Gd,	25, 26, 29	Marcaires	22
Fiancé	42, 112	Labaroche		Marché avec le diable	46
Fiancée sorcière	42	Homme malheureux	157	Maréage	46
Fièvre aphteuse	128	Hommes vêtus de noir	47	Mariage	74, 95, 97, 98, 99, 102, 118, 126, 130, 155, 156, 161.
Fille	83, 95	Hopatt (Basse - Baroche)	84	Mariage d'amour	35
Fille décédée	157, 162.	Huche en fer	79	Mauvais sort	70, 74, 75, 78, 79.
Flamme surgie de terre	79	Huile	79	Mécréants	19
Fleur, fleur fanée	157	Incendie	158	Médecin	74
Fonderie	88	Indiens	152	Méiélé la paysanne	17
Foni (forêt de Labaroche)	84	Indigestion	135	Mendiants	15, 113, 125.
Forêt	88, 156, 159, 161.	Influenza	76	Mentine	126
Fossé (Lapoutroie)	126	Inondation	149	Mère	50, 98
Fraize (Vosges)	45	Intentions de messe	80	Messe	82, 83, 140.
Francs Tireurs	133, 134	Ivresse	94	Meurtre	30, 78
Fréland	69, 72, 73, 83, 88, 90, 92, 132, 143.	Jambe enflée	74	Mèynèynki	84, 85
Froid	107	Jeu de quilles en or	153	Meywihr	79
Fromages noirs	78	Jeune homme	37	Miracle	56
Fuite éperdue	37	Jour naissant	40	Monstre	161
Garçon nommé Tom	156	Journalier, domestique de ferme	102, 120	Mort	46, 47, 78, 81, 83, 84, 107, 112, 157.
Garde forestier	81	Journaux	108	Mort d'animaux	72, 78.
Géant	26, 29, 45, 156.	Juge	105, 110	Mouchoir	59
Géant endormi	27, 29, 147.	Kalblin (Fréland)	41	Mourant	78
Géant se réveille	29	Kobolt	22	Munster	78, 119
Gémissements et hurlements lugubres	84	Kougelhopf	138	Munster Vallée	23, 29, 32.
Génie de la montagne	14, 16	KTB	136	Musulmans	19
Gestion (Labaroche)	34, 83	La Barricate	133	Myrtille	78
Gibet, potence	68, 69	Labaroche	38, 54, 58, 59, 77, 79, 80, 81, 84, 85, 105, 115, 116, 122, 156.	Nains	31, 41.
Glasborn (Orbey)	22	Lac Blanc	10, 12, 14, 15, 62.	Naissance	5, 94.
Glissement de terrain	43	Lac Noir	17	Naissance de Labaroche	27, 147.
Gnome bienfaisant	23	Lac stérile	12	Naissance, Accouch.	83, 84, 129.
Gnome malfaisant	22	Lanterne allumée	78	Napoléon III	132, 138
Goitre	55	Lapoutroie	48, 66, 68, 69, 74, 100, 105, 107, 109, 122, 126, 133, 135, 157, 158, 159, 160, 161, 162.	Noël	64, 93.
Graine Champs	51	Laurent	62	Noirmont	19
Graine de tulipe	157	Lieux dits de Labaroche	26, 38, 60.	Nonne	40
Grand et Petit Albert	77	Livre de sorcellerie	31, 77.	Nouvel an	141
Grand Trait (Lapoutroie)	74, 126	Loup, Louve maternelle	50, 161	Nuit	32
Grande Vallée (Orbey)	51, 52	Lourdes	75	Œuf de cigogne	156
Grotte	152, 158.	Ludivine	151	Oie	159
Guérisseur, rebouteux	74	Luttenbach	81	Oignons	54
Guerre 1914-1918	22, 23, 83, 111			Oiseau de poule	92
Guerre de 1870	135			Or	159
Habitat dispersé	58			Orage	43, 78.
Hachimette	133, 135			Orbey	51, 52, 54, 69, 82, 105, 125.
Hannetons	143			Organiste	123
Hans	14,			Outil à carder le crin	84
				Ouvrier, Ouvrière	117, 120
				Pacte avec le diable	62
				Pain blanc	132
				Pairis	19, 62
				Pals de lour	117

Pantouffles	83	Remariage	121.	Soldat, Chasseur	83
Papa	94	Remords	100	alpin	
Paradis	102	Repas	62	Songe	44
Pardon refusé	78	Résurrection du lac	119, 132, 156.	Sorcier	158, 160.
Patois	109	Revenant	12	Sorcière	42, 68, 69, 70, 72, 73, 75, 84, 148, 154, 156, 162.
Paysans	10, 46, 62, 78, 83, 126, 161.	Ribeaugoutte	68, 81, 82, 102.		
Pèlerinage	75, 79, 80, 119, 130.	Ribeaupierre	43	Sorts mauvais	31
Pflixbourg	12	Riwallon	88	Soupe	132
Phimaroche	35, 37, 156.	Roche	148	Source	56
Pierre blanche	148	Roche Colas Pierre	158	Souris	83, 160, 161.
magique		Roche du Renard	134	Suicide dans le lac	18
Pierre du Loup	50	Roche noire	41	Superstition	22, 65, 78.
(Orbey)		Rocher Hans	42	Surnoms	120
Pierre le Renard	51	Roland	10, 12, 14, 16.	Tarte	143
Pierre Souris	52	Rosemonde, fille du	161	Taureau	153
Pierres à bébés	51	meunier	35	Tchénivrer	85, 142.
Pierres tremblantes	52	Roues de feu	142	Tchénor (Fréland)	72
Pillage	135	Sabbat (Lapoutroie)	48	Terrain inculte	62
Plaisanterie, Farce	103	Sabbat de sorcières	42, 48, 68, 69.	Tombe	135
Plante porte-bonheur	78	Sabotier	103	Tourbière	46
Poissons	158	Sacrifice humain	12	Toussaint	10
Pomme de terre	132	Sacristain	123	Train	136
Pompier	138	Sage femme	129	Transaction	78
Poutre	159	Sagittaire	161	Trésor	161
Pré	46, 68.	Saint Martin	54	Trombe d'eau	45
Pré des Miches	133	Saint Michel	54, 58, 60, 154.	Tuile branlante	83
Prêtre exorciste	73	Saint Pierre	102	Usine, Fabrique	117, 120.
Prière salvatrice	47	Saint Urbain	54	Vaches	32, 93.
Princesse	161	Saint-Dié	56	Valet de ferme	81, 91
Procès	105, 110.	Saule	44	Vauban Marcel	83
Procession	121, 122.	Schemmel	30	Veillée mortuaire	103
Prussien	135	Schratzmaennele	22, 23.	Veillées	65
Puits	148	Seigneur impie	10	Vêpres	138
Quille	31	Seigneur méchant	12	Veuve	100
Raoul, dernier	35	Sentier	48, 81	Vie quotidienne	106, 108, 116, 119.
châtelain de		Sermon	105	Vieille femme	148
Phimaroche		Serpents	152, 161	Vignerons	117
Raoul, fils du roi de	151	Servante	112	Vœux	141, 157
Labaroche		Seue-Seue	83	Voix	32, 103.
Rat	73, 160	Sigolsheim	117	Volcan	26
Recettes	114	Sikorski	126	Voleur	79, 105.
Religieuse	126	Sœurs (religieuses)	126	Vorhof	40
Religion catholique	82, 103, 118,	Soif	91	Weld Jager	30
		Soldat	83, 103.	Wilra	56

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Page	Illustrations
137	Archives KUSTER, <i>le petit train de la KTB</i> , photo, avant 1918.
41	BARADEL Henri, <i>Vue du Kalblin depuis Ongrange</i> , Photo, octobre 1991
47	BARADEL Henri, <i>Vue du Faudé</i> , pastel, 1995
44	BAROTTE Aurore, <i>La cloche de Ribeaugoutte</i> , Dessin couleurs, Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie -Val d'Orbey, Concours d'affiches, 1996.
Couv 4	Carte postale, <i>Bauernhaus am Großen Hohnack(bei Drei Ähren), Blick auf die Vorhofsköpfe, Tännchel, Hohkönigsburg, Hoh Rappolstein bis St Odilien</i> , H. Hoffmann, Vogesen, Serie II, Blatt 9, Verlag der Hofkunsthandlung Edm. Von König, Heidelberg, postée en 1912.
8	Carte postale, LIEBICH E. (d'après un original de ...), <i>Le Lac Blanc</i> ; carte postale en couleurs ; Felix Luib Kunstverlagsanstalt, Strassburg i E, N° 17.
12	Carte postale, <i>Lac Blanc</i> : Carte postale noir et blanc avec poésie manuscrite ; N° 879. Charles Bernhoeft, Luxemburg; Vogesen-Postkarte N° 20.
15	Carte postale, DUREAU Pierre, <i>Le château Hans</i> , Poésie et Carte postale noir et blanc, Compagnie alsacienne des arts photomécaniques, Strasbourg,
50	Carte postale, <i>La Pierre du Loup</i> , Orbey, avant 1918.
52	Carte postale, <i>Les Pierres tremblantes, Loddelfelsen bei Unterhütten</i> ; Carte postale, Orbey, avant 1918.
100	Carte Postale, <i>Lapoutroye (Schnierlach)</i> , trois vues avec l'ancienne église et la première tour du Faudé, Lith. Kunstanstalt H. Jundt, Colmar, Els; vers 1900
109	Carte postale, <i>Lapoutroie, Une échappée sur la ville</i> , Édition L. Scandella, Papeterie, Orbey, entre-deux-guerres.
115	Carte postale, <i>Labaroche – Zell ; La Place vue des Evaux</i> , Édition Prudhomme 1455, postée en 1904.
118	Carte postale, <i>Souvenir de Labaroche, Gruß aus Zell</i> , Verlag von Jean Kuster, Urbeis i. Elsass, postée en 1901.
120	Carte postale, <i>Lapoutroie – la Filature</i> , 1198 c, Édition Olry, Papeterie, Lapoutroie, après 1918
121	Carte postale, <i>Schnierlach – Lapoutroie, avec l'ancienne église</i> , Nr 112, B & R. S. Strassburg, sans date (avant 1912).
127	Carte postale, <i>Lapoutroie, Le vieux pont, n° 1192</i> , Éditions L. Scandella, Papeterie, Orbey entre-deux-guerres.
129	Carte postale, <i>Lapoutroie, Route nationale, n° 8</i> , Éditions Armand Georges, Lapoutroie, entre 1920 et 1940.
138	Carte postale, <i>Fréland – Cure d'air</i> , J. Kuntz, éditeur, Soultz, envoyée en 1932
140	Carte postale, <i>Grande Guerre ; Bonhomme, le village en hiver</i> , Éditions Minoux, après 1918. Les stigmates des batailles sont bien visibles : clocher et toit de l'église crevés, maisons détruites ...
149	Carte postale, <i>Ruines du château du Hohnack</i> , Éditions Weick, Saint-Dié, n° 7262 bis, envoyée en 1915.
Couv 4	COINCHELIN Laurence, <i>portrait</i> , dessin, 2001. Laurence COINCHELIN aime beaucoup croquer des visages, des portraits et les rehausser de gouache ou d'aquarelles.
53	COINCHELIN Laurence, <i>Visages énigmatiques</i> , dessin crayon, 2001
72	COINCHELIN Laurence, <i>le chat noir</i> , dessin et aquarelle, 2001.
73	COINCHELIN Laurence, <i>rats de bibliothèque</i> , dessin et aquarelle, 2001.
114	COINCHELIN Laurence, <i>Portraits</i> , dessin, 2001
30	Direction Départementale de l'Équipement du Haut Rhin, <i>Le château du Hohnack et Labaroche</i> , photo, 1996.
151	ÉCOLE Élémentaire Jean Heim de Labaroche, <i>Le mariage de Ludivine et de Raoul prince de Phimaroche, Une histoire inventée par les élèves du Cours Moyen 2, avec l'assistance de leurs enseignants, 1995-96</i> , Éditions Pamélyls, 1996, 28 pages, textes et illustrations des élèves.
157	ÉCOLE Élémentaire de Lapoutroie, <i>Légendes lapoutroyennes</i> , dessins des élèves, in <i>Contes du pays welche</i> , Classe de CM2 sous la direction de J.P. Bannwarth, Éditions Pamélyls, 1996, 28 pages.
162	(terres cuites de Philippe Barotte)
146	EDZARD Andréas et élèves de Maternelle de Labaroche, <i>le géant devenu arbre</i> (détail), terre cuite, couverture de l'ouvrage <i>Le Géant du Hohnack</i> , Éditions Pamélyls, 1995.
57	EGGEMANN, <i>Déodat au Bonhomme</i> . Peinture, chœur de l'église St Nicolas, Le Bonhomme, Photo de DUPONT Gérard et LACROIX Alain ,1995.
55	Enluminure, <i>Saint Déodat fonde la ville de Saint Dié</i> , Enluminure du graduel de l'église de St Dié, début XV ^e siècle, Musée municipal.
74	HAMRAOUI Éric, <i>Babette et Georges sur la charrette</i> , in PALS DE LOURS, dessin page 39. Éric HAMRAOUI, philosophe, a collaboré avec la Société d'Histoire et Sœur Beatrix, dès l'époque du collège. Il a ainsi illustré l'ouvrage PALS DE LOURS, en 1981, ainsi que plusieurs articles de Mme Maria JULIARD dans notre Bulletin annuel.

- 88 HAMRAOUI Éric, *Les ouvriers ensemencent le fourneau*, in PALS DE LOURS, page 41.
- 89 HAMRAOUI Éric, *La voix mystérieuse*, in PALS DE LOURS, page 25.
- 108 HAMRAOUI Éric, *Le vieux facteur*, in PALS DE LOURS, page 63.
- 141 HAMRAOUI Éric, *Les bônans*, illustration in PALS DE LOURS, page 65.
- 43 JÉHIN Philippe, *Le hameau de Ribeaugoutte et sa chapelle saint Laurent*, photo, 1992.
- 45 JEHIN Philippe, *Vue de l'Étang de Devin*, photos, 1992
- 23 KOPP, *Schratzmännle der Wächter*, in " der bayrische Landwehrmann" Journal de tranchée, 1ère guerre mondiale, Mémorial du Linge, Orbey
- 97 LONGHINO Véronique, *Trois filles à marier*, Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey, N° 4, 1985, trois dessins, page 98
- 22 MAJOR VON GAL, *Am Schratzmännle*, Dessin en couleurs, vers 1915, Mémorial du Linge, Orbey
- 26 MILLION Gérard, *Le Géant*, dessins, Avec l'aimable autorisation de l'Académie patoise de Labaroche. Gérard MILLION, passionné par le patois welche, par la nature et la photographie illustre nombre de récits ainsi que la page de couverture de dessins et photos.
- 34 MILLION Gérard, *Le Gestion vu depuis le Cras*, Photo, 2001
- 37 MILLION Gérard, *La clairière de Phimaroche au pied du Gestion*, Photo, 2001.
- 59 MILLION Gérard, *saint Michel*, dessins, Avec l'aimable autorisation de l'Académie patoise de Labaroche
- 64 MILLION Gérard, *le danseur diabolique*, dessin, 2001.
- 90 MILLION Gérard, *le bouc malade*, dessin, 2001.
- 90 MILLION Gérard, *Lo vaula*, Dessin, 2001.
- 91 MILLION Gérard, *le faucheur*, Dessin, 2001
- 92 MILLION Gérard, *Le facteur*, Dessin, 2001.
- 93 MILLION Gérard, *Les vaches*, Dessin, 2001.
- Couv 1 MILLION Gérard, *Les personnages des légendes*, Dessin en couleurs, 2001
- 87 Photo, *Famille sur un char à bœuf*, origine inconnue, Société d'Histoire.
- 7 PHOTOTHÈQUE KUSTER, *Le Val d'Orbey depuis la Roche du Pin*, Photo, avant 1950.
- 10 PHOTOTHÈQUE KUSTER, *Le Lac Blanc* ; photo noir et blanc.: Les KUSTER, dynastie de photographes et d'imprimeurs de Kaysersberg, conservent une superbe collection de photographies sur le Val d'Orbey depuis un siècle.
- 17 PHOTOTHÈQUE KUSTER, *Le Lac Noir*, Photo.
- 19 PHOTOTHÈQUE KUSTER, *Pairis*, Photo.
- 25 PHOTOTHÈQUE KUSTER, *Les deux Hohneck*, à l'arrière plan, veillent sur Labaroche, Photo
- 33 PHOTOTHÈQUE KUSTER, *La montagne du petit Hohneck, vue depuis le Rain des Chênes* ; . Photo
- 38 PHOTOTHÈQUE KUSTER, *Vues de Labaroche*, Photo.
- 58 PHOTOTHÈQUE KUSTER, *Labaroche Centre et le Cras dénudé à l'arrière plan*, Photo années 1950.
- 63 PHOTOTHÈQUE KUSTER, *Rudes terrains en haut du Surcenord à Orbey*, Photo.
- 139 PHOTOTHÈQUE KUSTER, *Le Bonhomme vers 1930*, Photo.
- 143 PHOTOTHÈQUE KUSTER, *Fréland*, vers 1930, photo noir et blanc.
- 58 ROCHOTTE Christian, *Merci à saint Michel qui arracha Labaroche à l'emprise de Satan*, Dessin couleurs, Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie -Val d'Orbey, Concours d'affiches, 1996.
- 132 ROTHMULLER J., *Chaumière à Fréland*, in Musée pittoresque et historique de l'Alsace, 1863.
- 51 SIMON Armand, *La Pierre du Renard*, Orbey, août 2001.
- 54 SIMON Armand, *Le pape saint Urbain*, Mosaique, tympan du portail central, Église st Urbain d'Orbey, Photo, 2001.
- 54 SIMON Armand, *saint Martin partageant son manteau*, sculpture, église st Martin d'Ammerschwihr, Photo 2001.
- 69 SIMON Armand, *la Croix d'Orbey*, Lapoutroie - Hachimette, Photo 2001.
- 71 SIMON Armand, *la Krey Keblatt*, Orbey; photo, août 2001.
- 82 SIMON Armand, *La tombe des Deschamps* : Adèle, et les curés François et Antoine, au cimetière d'Orbey, Photos 2001.
- 134 SIMON Armand, *La Roche Colas Pierre, dans le haut du Bonhomme*, août 2001.
- 135 SIMON Armand, *Croix Krieger-Grabe 1870*, au bord de la N 415, photo, mars 2001.
- 54 STEVENEL Michel, *saint Michel terrassant le dragon*, Sculpture, église st Michel de Labaroche, Photo 2000.

TABLE DES MATIÈRES

Page	
3	INTRODUCTION : Un voyage dans l'âme d'une région et d'un peuple.
5	CARTE
7	LES SITES
8	<i>Les Lacs Blanc et Noir</i>
10	Lac Blanc : Hans du Felsenstein au Lac Blanc
12	La renaissance du Lac Blanc
14	Hans le Bûcheron et le château du Lac Blanc
15	Le château de Hans le bûcheron au Lac Blanc
17	Lac Noir :Le noble Hans et la belle Méiéélé
19	Les cavaliers blancs du Noirmont
22	<i>Les environs du Linge</i>
22	Le lutin maléfique du Schratzmaennelé
23	Le gnome du Schratzmaennelé
25	<i>Les montagnes du Hohnack</i>
25	<i>Le Grand Hohnack</i>
26	Le géant du Hohnack et Labaroche
29	Le géant du Hohnack et la vallée de Munster
30	<i>Le château du Petit Hohnack</i>
30	Le chasseur sauvage
30	Un fantôme
31	Les méchants nains
31	Un jeu de quille en or
32	Une drôle de nuit près du château du Hohnack
34	<i>La région du Gestion</i>
35	La légende du Gestion
37	Les fées de Phimaroche
38	Vive Labaroche
40	La nonne du Vorhof
41	<i>La montagne du Kalblin</i>
41	Les nains de la Roche du Renard
42	<i>Le Brézouard</i>
42	La roche des sorcières au Brézouard
43	La cloche de Ribeaugoutte
45	<i>L'Étang du Devin</i>
45	Le géant et le dragon de l'Étang du Devin
46	La dame de l'Étang du Devin
46	Le diable et l'Étang du Devin
47	Les hommes noirs du Faudé
48	La colline du Sabbat
50	<i>Les pierres à bébés</i>
50	La Pierre du Loup
51	Les Pierres à bébés
52	Les Pierres tremblantes
52	La Pierre - Souris

3	LES CROYANCES
54	Les Saints
54	Trois saints voleurs
55	Saint Déodat s'est vengé
56	Le Bon Homme Déodat
58	Saint Michel sauveur de Labaroche
59	Saint Michel et le mouchoir du Diable
62	Le Diable
62	Le Pré du Diable
64	Jésus Marie ! Il a des pieds de bœuf
65	Je parie que je peux faire venir le Diable
66	La victoire du curé Heinrich
68	Les sorcières
68	Les rendez-vous des sorcières: La Croix d'Orbey (Hachimette), Colline du Sabbat (Hachimette) Champs Jureau (Fréland) Aux Anneaux (Lapoutroie)
71	Les Jnach de la Krey Keblatt
72	Le chat noir à l'étable
72	Le chat noir du Tchénor
73	Les sorcières de Bache le Loup
74	Babette et Catherine
77	Magie et sortilèges
77	Le Grand et le Petit Albert
78	Les superstitions
79	La huche de Meywihr
80	Revenants et fantômes
80	Une main glacée se posa sur son poignet
81	Le garde forestier fantôme de Labaroche
82	Le curé Deschamps
83	Les revenants : La bête du Seue-Seue ; Le fantôme ; la femme morte en couches ; le chasseur alpin.
84	Les chiens de l'Avent ; la femme de l'Avent ; les meyneynki
85	Les meyneynki et la veillée de Tchenivrer
87	LA VIE QUOTIDIENNE
88	La vie paysanne
88	Le champ du Diable
89	Eh bien ! Remets-la où tu l'as prise
90	La Justine et son bouc
90	Le valet dégoûté
91	Un bon domestique
92	L'oiseau de poule, le coq et le facteur de Fréland
93	Les vaches des Hautes Huttes
94	La famille
94	Le nouveau papa
95	Le mariage de Jacques
97	Trois filles à marier
98	Ma mère m'a marié (avec patois)
99	Un mariage manqué (avec patois)
100	Un charivari inoubliable

102	Deux pauvres hommes
102	Le revenant n'est pas celui que l'on pense
103	Une plaisanterie macabre
105	La société
15	Le curé et le voleur
105	Voisins chicaneurs
106	Priscille ou drame à l'Étang du Devin
108	Le vieux facteur
112	La complainte de Mentine
113	Les mendiants
115	Deux vies : Justine et Seppi
125	La mendicante de la pluie
126	Mentine
132	Souvenir culinaire d'un enfant
133	L'invasion de 1814 – 1818 : le Pré des Miches ; le défilé de la Barricate ; la Roche Colas Pierre
135	Le pré des Prussiens
136	Le petit train (avec patois)
138	Les fêtes
138	La fête de l'empereur
139	La fête au Bonhomme
141	Les vœux du Nouvel An
142	Les feux de Tchénivrer
143	La tarte aux bibî
145	VITALITE DES LEGENDES
146	Légendes barochoises
146	Le géant du Hohnack devenu arbre
148	Le puits du Hohnack
151	Le mariage de Ludivine et du Prince de Phimaroche
156	Le géant de Labaroche
157	Légendes lapoutroyennes
157	La Blanche-Graine
158	La Maison Baleine
158	La Roche mystérieuse des Buissons
159	Le Buisson magique
160	Le sorcier et les rats
161	Roland et les monstres de la Bohle
162	Une sorcière peu ordinaire à Lapoutroie
163	BIBLIOGRAPHIE
165	INDEX
168	TABLE DES ILLUSTRATIONS
170	TABLE DES MATIERES

Légendes et récits du pays welche.

Au fil de cet ouvrage, vous parcourrez les lieux les plus beaux et les plus secrets du pays welche. Les aspects les plus divers de la vie des gens vont se révéler.



Les sites

Sommets, lacs, rochers, forêts profondes abritent nombre de personnages mystérieux

Les croyances

La religion catholique chevillée au cœur, invoquant souvent les saints, les habitants accordaient pourtant une large place au diable, aux sorcières et aux revenants.

La vie quotidienne

La dureté de la vie de tous les jours transparait dans les récits. Mais l'humour, le rire et la fête conjurent les mauvais moments !

Vitalité des légendes.

Les enfants savent à merveille créer une nouvelle légende en mêlant habilement les vieux thèmes avec les créations plus récentes : extra-terrestres, animaux, Indiens, signes du zodiaque ...



Bauerhaus am Grossen Hohnack - Carte postale